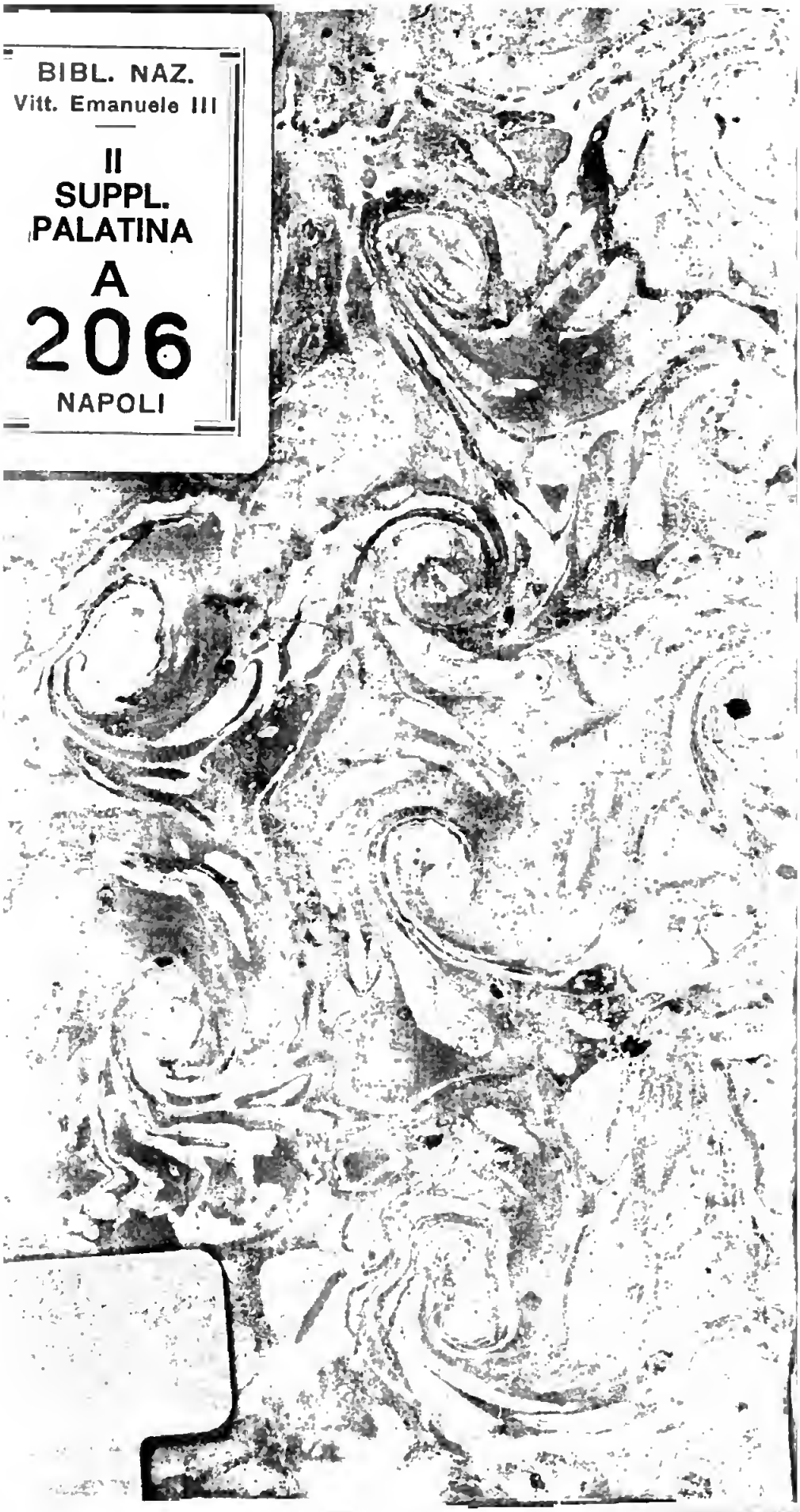
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
206
NAPOLI



S. 1. 30.

539

[Supl. Publ. A. 206

HOMME MORAL
OPPOSÉ
L'HOMME PHYSIQUE
de MONSIEUR R.

L'HOMME MORAL
OPPOSÉ
A L'HOMME PHYSIQUE
de MONSIEUR R***.
LETTRES PHILOSOPHIQUES,
Où l'on refute le Déiſme du jour.

A TOULOUSE.

M. DCC. LVI.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

L'HOMME MORAL
OPPOSÉ
A L'HOMME PHYSIQUE
de MONSIEUR R***.

LETTRES PHILOSOPHIQUES,

Où l'on refute le Déïsme du jour.

MONSIEUR, c'eſt avec la plus grande amitié & le zèle le plus vif, mais le moins amer, que je vais vous addreſſer quelques Lettres au ſujet de votre Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Vous avez mérité tout-à-fait

cette amitié & ce zèle, par la façon franche & naïve dont vous vous préſentâtes à moi en arrivant à Paris, il y a peut-être douze à quinze ans, & il me parut que vous étiez content de la franchiſe & de la naïveté avec laquelle je répondis à la vôtre, juſqu'à vous donner entrée auprès de quelques perſonnes diſtinguées, capables d'honorer votre mérite & de récompenſer vos talens. Il ne tint qu'à vous d'aller en avant dans la triple carrière de la Littérature, de la fortune & de l'honneur, que je crus vous ouvrir.

Vous me parûtes, en Philoſophe un peu altier, dédaigner les deux derniéres carrières, des honneurs & de la fortune, pour vous borner à la Littérature & aux talens, nommément à celui de la Poëſie & de la Muſique, qui ſont en effet les plus brillans, & dans leſquels vous vous étiez exercé avant votre arrivée à Paris. Vous me parlâtes même d'un Opéra, dont la Poëſie & la Muſique étoient de votre façon. Il me convenoit d'en déſaprouver le projet & le ſujet. Votre goût de Muſique étoit aſſez françois, mais vos vers ſentoient un peu trop la Province, & la Provin-

ce étrangère. D'autres vous en firent appercevoir les défauts, soit du vers, soit de la langue & de la rime même; & peu à peu vous prîtes le ton d'une Musique, sinon Italienne, du moins un peu plus recherchée & travaillée, à l'école de Mondonville, de le Clerc, & surtout de Rameau, pour qui j'aurois voulu vous inspirer un peu plus de reconnoissance & de respect. Car les talens doivent se respecter, & les leurs sont plus connus que les vôtres.

Mais vous êtes né vous-même, & votre génie autant que votre naissance & votre éducation, sous le beau nom de Philosophie, vous ont rendu indépendant de tout ce que vous appellez formalités & vices de société. Je vous perdis de vûe dès que vous voulûtes jouer le rôle de mécontent de la fortune & de vos amis. Je ne vous revis qu'un moment à votre retour de Venise, & vous ne reparûtes sur la scène qu'à votre discours couronné à Dijon contre les Lettres, les Sciences & les Arts. Je pris tout cela pour un discours de parade & Paradoxe ingénieux, assez bien écrit même, & d'un goût & d'un son assez françois,

Votre Diſcours ſur ou contre la Muſique, il y a deux ans, me révolta un peu plus, en revoltant tout-à-fait contre vous nos plus illuſtres Artiſtes. C'eſt que vous y paroiſſiez vous-même un homme tout-à-fait révolté contre une Nation aimable & gracieuſe qui vous a ouvert ſon ſein, non, ce me ſemble, pour le déchirer de ſi près, *non hos quæſitum munus in uſus.* Votre parti eſt pris : vous ne ſauriez reculer dans vos prétentions. Votre bel eſprit que j'admire, eſt tout-à-fait cabré. Plus on vous a contredit, parce que vous contrediſiez vous-même, plus vous vous êtes monté en eſprit de contradiction. Paradoxes ſur Paradoxes il n'y en a plus déſormais qui puiſſent vous arrêter. Fallût-il brûler le Temple d'Ephèſe, il ne ſeroit point trop riche & trop fameux pour combler la meſure de gloire qui doit, à votre avis, vous ſignaler. Eh ! Monſieur, éh ! mon cher Monſieur, voyez, reconnoiſſez le piége que vous tend votre génie même, beau ſi vous voulez, mais dangereux par l'évènement. Parce qu'on veut ſauver les Sciences & les Lettres des coups que vous leur portez, vous atta-

quez les Arts. On défend les Arts, & voilà que vous portez des coups terribles au gouvernement, à la police qui règle les rangs, à la Religion qui les légitime, à la Société, à l'humanité même, qui en ſont les premiers fondemens.

Il ne vous manque plus que d'attaquer les perſonnes, & de dire à chacun le mal qu'on voit bien que vous en devez penſer: car vous ſemez dans toute notre Nation un eſprit de critique, un levain d'aigreur qui eſt capable d'altérer notre caractère, naturellement ſociable & bien-faiſant envers les étrangers. A qui en avez-vous? quelles ſont vos prétentions? en quoi vous a-t-on offenſé? pourquoi vouloir diſſoudre une Société auſſi douce que la nôtre? Tous les étrangers nous loüent ſpécialement par-là. Ils accuſent, il eſt vrai, notre Société d'un peu de frivolité, & nous ne le nions pas: c'eſt même par ce brillant que nous leur imposons le plus. Notre Société eſt un peu enfantine, & par-là d'autant plus gracieuſe & aimable.

Sérieux dans le ſérieux, il y a longtems que j'ai obſervé que nous étions

frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même eſt dans nos mœurs, & que notre caractère réſulte de celui de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui ſoit dans l'Europe, parce qu'il a le mêlange de force & de ſuavité dont la plûpart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement eſt *abſolu*, mais je crois que vous avez tort de le traiter de *deſpotique*. Vous êtes réfuté par vous-même, ne fût-ce que par cette frivolité de mœurs, de caractère & de ſociété, qui ne peut réſulter que de la grande & très-honnête liberté, après laquelle les autres courent, mais dont nous jouiſſons de tout tems, d'autant mieux que nous en parlons & y penſons moins.

Comme je veux vous traiter un peu en malade avec une ſorte de reſpect, agréez que je vous parle quelquefois, ſouvent même comme ſi je parlois de vous à un autre, qui n'eſt point vous. Cette façon eſt dans notre Langue la marque du plus grand reſpect. On ne dit point *vous* à ceux que l'on veut honorer, beaucoup moins lorſque ce *vous* peut les faire rougir de honte ou de pudeur. M. R. & d'autres ſe ſont

plaint de nous, (on entend ce *nous*-là) & de ce, que par des écrits ou des discours anonymes ou secrets, nous attaquions, selon eux, leur licence ou leur Religion. Ce sont des ménagemens & des discrétions de zèle, dont on est bien souvent obligé de se servir. Je suis ma propre façon de penser, naïve & même plus discrette, en affichant mon nom & ma conduite à côté du nom & de la conduite de M. R. pour en infirmer un peu, je l'avoüe, la trop grande autorité, s'il étoit dit qu'on n'ose lui dire en face du Public, tout ce qu'on pense de bien, sinon de lui, du moins pour lui & pour le Public.

Je ne le dissimule pas, j'en fais une profession ouverte, franche & noble, religieuse même de réfuter de point en point, le plus solidement qu'il me sera possible, le dernier Ecrit & tous les Ecrits de M. R. La Religion, la qualité de François, le titre d'Homme de Lettres, d'Académicien même m'autorisent. Je me sens un vrai zèle pour M. R. Je voudrois le *convertir*, qu'on me passe le terme; oui, le convertir à Dieu, à l'Eglise, au Roi, à la France, aux Lettres, aux Arts, à la Société, à

l'humanité : toutes choſes pour leſquelles je lui connois des talens.

Ne craignez rien, M. je ne veux en rien triompher de vous ſi ce n'eſt de votre cœur, je ne veux en rien vous faire rougir de honte, mais de pudeur. *Agnoſce, ô Homo, dignitatem tuam*, veux-je vous dire avec un Saint Pere. Oui, Monſieur c'eſt-à-vous-même que vous manquez en manquant aux Sciences, à la Société, à l'humanité que Dieu a créée, réparée, priſe même avec tant de reſpect, l'ayant faite à ſon image, & unie à ſa propre Perſonne. Je ſuis donc, Monſieur, votre très-humble, &c.

II. LETTRE

OUi, M. je reſpecte avant toutes choſes l'image de Dieu qui eſt en vous, ne fût-ce que pour vous donner l'exemple de la reſpecter vous-même ; Car voila le ſens unique de ce qu'on dit tous les jours, qu'un honnête homme doit ſe reſpecter lui-même. Enfin, M. R. dédie ſon nouveau Livre à la République de Genéve. Cela eſt bien ;

mais il n'est pas bien de fonder tous ses remercîmens à sa Patrie sur la seule liberté prétendue dont elle laisse joüir ses sujets ou plutôt ses citoyens. Car le nom de sujet n'est pas du goût de M. R. qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choisir le lieu de sa naissance, *il auroit voulu vivre & mourir libre. . . . & que personne dans l'Etat n'eût pû se dire au-dessus de la Loi.* Cela s'entend trop bien.

Mais l'Auteur n'est pas chiche des plus fortes expressions, pour se faire mieux entendre. *Car*, dit-il, *s'il y a un Chef national, & un autre Chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné.*„Comme absolument je ne veux point trop jetter d'odieux sur M. R. je me contente d'observer que par le *Chef national* il ne peut entendre que le Roi, & par le *Chef étranger* le Pape & les Evêques. Seulement je prie M. R. de croire qu'il n'y a point ici de partage d'autorité, personne ne partageant avec le Roi l'autorité toute entiére qu'il a sur son Royaume, l'autorité du Pape & des

Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part, & n'allant qu'à augmenter celle du Roi ſans partage ni diminution quelconque, en redoublement même de l'une & de l'autre, *en raiſon doublée*, diſent les Géométres. Car il eſt faux que dans le concert de ces deux autorités, il ſoit *impoſſible que l'un ou l'autre ſoient bien obéis, & que l'Etat ſoit bien gouverné*; puiſqu'au contraire dans le bon gouvernement de l'Etat le Roi maintient l'Egliſe & la protège efficacement, & que l'Egliſe ne prêche que la fidélité & l'obéiſſance au Roi. Il n'y a jamais eu que les Calviniſtes & les Albigeois ou leurs pareils, qui ayent prêché & exercé la révolte aux Loix de l'Etat & de l'Egliſe dont les intérêts ne ſauroient ſe diviſer.

M. R. devoit éviter avec ſoin tout ce qui peut fonder le reproche de *Philoſophes Cyniques*, qu'on ne fait que trop à ceux qui critiquent tout, à propos & hors de propos : car après avoir dit qu'un chien eſt bon lorſqu'il aboye à propos, il ajoûte „ qu'on hait l'im-„ portunité de ces animaux bruïans, „ qui troublent ſans ceſſe le repos pu-„ blic, & dont les avertiſſemens con-

tinuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires. „ Je suppose que c'est de ui-même que M. R. parle si naïvement.

M. en ami je n'aurois pas voulu, si ous m'aviez consulté, que vous eussez dit que vous étiez réduit à finir dans d'autres climats une infirme & languissante carrière, regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse imprudente vous à privé. „ On ne sait que penser de votre expatriation & de cette jeunesse imprudente ui vous y a réduit. Il ne me convient as de voir plus clair ni plus loin que e que vous en dites: mais le monde est alin, & vous avez, & vous vous ites bien des ennemis.

Vous aimez à vous personnifier; 'autres diroient à faire, à être un ersonnage. A quoi bon parler d'un *ertueux citoyen de qui vous avez reçû jour.* Il n'y a qu'un Prince ou un Seineur enfin à qui il fût permis de brader ainsi l'inégalité des conditions. Un omme comme vous dans l'aveu fasteux de la médiocrité de sa condition, e peut par l'égalité à quoi il aspire,

que révolter ſes Supérieurs qu'il veut ouvertement rabaiſſer juſqu'à lui. Vous ſavez, vous voyez les façons politiques, œconomiques, civiles & polies dont on vit en France, avec quelle décence les rangs y ſont réglés, les conditions étiquetées, combien par le droit de leur naiſſance, de leurs dignités, de leurs richeſſes les Grands y vivent au-deſſus des petits, ſans orgueil même & ſans injuſtice, & combien les petits ſans baſſeſſe, mais non ſans modeſtie, y ſont reſpectueux envers les Grands.

D'ailleurs vos maximes républiquaines ne vont pas à nos mœurs. Je doute qu'à Genève on osât dans le bas étage dont vous vous glorifiez, braver en face, de graves & reſpectables Magiſtrats que vous êtes obligé, en titre, de traiter de *ſouverains Seigneurs*, & qui le ſont en effet. Vous nous feriez ſoupçonner que vous avez été forcé de ſortir de votre patrie par votre humeur intolérante, qui ſe faiſoit bien mieux remarquer, donnoit ſans doute plus d'ombrage & devenoit plus perſonnelle pour les particuliers, dans un petit état comme celui-là, où l'on ſe voit &

où l'on se mesure de près : au lieu qu'i-
ci vous vous perdez dans l'immensité
l'une grande Nation, qui vous voit
l'assez loin ou d'assez haut, pour rire
& se faire un jeu, de tous les efforts
mpuissans que vous faites pour lui
aire dire, que vous êtes là.

A votre place je craindrois d'être *Homme du jour*, qu'on va voir ou u'on appelle chez soi par curiosité. Et arlant du vertueux citoyen de qui ous tenez le jour, „ *je le vois encore*, dites-vous, *vivant du travail de ses mains*, & nourrissant son ame des vérités les plus sensibles. Je vois Tacite, Plutarque & Grotius mêlés devant lui avec les instrumens de son métier.

Cela est-il beau ? Je doute qu'il le it en France, où le goût décide de ut en genre de beauté. Les Artisans ux-mêmes en concluront que cela deit faire un mauvais ouvrier, dont ne seront pas surpris de voir l'héritier bligé de chercher fortune hors de la aison paternelle : & les gens de bon ns & d'honneur seront d'avis, que ce on homme auroit mieux fait d'occur Monsieur son cher fils, des instru-

mens & des façons de ſon métier, que de la lecture de Plutarque, Tacite ou Grotius.

Auſſi M. R. avoüe que „ les égare- „ mens d'une folle jeuneſſe lui firent „ oublier durant un tems de ſi ſages „ leçons. „ Il n'auroit pas dû ſe citer lui-même comme une exception à ce qu'il dit que tous les citoyens de Genève ſont comme ſon pere „ des hommes „ inſtruits & ſenſés, dont ſous les noms „ d'Ouvriers & de Peuple on a chez les „ autres Nations des idées ſi baſſes & ſi „ fauſſes. „ M. R. ne veut pas qu'on mépriſe le Peuple & les Ouvriers, & lui il veut bien mépriſer les autres Nations qui en penſent autrement. En France ni dans les Etats policés on ne mépriſe point le Peuple & les Ouvriers, lorſqu'ils ſont ſages, habiles, modeſtes & reſpectueux. On ne mépriſe les Ouvriers, que parce que communément ils ſont ſans éducation, ſans ſcience & fort mal habiles dans leur profeſſion, & que ſur le tout ils ſont groſſiers, jaloux de la fortune d'autrui, menteurs, mauvais Chrétiens, mépriſans eux-mêmes, & ſujets à bien des défauts & des vices bas & crapuleux,

M. R. ne veut que dire aux Magistrats de Genève & à tout le monde, que son pere sans être *distingué par la condition*, étoit pourtant, Messieurs & Messeigneurs, comme tout le Peuple de Genève, *vos égaux par l'education.* Calomnie pure de dire qu'en France on n'élève pas mieux le Bourgeois que le Peuple, & les gens nobles que les Bourgeois. Je suis bon témoin du contraire. Je suis, M. votre, &c.

III. LETTRE.

MOnsieur, comme dès l'Epître dédicatoire, où les autres ne font uvent qu'ennuyer leurs Mécenes êmes par des éloges pleins de fadeur, us préludez par des hostilités aux andes batailles dont votre Discours rempli contre le genre humain, je suis pas surpris de vous voir vous y clarer l'ennemi de l'Univers.

Votre but décidé, est d'abord de nêler l'*homme artificiel*, de l'homme *ginaire & naturel.* Vous n'en parez, dites-vous, qu'en Philosophe, & qui est pis, qu'en Physicien; & c'est

là-dessus que vous proposez un problême à resoudre. „ Quelles expériences se„ roient nécessaires pour parvenir à „ connoître l'homme naturel, & quels „ sont les moyens de faire ces expérien„ ces au sein de la Société.„ Regardez-vous donc l'homme comme un Etre tout physique ? Cela paroît, puisque vous n'invoquez que les expériences physiques pour le connoître, pour le deviner. L'homme est pourtant selon l'Ecriture, l'Evangile & le Catéchisme, selon l'expérience même, un Etre tout moral & tout surnaturel, dont le corps comme l'esprit & la raison sont subordonnés à la foi & à toutes les vertus théologales & théologiques, aux vertus morales du moins.

On a beau faire des abstractions, & se dire Philosophe & demi, beau dire qu'on ne consulte que la raison. Moyse le seul qui ait droit d'en parler, nous dit positivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & voilà le physique & le pur physique : mais Moyse ajoûte tout de suite & dans la même phrase, que Dieu inspira sur la face de cet homme physique un souffle de vie qui fit de l'homme une ame vivante,

vante. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, & inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, & factus est homo in animam viventem.*

Voilà ce que toute la Philosophie & beaucoup moins toute la Physique du monde ne sauroit deviner si elle n'est chrétienne. Mais voilà ce qu'elle tâche toûjours d'éluder & de méconnoître. Le passage précédent a deux parties bien marquées. Dans la premiere il s'agit du corps de l'homme & de sa forme corporelle, mais non de l'homme ni de la forme de l'homme. Le corps de l'homme n'est point l'homme, & n'est pas même l'animal de l'homme, c'est l'ame qui en est la forme raisonnable, vivante & animale même & animée.

Dieu avant tout cela avoit dit: *Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.* Croira-t-on que par son corps seul, par son Etre purement physique, par la nature physique & corporelle l'homme est l'image & la ressemblance de Dieu? Il ne seroit pas même l'image de la bête, qui dans le fond ne laisse pas d'avoir une ame vivante. Car les reptiles mêmes sont nommés des ames vivantes, *reptile anima*

viventis, auſſi-bien que les poiſſons, & les plus terreſtres animaux, nommés par Moyſe *animam viventem in genere ſuo.*

De ſorte qu'on pourroit s'y méprendre & confondre l'ame de l'homme avec celle des animaux, ſi la condition d'être inſpirée de Dieu & de ſon ſouffle, & ſur-tout d'être l'image reſſemblante de Dieu ne relevoit l'homme abſolument au-deſſus des purs animaux. Car c'eſt cette qualité d'image de Dieu, cent fois répétée par Moyſe, par toute l'Ecriture & par toutes ſortes de Traditions divines & humaines, qui eſt le propre ſpécifique de cette divine humanité, que M. R. ne fait que ravaler & comme traîner dans les boues à tout propos.

„ Laiſſant donc, *dit-il*, tous les Li-
„ vres ſcientifiques, qui ne nous ap-
„ prennent qu'à voir les hommes tels
„ qu'ils ſe ſont faits, & méditant ſur
„ les premieres & plus ſimples opéra-
„ tions de l'ame humaine, j'y crois
„ voir deux principes antérieurs à la
„ Raiſon dont l'un nous intéreſſe ar-
„ demment à notre bien Etre & à la
„ conſervation de nous-mêmes, &

„ l'autre nous inspire une répugnance
„ naturelle à voir périr & souffrir
„ tout Etre sensible, & principalement
„ nos semblables.

M. R. ne veut pas voir les hommes tels qu'ils se sont faits. Et comment donc veut-il les deviner si ce n'est par leurs œuvres, & par les œuvres les plus immédiates & les plus caractéristiques? Le bon sens, comme l'Evangile nous invite à connoître l'arbre par le fruit, & l'homme d'hier par l'homme d'aujourd'hui, l'homme invisible par l'homme visible, & qui frappe & affecte intimement tous nos sens intérieurs & extérieurs. M. R. s'enfonce, je dirois presque s'embourbe dans ce que l'homme animal a de plus grossier. Encore jugeroit-on assez bien de l'homme par les sentimens. C'est même la pierre de touche & l'étiquette du jour. Notre siécle, en cela fort délicat & fort éclairé, n'apprétie désormais les hommes que par les sentimens. Mais M.R. nous ramène en premiere & je le crains en derniere instance aux sensations, les plus *antérieures à l'intelligence & à la raison.*

Son projet, son plan est formé, dé-

cidé, arrêté de juger de l'homme par le phyſique en excluant le moral, par l'animal & nullement par le raiſonnable. Ce qui eſt ſi vrai, que par la ſenſibilité groſſière où il nous remonte, s'il ne nous dégrade, il prétend bien que nous tenons aux purs animaux, autant au moins qu'aux hommes ; de ſorte que la loi de ne faire aucun mal à ſon prochain, & de lui faire du bien, regarde, ſelon lui, autant la bête que l'homme, & que la bête eſt autant que l'homme, notre prochain. L'Auteur le dit en propres termes à la fin de la page 43. Je ne puis gagner ſur moi d'en copier les paroles.

Permettez-moi, M. R. de vous adreſſer la parole comme Dieu l'adreſſoit à Job en une circonſtance qui a un air de celle-ci. Où étiez vous donc, M. lorſque Dieu créoit & conſtituoit l'homme tel qu'il devoit être plutôt que tel qu'il eſt, à ſon image très reſſemblante, compoſé cependant d'un corps & d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout ſpirituel, orné en petit de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des ſens ex-

térieurs & intérieurs pour tout apprétier, tout discerner, pour mettre la main à tout, à l'ouvrage même de Dieu, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, à la terre, & la rendre fertile, aux animaux mêmes & s'en servir, *ut operaretur & custodiret illum.* Et cet *illum* veut dire un beau Paradis de délices, une terre ornée en jardin, une nature vraie, naïve, bonne & belle.

Et ce jardin même embelli en Paradis délicieux avoit, en perspective & à son horizon, à son lambris & à sa voute, un Paradis supérieur, magnifiquement, majestueusement lumineux & brillant, comme un but & un terme auquel cet homme, moitié céleste au moins devoit aboutir ou s'élever en triomphe & porté par les Anges mêmes ? Où étiez-vous, M. R. vous qui voulez nous dire l'état primitif & *originaire* de l'homme & de toutes choses ? Car voilà comme Moyse, ce grand Légiflateur de l'ancien Peuple de Dieu; & comme JESUS-CHRIST, le vrai Légiflateur des Fidéles, des Chrétiens de tous les tems, & comme la Religion & l'Eglise nous le disent, sans qu'aucun autre, fût-ce un Ange, ait droit

de nous en parler autrement. Vous direz des ſyſtèmes, des hypothèſes ; voilà des faits, voilà l'hiſtoire même.

C'eſt l'origine de la Société que vous voulez nous donner, M. Encore Moyſe nous la donne-t-il, non par des ſyſtèmes & par une Philoſophie phyſique, mais par maniere ſimple d'hiſtoire & par voie de fait, qui eſt ici la ſeule voie de droit. L'Ecriture & la Religion n'ont rien de mieux ſpécifié que cela. Dieu fait l'homme parfait de corps de cœur & d'eſprit dans un beau Paradis, deſtiné à un Paradis encore plus beau, qui eſt Dieu même dans toute ſa gloire, ſa ſplendeur & ſes délices. Encore Dieu ne le trouve-t-il pas aſſez bien, uniquement parce qu'il eſt ſeul, ſans compagnie, ſans aide, & ſans ſociété.

Ah ! M. mon cher M. R. frémiſſez de la ſolitude ſauvage où vous voulez nous ramener avec vous loin de nous, loin de vous. Voilà l'oracle contre lequel je vous prie, je vous ſupplie & vous conjure de ne pas vous révolter. *Non eſt bonum. Non eſt bonum hominem eſſe ſolum, ſolum, ſolum.* Et puis, *faciamus illi adjutorium ſimile ſibi.*

Or l'homme n'étoit pourtant pas ab-

solument seul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit du reste une multitude innombrable des poissons, d'oiseaux, de reptiles, & sur-tout d'animaux, lions, éléfans, singes, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam qui étoit leur maître, & comme leur Dieu sur la terre.... Mais je m'apperçois que ma Lettre peut vous ennuyer par son sérieux. Je suis, M. votre, &c.

IV. LETTRE.

CE n'est pas moi, M. qui m'ennuye à vous conter le vrai de tout. Je ne voulois même dans la Lettre précédente que vous dire un mot de tout ceci en suivant de près votre Système. Mais mon propre discours m'a séduit. Toutes les fois que je parle de ce premier moment de notre félicité sur la terre, je ne puis trouver la fin de mon discours, beaucoup moins pour donner audience (pardon) au vôtre, qui n'a, je vous l'avoue, rien de flatteur pour moi, ni je crois, pour personne, qui ait la figure d'homme.

Enfin je viendrai à vous, plutôt même peut-être que vous ne voudrez m'y rappeller. En attendant permettez que ſans trop m'écarter de vous, j'entre dans l'Eſprit de Dieu qui ne fait rien (peut-on le dire décemment) ſans *réflexion*, & voyant Adam ſeul de ſon eſpéce, appelle autour de lui tous les animaux, & inveſtit en quelque façon Adam du pouvoir & du talent de les appeller à ſon aide & en ſa compagnie, s'il daigne les croire dignes de lui.

Dieu juge les animaux peu dignes d'Adam, il veut en quelque façon voir ſi Adam en jugera de même; *ut videret quid vocaret ea.* Dieu dès cette origine traite l'homme avec une ſorte de reſpect. Il reſpecte ſon image, & ſurtout ſon intelligence & ſa liberté. Dieu merci Adam n'en dégénére pas pour cette fois. Il ſe reſpecte lui-même. Des animaux n'étoient point capables de lui impoſer. Il ne va pas tout d'un coup ſe familiariſer avec eux, apprendre d'eux à végéter, à brouter, ſe coucher au pied d'un arbre comme eux, & apprendre même d'eux à *avoir de l'inſtinct*, comme le veut M. R. Dieu eſt préſent hors & au-dedans d'Adam qui eſt ſon

image.

image. Adam conſulte Dieu, il ſe conſulte lui-même, & nomme chaque animal par ſon nom, appellant le lion *le fort*, l'élephant *le grand*, le cheval *le courſier*, le bœuf *l'utile*, le ſinge *le malin*, le renard *le fin*, le ſerpent *le ruſé*, &c.

Et Dieu par Moyſe dit avec une ſorte de complaiſance, qu'Adam n'en a pas manqué un ſeul, qu'à chacun il a dit ſon nom, *omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipſum eſt nomen ejus.* Et Dieu & Moyſe ſur-tout en ſont comme étonnés, de voir Adam ſi habile pour ſon coup d'eſſai, que d'avoir pénétré d'un ſeul regard dans la nature intime de tous les animaux, d'avoir démêlé leurs talens, reconnu leurs inſtincts, &c. On loue Ariſtote & Alexandre même d'une Hiſtoire des Animaux.

Il étoit bien queſtion d'écrire une Hiſtoire ? Adam n'en avoit pas beſoin; tous les jours il voyoit & revoyoit les animaux & toute la nature qui n'avoit rien de plus myſterieux pour lui que cette portion animée; & il revoyoit tout cela comme des animaux, des bêtes qui n'avoient chacune que la petite

portion d'intelligence dont il avoit lui ſeul la plénitude, & dont aucune n'étoit digne de rompre la ſolitude dont il aſpiroit ſans ceſſe à ſe délivrer. Car toutes ces façons, vûes & revûes de Dieu & d'Adam n'aboutiſſoient qu'à ce mot: *Adæ verò non inveniebatur adjutor ſimilis ejus*, c'eſt-à-dire, il n'y avoit point là de ſociété pour Adam.

Voilà la conſéquence de tout ce qui précéde: *immiſit ergo Dominus Deus ſoporem in Adam*, Dieu envoya donc un aſſoupiſſement, un ſommeil pendant lequel il lui ôta une côte dont il forma Eve, ſa ſeule & propre compagne déſormais. Or comme Adam en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de ſa ſociété, & dignes uniquement d'être ſes eſclaves, dès qu'il vit Eve il la reconnut ſa compagne, & en propres termes l'os de ſes os, la chair de ſa chair, en un mot ſa chere moitié, *hoc nunc os ex oſſibus meis, &c.* moitié inſéparable, & pour laquelle lui Adam étoit prêt à ſe détacher de tout, & par l'évènement même à ſe détacher de Dieu; *relinquet homo . . . & adhærebit uxori ſuæ.*

Ce mot *adhærebit* en opposition au *relinquet*, marque une société bien forte & bien intime, plus morale cependant & théologique que physique, & qui d'un seul mot renverse avec tout ce qui précéde toute la doctrine & les prétentions & le Livre de M. R. Car d'abord il péche dans le grand principe de rechercher le principe de la société humaine dans le pur physique & dans de prétendues expérience qu'il voudroit qu'on fît, & que par conséquent personne n'a faites, ne fera & ne peut faire.

C'est une réflexion à faire, que dans tout cela, dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la société humaine, il n'y a pas un mot de physique, je dis de physique naturelle & de naturalisme; puisque la création d'Adam est antérieure à la Physique & aux loix de la Physique humaine, de la nature physique de l'homme, & que la création ou génération d'Eve n'a rien de physique & de naturel, & est un pur miracle tout surnaturel.

Enfin personne ne peut savoir mieux qu'Adam son histoire, sa nature, ses premieres actions, ses plus naturels &

intimes ſentimens. Il n'y a que lui & ſes ſucceſſeurs, enfans & petits enfans, qui ayent pû en tranſmettre la tradition juſqu'à Moyſe, & par Moyſe juſqu'à nous. Adam, comme on dit, y étoit lorſque tout cela ſe fit, & Dieu prévoyant les excès de nos Philoſophes ſoit diſant modernes, & pour nous garantir de leur ſéduction, a voulu, cela eſt ſûr, que Moyſe, l'Ecriture & l'Evangile fuſſent un rempart inébranlable & bâti ſur la pierre ferme à l'épreuve de toutes les ſéductions de l'enfer.

Il y auroit trop d'orgueil à vouloir qu'Adam n'y eût rien entendu, & à prétendre en même tems que l'on eſt ſoi-même mieux inſtruit qu'Adam, que toute l'humanité & toute l'Egliſe ſur un article qui ſûrement n'eſt point du reſſort de la Philoſophie & de la raiſon ordinaire, & eſt tout hiſtorique, tout de fait & de pure tradition. Qu'avons-nous à faire de toute cette Phyſique manquée, pour embrouiller tout cela ?

Je ſuis perſuadé que M. R. n'a pas ſenti toute la conſéquence de ſa façon de traiter un point ſi délicat. Il a trop voulu aller à l'origine de la ſociété humaine. Il n'a pas pris garde que S. Paul

en avoit fait un mystère & un sacrement ; & reconnu dans la société *originaire* d'Eve & d'Adam l'union de J. C. avec son Eglise : *Hoc sacramentum magnum est, in Christo dico & Ecclesiâ.* Ce qui n'a rien de surprenant, l'Eglise étant dans sa notion correcte une assemblée & une société, & la société même des hommes fidéles en J. C. & cette divine Eglise étant éternelle & de tous les tems, ayant commencé dès ce moment de la société même d'Eve & d'Adam, figures précises & expresses de l'Eglise & de JESUS-CHRIST.

Dieu évidemment n'a jamais pensé à faire les hommes qu'en société, en communauté de sentimens & de Religion. Et le Verbe par qui & pour qui tout a été fait, & sans qui rien n'a été fait, a toûjours été l'unique lien de la société humaine, lien fort supérieur au Physique, en force autant qu'en dignité. Car Messieurs nos Philosophes qui ne connoissent que le physique & qui ne voyent rien de plus fort, parce que tous leurs sens en sont saisis & affectés, devroient se défier un peu & beaucoup de leurs prétendues expériences, & tout-à-fait de leurs Systêmes,

le plus ſouvent peu conformes à la raiſon & toûjours par malheur contraires à la foi. Je reviens donc à vous, M. R. pour vous dire combien je ſuis votre très humble, &c.

V. LETTRE.

JE ne veux point, M. jetter ſur vous plus d'odieux que vous n'en jettez vous-même. Je ſerois même bien fâché de vous donner tout celui auquel vous vous expoſez. J'ai un vrai zèle, Dieu merci, de charité & d'amitié. Mais *amicus Plato, amicus Ariſtoteles, magis amica veritas*. Vous convenez en paſſant que cet état de nature où vous voulez prendre l'homme naturel comme ſur le fait, c'eſt-à-dire, le deviner, n'a jamais exiſté; ce qui n'eſt pourtant pas ſi exactement vrai: mais on peut vous le paſſer.

Vous convenez même que „ la *Reli-* „ *gion nous ordonne* de croire que Dieu „ lui même ayant tiré les hommes de „ cet état de nature, ils ſont inégaux, „ parce qu'il a voulu qu'ils le fuſſent; „ & que tout ce qu'il y a à dire là-deſ-

„ ſus ne ſoint que des conjectures tirées
„ de la ſeule nature de l'homme & des
„ Etres qui l'environnent, ſur ce qu'au-
„ roit pû devenir le genre human, s'il
„ fût reſté abandonné à lui-même.

Il n'eſt pas exact de dire, que Dieu a *tiré les hommes de cet état de nature.* Ils n'y ont jamais été ; & par où pouvez-vous donc ſavoir, & ſur quoi pouvez-vous *conjecturer ce qu'auroit pû devenir le genre-humain s'il fût reſté abandonné à lui-même*, à la merci de *ſa nature & des Etres qui l'environnent.*

Je conviens que les Théologiens orthodoxes ne laiſſent pas d'en propoſer l'hypothèſe, mais ils la modifient beaucoup, & la corrigent des excès philoſophiques auſquels vous la livrez. Ils font toûjours de l'homme dans l'état de pure nature, un Etre moral, ſociable & ſoûmis à des devoirs naturels envers Dieu, envers ſes pareils & envers toute la nature environnante, ſoit phyſique, ſoit animale. Au lieu que vous réduiſez l'homme au pur phyſique & à la pure animalité ; ce qui eſt purement déïſte, & peut-être épicurien : car vous y mettez beaucoup de hazard, & très peu de ſollicitude ou point du-tout, de la

part de Dieu. Eſt-ce des Dieux d'Epicure que vous nous parlez ? Je le crains.

Dès que l'homme eſt un animal raiſonnable, jamais Dieu, qui fait tout pour ſa gloire, ne le diſpenſera de tendre à le connoître, à l'aimer, & à l'adorer, à l'honorer comme ſon Créateur, ſon bienfacteur, & l'Auteur actuel de la vie, de la ſanté & de tout le détail de biens, reſpiration, lumiere, nourriture, bien-aiſe dont il jouit à tous les inſtans.

C'eſt à deviner encore ſi les purs animaux dans leur ſimple inſtinct ſont capables de quelque connoiſſance, de quelque intelligence morale, relative à leur ſorte de liberté, de ſpontanéité; mais s'ils en ſont capables, je croirois ſans héſiter, qu'encore ont-ils auſſi des devoirs moraux, relatifs à la gloire de Dieu, au reſpect qu'ils doivent à l'homme, & à une ſorte de *bienfaiſance* ſociable entr'eux & envers toute la nature, ouvrage de Dieu reſpectable pour eux. Qui ſait & qui peut ſavoir, ſi n'ayant point ce qui s'appelle des idées claires & intuitives des choſes, ils n'en ont pas au moins ce que nous appellons

des sentimens qui tiennent le milieu entre les idées & les sensations grossiéres, dont on ne doute pas que les animaux ne soient sans cesse affectés.

J'ai donné il y a vingt ans cette distinction, d'*idées*, de *sentimens* & de *sensations* dans des Lettres sur la double Musique oculaire & auriculaire, Lettres adressées au nombre de six dans nos Journaux au célébre Président de Montesquieu, qui vient de mourir, hélas ! entre mes mains. Je définissois alors le *sentiment* une idée enveloppée ou la réunion & le concert de plusieurs idées, & la *sensation* un sentiment enveloppé ou la réunion & le concert de plusieurs sentimens. On pourroit définir la sensation un sentiment confus, & le sentiment une confusion d'idées. Dieu n'a que des idées. La bête n'a peut-être que des sensations, l'homme a des sentimens ; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait aussi des idées, comme raisonnable, & des sensations, comme animal. Je suis, M. votre, &c.

VI. LETTRE.

MOnſieur, ne croyez pas que mes Lettres vous ſoient ſimplement adreſſées comme une critique. Je vous les dédie comme un Ouvrage de Phyſique & de *Philoſophie Antidéiſte*, dont ſeulement je crois que vous avez beſoin, pour empêcher le Public d'être ſéduit par vos raiſonnemens un peu outrés.

En entrant en matiére, pour mieux connoître l'homme, „ vous le dépouil„ lez de tous les dons ſurnaturels qu'il „ a pû recevoir, & de toutes les quali„ tés artificielles qu'il n'a pû acquérir „ que par de longs progrès. Quelle façon de raiſonner! Quoi? pour connoître l'homme, vous lui ôtez tout ce qu'il a, tout ce qu'il eſt de mieux? Dépouillez-le donc auſſi de ſon eſprit, & réduiſez-le au corporel, au matérialiſme pur. Cette façon n'y va que trop.

M. R. veut tout tirer de ſa tête, & éclore l'homme & l'humanité de ſon cerveau. L'homme, ſelon lui, n'eſt point ce que Dieu le fait en l'ornant de

toute façon, mais ce qu'il le fait lui M. R. en le dénuant de tout; *tel*, prétend-il, *qu'il a dû ſortir des mains de la nature.* La voilà cette nature que M. R. invoque comme une bonne mere, en excluant formellement Dieu & ſes bienfaits *ſurnaturels*, traités d'*artificiels* parce qu'ils ne ſont pas phyſiquement naturels; comme ſi Dieu en faiſant l'homme avoit dû ou prétendu faire un Etre purement phyſique, purement naturel, un corps ſans ame.

C'eſt après ce dépouillement de tout ce que l'homme a de mieux, & qu'il a eu par le bienfait de Dieu depuis le premier moment de ſa création, que M. R. ſe plaît à le contempler & à nous le faire contempler ſans en rougir. Et c'eſt alors qu'il dit avec ſatisfaction. „ Je vois, *dit il*, un animal moins „ fort que les uns, moins agile que les „ autres; mais, à tout prendre, orga- „ niſé le plus avantageuſement de tous. Encore pourroit-on demander à M. R. comment il voit l'homme mieux organiſé que tout autre? Y a-t-il d'Anatomiſte au monde qui puiſſe décider cette queſtion que M. R. tranche ici de ſa pleine autorité. On peut le préſumer

que l'homme eſt le mieux organiſé de tous les animaux. Mais je crains que M. R. ne veuille trop reduire l'homme, ſa raiſon, ſon eſprit à cette meilleure organiſation.

En un mot l'homme primitif, naturel & originaire de M. R. n'eſt qu'*un animal*, ſeulement capable de devenir raiſonnable avec le tems, & en vérité pour ſon malheur. Notre Auteur ne le perd plus de vûe depuis qu'il l'a réduit à ſon *animalité originaire*. Suivons-le. *Je le vois*, dit-il, *ſe raſſaſiant ſous un chêne, ſe déſaltérant au premier ruiſſeau, trouvant ſon lit au pied du même arbre*. Comme M. R. eſt le créateur de cet homme animal, il en fait les honneurs, le tourne, le retourne, le prodigue, en un mot, l'élève à ſa façon, ou le donne à élever aux autres animaux en titre. L'homme, *les hommes diſperſés parmi eux* (les animaux) *obſervent, imitent leur induſtrie, & s'élèvent ainſi juſqu'à l'inſtinct des bêtes*. Ce n'eſt point là un trait, c'eſt un ſyſtème, celui de tout le Livre.

De ſorte qu'en venant au monde, l'homme, tel que Dieu l'a fait apparemment, n'a pas même l'*inſtinct des*

bêtes, qui sont, selon l'Auteur, les nourrisses, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs & instituteurs, à qui il confie la grande éducation de l'homme, jusqu'à être chargé de lui donner de l'*instinct*, un instinct animal inclusivement. Pour le moins, Dieu donne à l'homme naissant un pere & une mere, des oncles & tantes, des freres & des sœurs, des voisins & des amis, des Princes mêmes & des Magistrats surveillants son éducation. Mais par maniere de problème, je demande si l'homme de M. R... n'est pas un champignon, un serpent, un ver à la façon de Diodore de Sicile !

L'Auteur paroît faire des façons, pour dire que son *homme originaire* est un sauvage. Il y vient ensuite, & le dit enfin tout net. La premiere qualité de ce sauvage nud & aguerri aux injures de l'air, est de devenir robuste & vigoureux, s'il est né fort ; & de périr, s'il est né foible : en quoi l'Auteur loue la bonne nature d'avoir pourvû au dépérissement d'une créature inutile. Ce raisonnement s'appelle de la Philosophie. La nature est encore fort applaudie d'avoir fait naître cet animal uni-

que, ſans armes de défenſes, parce que cela lui donne l'induſtrie d'en faire, & peu-à-peu l'eſprit des arts; eſprit de corruption, au dire de M. R....

Car c'eſt-là ce qui gâte tout, que cet animal né ſauvage, ſolitaire ſans armes, talent ni eſprit, ni inſtinct même, ſi ce n'eſt celui de boire, de manger & dormir, parvient pourtant à la longue à ſurpaſſer ſes maîtres, les animaux, & à avoir de l'eſprit, des armes & des arts, à force, ſans doute de *refléchir* & de méditer, ce que les autres animaux ont la ſageſſe de ne pas faire; ſans quoi ils acquerroient de l'eſprit, & avec le temps, des arts, des ſciences & une ſociété; toutes choſes contre nature, & l'effet d'une nature dépravée. Car en propres termes, M. R... dit à ce propos: & „ *il oſe preſque aſſurer que l'état* „ *de réflexion eſt contre nature, & que* „ *l'homme qui médite eſt un animal dé-* „ *pravé.* Je ſuis, M. votre très, &c.

VII. LETTRE.

MOnſieur, on voit que la vie libre des Sauvages vous a pris au cœur. Vous louez ſurtout leur bonne conſti-

ation, & leur exemption de la plupart les maladies qui nous infestent. Point le respect humain : chacun a sa vocation : au lieu de vous amuser inutilement à critiquer la nôtre, peut-être que les infirmités dont vous vous plaignez, ne sont l'effet que de cette vie civile, à laquelle vous vous prêtez à contre cœur, & dont vous vous plaignez aussi. *Aude hospes contemnere opes*, &c. Tous les jours la France envoie des Colonies aux Sauvages de la Louisianne ou du Canada.

Encore trouverois-je la vie de nos Sauvages ordinaires, trop sociable pour vous : ils ne sont peut-être pas aussi bêtes & animaux que vous les voulez, que vous les faites du moins : & réellement vous ne voulez pas qu'on juge des vôtres par ceux que nous avons sous les yeux. Vos Sauvages sont isolés, & jettés au hazard pêle mêle avec les bêtes dans les forêts. Les nôtres ont chacun pere, mere, femmes, enfans, parens, amis & compatriotes, avec qui ils vivent en corps de village & de nation, en société de loix, de devoirs & d'intérêts, de guerre même & de paix & de Religion.

„ Ce n'eſt pas, *dites vous*, un ſi grand „ malheur à ces premiers hommes, ni „ ſurtout un ſi grand obſtacle à leur „ conſervation, que la nudité, le dé„ faut d'habitation & la privation de „ toutes ces inutilités que nous croyons „ néceſſaires... Il eſt clair, *ajoutez-* „ *vous*, que le premier qui ſe fit des „ habits ou un logement, ſe donna en „ cela des choſes peu néceſſaires, puiſ„ qu'il s'en étoit paſſé juſqu'alors, & „ qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût „ pû ſupporter, homme fait, un genre „ de vie, qu'il ſupportoit dès ſon en„ fance.

Voilà, par exemple, un genre de philoſophie, que comme philoſophe, je n'ai jamais compris, & qui a pourtant comme prévalu en France depuis Deſcartes, & dont Newton ne nous a pas corrigé, de raiſonner à perte de vue & avec affirmation ſur des Hypothèſes évidemment, poſitivement fauſſes, & directement contraires à l'Hiſtoire la mieux reçue & aux faits les plus poſitifs, ſans parler de la foi, de la tradition, de la Religion. Et comment les Philoſophes veulent-ils être crus, lorſqu'ils diſent qu'ils cherchent la vérité ?

Il

Il est positivement faux, que le premier qui se fit des habits, fit des choses peu nécessaires, faux & contre la décence, la pudeur & la foi, que parce que le premier homme s'en étoit passé jusqu'alors, il pût s'en passer désormais. Rien n'est mieux marqué dans l'Histoire la plus inconteſtable du genre humain. 1°. Qu'Adam & Eve, innocens & nuds, ne rougissoient point de leur nudité, & n'avoient nul besoin d'habits contre le froid, le chaud, le vent, les bêtes, &c. 2°. Que le péché étant arrivé, Adam & Eve rougirent l'un de l'autre, & chacun de lui même. 3°. Que Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau & de leur apprendre à en faire. De sorte que je suis surpris que les sçavans Erudits ne remarquent pas que de tous les arts le premier & le plus ancien est celui-là; & que les tailleurs ne se vantent pas d'être les premiers artistes de l'Univers.

Une chose remarquable, c'est que Moïse n'articule d'autre raison de se faire des habits, que la pudeur. M. R... me permettra de lui reprocher qu'il s'honore peu devant les honnêtes gens, lorsqu'il veut s'honorer devant les pré-

tendus Philoſophes par des raiſons phyſiques, qu'encore il ne trouve pas, puiſqu'il dit qu'il n'y en a pas, & qu'il *ne voit pas pourquoi*, &c. M. R... eſt-il phyſicien? je le demande.

M. R. manie l'homme, ſon ſemblable, le ſemblable de Dieu, l'égal preſque de J. C. avec trop peu de reſpect & de pudeur. Mais c'eſt à moi de remarquer la différence de la Philoſophie ſacrée & de la Philoſophie profane. Celle-ci, toute phyſique, toute matérialiſte, toute fauſſe dans les hypothèſes même, toute contraire aux bonnes mœurs, ne va qu'à décrier ſes auteurs, dont réellement le monde fait peu de cas, & ne fait qu'en rire s'il n'en eſt indigné. Au lieu que la Philoſophie ſacrée, toute vraie & toute hiſtorique, eſt la décence même, & la règle conſtante de nos mœurs. Car M. R.. qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les jours tous les hommes & lui même s'habiller par pudeur & par beſoin.

Que va-t-il s'embarraſſer d'un premier homme fictif, dont il n'a aucunes nouvelles à nous donner, & qu'il convient même qui n'a jamais exiſté? gens

comme lui, qui n'en ſçavent pas plus que les autres, doivent ſe contenter de voir les hommes tels qu'ils ſont, & tels qu'ils ont évidemment toujours été dans les poſitions extrêmes où il les met ſans néceſſité.

Sur les arts, l'Auteur croit qu'il a fallu bien des ſiécles, pour trouver le ſimple art de faire du feu. Il nous croit ſans doute comme les *Pongos*, eſpéce de ſinges, qui ſe chauffent volontiers au premier feu qu'ils rencontrent; mais ne s'aviſent jamais d'en allumer, manque de le ſçavoir. Mais les langues & le ſimple art de la parole pouſſent à bout la philoſophie généalogique de M. R. .. On ne voit chez lui pas le moindre veſtige, le moindre indice, qu'il ait jamis lû ou entendu parler de la Geneſe, qui eſt juſtement la vraie Philoſophie généalogique de Moïſe, où ſans ſe piquer de Philoſophie & de recherche, ce ſaint Légiſlateur n'a eu la peine que de dire le vrai hiſtorique des choſes, ſous la dictée du S. Eſprit, & la lueur pure de la tradition.

Réellement les Philoſophes & les ſavans Erudits ſont à plaindre avec leurs ſyſtêmes, de vouloir éternellement de-

viner les origines de toutes choſes, tandis que Moïſe nous les donne tout au vrai dans ſa Geneſe ou dans ſon Pentateuque, & cela ſans myſtère, ſans ambiguité ; & dans ſon hiſtorique le plus ſimple & le plus naïf. C'eſt de ce ton que Caïn eſt dit avoir bâti *Enochia*, la premiere ville de l'Univers ; Jubal avoir inventé la Muſique à cordes & à vent, Tubalcain, avoir inventé, la Métallurgie à la fonte & au marteau ; Enos, avoir mis le premier en règle le culte du Seigneur ; Noé, avoir bâti l'arche ou le premier vaiſſeau ; avoir planté la vigne ; ſes enfans, avoir bâti Babylone & ſa tour, &c.

Or, je ne me crois pas un plus grand, mais bien un plus vrai philoſophe que M. R... en ſachant tout cela, tel que Moïſe me l'apprend. Pour ce qui eſt des Langues, dont M. R.... eſt ſi en peine de découvrir l'invention, ignoret-il qu'Adam parloit à Dieu dans le jardin de délices, qu'il nomma de leur nom tous les animaux; que dès qu'il vit Eve, il devint diſert, éloquent, prophête & comme poëte en ſa faveur, avec toute la décence poſſible, & d'un ton digne de Dieu même, qui étoit pré-

nt, & la lui présentoit ? Je suis, M. otre très-humble, &c.

VIII. LETTRE.

MOnsieur, j'ai ri, je vous l'avoue, lorsqu'après tout cela je vous ai û nous dire : „ Je dirois bien comme beaucoup d'autres, que les Langues ont nées dans le commerce des pè- res, des mères & des enfans. " En oilà, je crois la clef : M. R... ne eut rien dire comme les autres. Il y rouve, dit-il, des objections insolu- les, & des fautes de raisonnement. Le grand défaut qu'il y trouve, est que ela nous dit bien comment les sociétés une fois faites, s'entretiennent ; nais non comment elles se sont faites riginairement.

Mais voilà justement un raisonnement, où je trouve moi-même un grand défaut de philosophie. Toute la saine Philosophie reclame ici contre l'esprit très particulier de l'Auteur, qui ignore tout net que la conservation des choses est une répétition continuée de leur premiere création. Et réellement

le commerce des peres, meres & enfans, ayant, ſelon la nature & les intentions revelées de Dieu, formé la premiere & toutes les premieres ſociétés; je défie de trouver d'autre raiſon que ce commerce, de la conſervation de toutes les ſociétés naturelles, qui ont ſubſiſté ou ſubſiſtent encore ſur la terre, chez les Sauvages comme chez les peuples policés.

M. R... Manie les hommes *originaires*, naturels & primitifs comme des *troupeaux* d'animaux ſauvages, qui ont beſoin de quelqu'un qui les maintienne dans cette eſpéce de ſociété. Encore ce beau mot de *troupeaux*, dont mon ſtyle pourroit rougir, eſt-il de M. R... & dans ſon ſtyle naturel. Adam a beau dire & prédire à la vûe d'Eve, que l'homme quittera pere & mere pour s'attacher à ſa femme *adhærebit*, & ce qu'Adam a prédit, a beau ſe vérifier à chaque inſtant depuis ſix mille ans.

„ Au lieu, *dit M. R...* que dans „ cet état primitif n'ayant ni maiſons „ ni cabanes, ni propriété d'aucune eſ„ péce, chacun ſe logeoit au hazard, „ & ſouvent pour une ſeule nuit. Les „ mâles & les femelles s'uniſſoient

„ fortuitement ſelon la rencontre,
„ l'occaſion & le deſir, ſans que la pa-
„ role fût un interprète fort néceſſaire
„ des choſes qu'ils avoient à ſe dire. Ils
„ ſe quittoient avec la même facilité :
„ Quelle brutalité !

Car voilà comme on traite ce que S. Paul, je le répéte, traite de grand Sacrement, & de myſtère même dès la fondation de l'Egliſe de J. C. C'eſt ébranler les fondemens de l'Egliſe que d'ébranler, comme le fait M. R. ceux de la ſociété humaine, ſurnaturellement élevée à Dieu par J. C. dès le premier inſtant d'Eve & d'Adam.

Il y a ici une obſervation fine ou délicate à faire, ſur la ſorte de profondeur ſuperficielle dont M. R. ne laiſſe pas de traiter ſon ſujet. On ne voit pas d'abord pourquoi à l'occaſion des Langues cet Auteur s'embrouille dans des Diſſertations qui touchent fortement au fond de la queſtion de la ſociété. Il eſt fâcheux pour M. R. d'ignorer les fonds de la Religion qui influe de très-près dans tout cela.

Comme dans le vrai le plus théologique, c'eſt le Verbe de Dieu qui a fait le monde & la ſociété, & pour qui

ſpécialement le monde & la ſociété humaine ont été faites, la parole qui eſt le principal lien de la ſociété, & qui eſt en nous l'image ſpécifique du Verbe, ne peut manquer de venir ici à la traverſe de toutes les Diſſertations profondes de M. R. qui du reſte ne s'y pique pas qu'une grande profondeur théologique ni morale même, rapportant tout abſolument à la pure Phyſique & à la nature, nature d'autant plus capable de lui faire tout prendre à gauche, qu'elle eſt la pure nature corrompue, & que par un travers étonnant il la prend conſtamment pour la premiere nature innocente, ſaine & digne de l'homme & de Dieu.

M. R. n'eſt pas Théologien : il en convient aſſez, ſes pareils s'en vantent même. Ces Meſſieurs croient que tout eſt dit, lorſqu'ils ont dit : *Je ſuis Philoſophe & ne ſuis pas Théologien.* Et tant pis s'ils ne le ſont pas. La Philoſophie eſt, ſelon Ciceron même, la ſcience des choſes divines & humaines, & eſt par conſéquent une Théologie en premiere inſtance.

Eternellement la Philoſophie profane eſt en divorce avec la Philoſophie ſacrée

crée, qui est la Théologie. Eternellement celle-ci reclame contre celle-là, & la Foi même contre la raison. Tout est sacré en quelque sorte comme ouvrage de Dieu, & il n'y a de profane que ce que nous profanons. On a beau faire, la Foi tient à tout, & tout ce qui n'est pas pour elle est contr'elle à coup sûr : je ne connois que la Géométrie qui soit de pure raison, de pure idée claire & démonstrative.

Pour le moins tout a été fait pour J. C. comme Médiateur, & comme Homme-Dieu ; & tout lui est relatif & subordonné. Pour le moins tous nos Systêmes les plus physiques doivent avoir une relation & une subordination intime au théologique, & la raison à la Foi qui est la raison de Dieu. Par exemple, dans tout son raisonnement M. R ne fait pas la moindre attention à cette vraie Lumiere qui illumine en propres termes tout homme venant en ce monde. *Erat Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* M. R. paroît totalement ignorer la Religion Chrétienne. Je suis, &c.

IX. LETTRE.

MOnſieur, rien ne prouve mieux que vous heurtez la Religion, faute de la connoître, & je veux le ſuppoſer, ſans mauvais deſſein, que de vous voir prendre poſitivement l'état de votre ſauvage ſolitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une felicité & comme d'un Paradis terreſtre, & au contraire la vie civile, réguliére & œconomique, politique même pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature.

Tout ce dont je vous blâme, c'eſt d'écrire ſi ſouvent, ſi amplement, ſi affirmativement & avec tant de fracas & de tracas ſur des matiéres qui ne ſont en rien de votre compétence & de votre reſſort. Sentez donc, M. que cela aigrit les cœurs & ameute les eſprits, & nous fait tomber des mains les vraies Sciences, les Arts utiles, & peut vous nuire à vous-même beaucoup à la fin. Un homme d'une imagination forte, qui n'a qu'un but & qui y va toûjours, eſt

un homme à craindre, & reſſemble bien à ce qu'on appelle un enthouſiaſte, un illuminé. Et vous avez vû que ſur la ſeule Muſique Italienne ou Françoiſe; vous avez, il y a deux ans, penſé faire une ſorte de révolution dans les Arts, ſi ce n'eſt dans les mœurs.

Pour le coup, ce ſeroit bien dans nos mœurs que vous mettriez de l'indécence & du vice même, ſi on vouloit croire que l'homme dans ſon état même d'innocence, dès qu'il a aſſouvi au hazard ſon appétit brutal avec la premiere femme qu'il rencontre ſous un chêne ou au bord d'un ruiſſeau, laiſſe là la mere & l'enfant, & n'y penſe plus. Vous êtes, il eſt vrai, forcé de convenir que la mere ſoigne l'enfant, & l'allaite pendant un tems, mais ſans aucun ſentiment de la nature, ſelon vous, & plus *pour ſon propre beſoin*, ce ſont vos termes, & pour ſe délivrer d'un lait qui l'incommode que pour le beſoin de l'enfant & pour lui prolonger une vie qu'elle lui a donnée pour ſon propre plaiſir. Quelle inhumanité! Quelle non humanité!

Je ne crois pas qu'un Syſtême ſi dénué de ſentimens, ait été imaginé ou

adopté avant M. R. Il va de ſuite dans ce contre-torrent de la nature. Dès que l'enfant peut ſe pourvoir, la mere le laiſſe, il laiſſe la mere, & va brouter en ſolitude de ſon eſpéce avec les autres animaux. Pour le moins notre ſiécle, qui fait cas des ſentimens, ne goûtera point un Syſtême de gueuſerie & de bêtiſe, dans lequel ni pere, ni mere, ni enfans n'ont de droit ni de fait aucun ſentiment naturel l'un pour l'autre.

Voici la fin du Syſtême : il s'agit d'inventer les Langues, & M. R. n'en peut venir à bout. Ni pere, ni mere, ni enfans ne ſavent parler. Le pere & la mere n'en ont nul beſoin pour ſe dire qu'ils ſont bêtes & animaux groſſiers. Il n'y a que l'enfant qui par malheur pour lui ait des beſoins. C'eſt donc *à lui de les expliquer à ſa mere*, qui du reſte n'eſt pas obligée de les deviner. „ L'en-„ fant, *dit l'Auteur*, a plus de choſes „ à dire à la mere que la mere à l'en-„ fant. C'eſt donc lui qui doit faire les „ plus grands frais de l'invention des „ Langues, & la Langue qu'il em-„ ploye doit être en grande partie ſon „ propre ouvrage. Cela eſt nouveau.

Voilà bien manifeſtement l'écueil

du Systême de M. R. Il a voulu tout reduire à la Physique atomique & corpusculaire, en un mot matérialiste, & il n'a trouvé dans cette nature non sentante, non sentimentée aucune ressource pour expliquer les sentimens les plus naturels & les plus ordinaires, les plus faciles, les plus vifs même de l'humanité. Rien ne démontre même mieux que nous avons une ame, un cœur, un esprit, que l'embarras de M. R. qui du reste se fait bien tort j'en suis fâché, en s'établissant dans le monde & dans un monde plein de sentimens & d'honneur, pour un homme qui ne sent rien, &c.

Jusqu'ici, au reste, pere, mere, nourrisse, Précepteurs, Maîtres ont appris aux enfans à parler, & le propre tourment des enfans a été d'apprendre les Langues qu'on leur montre à grand'peine, à grands frais. Point, M. R. veut que ce soient les enfans qui inventent les Langues, & les montrent à pere, mere, nourrisses & Précepteurs. La Tour de Babel qui confondit & embrouilla beaucoup ses constructeurs, auroit pourtant été ici le dénoüement & la résolution facile du Problê-

me qui embrouille & confond M. R.

Il eſt vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa & apprit aux hommes vingt & trente Langues tout d'un coup. M. R. a lû peut-être Horace, ſur-tout à l'endroit où cet affranchi loüe M. ſon pere avec aſſez de décence. M. R. ne veut point de *Deus in machinâ* qui dénoüe une intrigue, digne pourtant de lui, *dignus vindice nodus*; & il veut qu'un enfant qui vient de naître invente une Langue pour expliquer ſes beſoins, qui ſont grands, il eſt vrai. Mais l'enfant pleure & la mere l'entend aſſez. Car il ne faut qu'un mot pour tirer M. R. de ſon embarras, ne voulut-il pas même que Dieu y fît un miracle.

Mais je ne puis pas m'empêcher de dire, que M. R. calomnie la nature même, & Dieu à plus forte raiſon, lorſqu'il dit en termes clairs, „ qu'on „ voit du moins au peu de ſoin qu'a pris „ la nature de rapprocher les hommes „ par des beſoins mutuels, & de leur „ faciliter l'uſage de la parole, com„ bien elle a peu préparé la ſociabilité, „ & combien elle a peu mis du ſien „ dans tout ce qu'ils ont fait pour en

; en établir les liens naturels. " Quoi ? Dieu qui met Adam dans un Paradis le délices, qui le constitue maître des animaux & des fruits, qui dit que 'homme solitaire n'est pas bien, qui lui rée exprès une compagne, qui la tire le sa chair & de ses os, qui fonde la constitution de l'Eglise même sur *leur sociabilité !* Quoi Adam qui reconnoît par sentiment, par pressentiment & en Prophête sa destination naturelle & surnaturelle, qui dit *relinquet*, qui se sert du mot *adhærebit*, &c. Quoi ? Dieu & l'homme *ont pris peu de soin*, &c ?

M. R. va jusqu'à dire que dans cet état de nature „ un homme n'a pas plus „ besoin d'un homme, qu'un singe ou „ un loup de son semblable. " Comme on profane l'image de Dieu ! Et l'*adjutor similis ejus* & le *faciamus adjutorium simile sibi* de l'Ecriture Sainte ! Encore un singe & un loup ont-ils besoin de leurs semblables, ne fût-ce que pour se propager selon la nature & de l'ordre exprès du Créateur, qui a dit expressément aux bêtes mêmes en les benissant : *Crescite & multiplicamini & replete*, &c. Je suis, &c.

X. LETTRE.

VOici comment M. R. explique l'état d'innocence, où j'ai dit qu'il conſtituoit les hommes naturels : il les caractériſe „ ne pouvant être bons ni „ méchans, n'ayant ni vertus ni vices, „ n'ayant nulles relations morales, ni „ devoirs connus. " C'eſt une innocence négative : celle d'Adam étoit poſitive & méritoire. Il pouvoit être bon ou méchant, il avoit des vertus, il pouvoit contracter des vices, comme en effet il en contracta. Il avoit des relations morales, théologiques même avec Dieu, Eve & ſes deſcendans : il avoit des devoirs, d'aimer Dieu ſans doute & de l'adorer, & ſur-tout de lui obéir en ne mangeant pas du fruit défendu, dont le précepte eſt clairement intimé d'abord à Adam tout ſeul, & enſuite à lui & à Eve.

L'éloquence humaine & de bel eſprit, à force de vouloir tout caractériſer ne caractériſe rien, parce qu'elle ne le fait que par une abondance d'expreſſions & de paroles recherchées, &

e plus ſouvent antithétiques, qui ſe létruiſent elles-mêmes, ſe contrarient, s'énervent, & pour trop dire ne diſent rien. Et puis les trois quarts qui ſe mêlent d'éloquence ou de ſtyle n'y entendent ſouvent rien, & tous ne ſont ni des Virgiles, ni des Cicerons. Et Ciceron & Virgile n'ont après tout qu'une éloquence ou un ſtyle de recherche, d'ambition, d'oſtentation qui n'eſt que d'artifice, & ne va qu'à faire paroître vrai ce qui eſt faux, ou faux ce qui eſt vrai. L'Ecriture Sainte n'a beſoin que du vrai qu'elle dit, pour le faire goûter, pour le faire entendre du moins.

On croiroit que M. R. a beaucoup Hobbes en vue, pour le réfuter dans ce que ſon ſyſtême a d'impie : on ne voit pourtant pas que l'impiété de Hobbes le révolte beaucoup ; s'il la refute, c'eſt en la couvrant, en l'effaçant. Hobbes n'eſt impie, qu'en ce qu'il ſuppoſe l'homme capable d'impiété. L'homme n'ayant de ſoi ni vertus ni vices, ni relations morales, ni devoirs connus, ne ſçauroit être impie, quoi qu'il faſſe, non plus que la bête brute & animale.

L'homme de Hobbes eſt bête juſqu'à

l'impiété : celui de M. R. eſt impie juſqu'à la bêtiſe. Il n'eſt pas impie, mais il n'eſt pas pieux : il n'eſt rien de moral. Ce n'eſt que de la matiere peu à peu organiſée, & enfin devenue animée & capable à la longue de ſe développer en eſprit, pour s'exhâler tôt ou tard à rien, à force de s'affiner. Voilà la Phyſique encore mal déduite & très-équivoquement énoncée.

La premiere vertu que M. R. donne à ſon ſuppôt d'humanité, devenu ſociable, ou en voie, ou en vue de le devenir, c'eſt la pitié, vertu animale & de pur tempérament, ſelon l'Auteur, qui charmé de cette belle découverte, va réformer juſqu'à l'Evangile, ſur le double Commandement de l'amour de Dieu & du Prochain : Commaudement le plus exprès, le plus clairement intimé, le plus ſouvent répété par Moyſe, par Jeſus-Chriſt, par les Apôtres & par tous les Légiſlateurs les plus Idolâtres, par la nature même la plus corrompue. *Hoc maximum Mandatum, diliges Deum tuum: ſecundum verò ſimile huic, diliges Proximum tuum, &c.*

D'abord M. R. ne dit pas un mot du premier, qui regarde Dieu ; il ne de-

voit même en rien dire, ne pouvant dans son sistême fonder l'amour de Dieu sur la pitié. Dieu ne peut qu'avoir pitié de nous, & jamais nous faire pitié, si ce n'est comme homme sur la croix. Ainsi donc, & en vertu de sa pitié pour nous, M. R. lui auroit commandé de nous aimer. Il n'établit donc cette filiation de pitié & d'amour ou de charité, que d'homme à homme, d'animal à animal, ou même d'animal à homme, & d'homme à animal. La pitié même de M. R. ne va pas jusqu'à l'amour & à la charité envers le Prochain.

Quoi qu'il en soit, M. R. dit que c'est la pitié „ qui au lieu de cette maxime „ sublime de justice raisonnée, fais à „ autrui comme tu veux qu'on te fasse, „ inspire à tous les hommes cette autre „ maxime de bonté naturelle, bien „ moins parfaite, mais plus utile peut-„ être que la précédente, fais ton bien „ avec le moindre mal d'autrui qu'il est „ possible. "

Je ne puis m'en taire, M. R. voilà des excès terribles. Vous osez substituer vos maximes à celles de Dieu même & de la raison & de la nature, autant que

de la foi. Vous traitez de *maxime ſublime* la plus ſimple maxime & la premiere du Chriſtianiſme, du Paganiſme même, & de la premiere humanité, vous la traitez de *maxime de juſtice raiſonnée*. On voit bien que vous n'écartez les Juriſconſultes & les Moraliſtes, que manque de les connoître & de connoître les plus ſimples maximes du droit des gens, des Nations, des hommes en général. Vous ſçauriez, ſi vous les connoiſſiez, que la Juriſprudence & la Morale, comme la Théologie diſtinguent les devoirs de juſtice, des devoirs de charité, & que vous péchez ici contre les premiers principes, encore traitez-vous cela de *juſtice raiſonnée* & de *maximes ſublimes*.

Or, en traitant les deux premiers Commandemens de Dieu de *ſublimes*, quoiqu'ils ne le ſoient que pour la nature corrompue, vous inſinuez fortement qu'ils ſont impraticables & du reſte inutiles, puiſque la maxime que vous oſez lui oppoſer, vous la traitez de moins parfaite, *mais plus utile peut-être que la précédente*. Vous tendez des piéges à la charité, en la mettant à un ſi haut prix. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

XI. LETTRE.

MAis voyons M. votre maxime en elle-même : j'ai peur que vous ne prêchiez les mauvaises mœurs. Vous mettez d'abord en premiere loi, le bien propre que chacun, non pas se doit faire, mais se veut à lui-même, fût-ce aux depens d'autrui. *Fais ton bien*, dites-vous, c'est le *rem rem* d'Horace, *si possis rectè, si non, quocumque modo rem.* Fais ton bien avant tout, tout ce qui le paroît, fut-il le mal d'autrui : seulement ne lui fais pas de mal plus que ton bien ne le demande, fais lui du mal le moins que tu pourras ; c'est-à-dire, à proportion de la pitié seule que tu pourras avoir de lui.

Car la pitié est la seule régle de charité, de justice même que M. R. donne ici à l'humanité naissante & primitive, & cette pitié n'est selon lui que machinale & pis qu'animale, purement brute, physique & sensitive. Qu'on juge si elle peut avoir lieu dans les momens, où l'intérêt propre nous fait avec âpreté courir à notre propre

bien, ſans autre diſcernement de l'intérêt d'autrui.

On dit communément que quelqu'un qui eſt bien à ſon aiſe, n'a guéres pitié des malheureux, n'y penſe guéres, ne conçoit pas même qu'on puiſſe être malheureux. Beaucoup moins eſt-on ſenſible à cette pitié, lorſqu'on eſt dans la pourſuite actuelle du bien, qu'on penſe uniquement à ſe faire à ſoi-même? Vous le permettez, Seigneur, que ces prétendus Philoſophes, qui touchent à vos œuvres en eſprit de Critique & de Déiſme tout pur, tombent dans des paſſions d'ignominie, dans des miſeres de raiſonnemens à faire eux-mêmes pitié aux plus vulgaires eſprits.

Pitié d'eſprit pour la plûpart des ſpectateurs, mais pitié de cœur, de charité, d'amitié, de Religion pour quelqu'un comme moi, qui voudrois bien rendre ſalutaire à M. R. la petite ignominie à quoi Dieu le livre ici, non en vérité pour le perdre, mais ſi je le puis & ſi Dieu m'y aide efficacement, pour le convertir, le guérir & le ſauver.

Allons, M. R. mon cher M. R. un

peu de vraie Philoſophie Chrétienne, un peu de courage encore. Vous ne finiſſez pas, je n'ai donc pas tout dit. Je ne veux que vos paroles pour vous en faire rougir ſalutairement, pour vous en faire demander pardon à Dieu, au Roi & aux François, à *jamais deshonorés* par vous, s'il étoit dit qu'en France on vient de Genève pour prêcher tout cela impunément.

Votre ſauvage, dites-vous, eſt tel que „ *toute femme eſt bonne pour lui*, „ que chacun y attend l'impulſion de „ la nature, s'y livre ſans choix, &c. Ceux qui en ont voulu à M. R. & qui vouloient l'empêcher d'imprimer, ſe ſeroient moins bien vengés de lui, qu'en le laiſſant les venger lui-même. Je crois que c'eſt un ſervice qu'ils ont rendu à la Religion, à l'Etat, aux Arts, aux Sciences, à la Société, à l'humanité, en lui laiſſant prêter ſa plume à tous les eſprits mécréans & dyſcoles de l'Univers.

Il ſe réfute, il les réfute lui-même en expoſant au grand jour ce tas d'horreurs, d'inepties, de miſéres qui ſe couvroient de fleurs & de mille beaux ſemblans ſous les mains de nos beaux

Eſprits, les Bayles, les ceci & les cela. M. R. eſt peut-être le ſeul qui ait pû dire tout cela ſans rougir juſqu'ici.

J'exhorte les bons amis de M. R. s'il en a, d'en rougir ſalutairement pour lui & pour eux : s'ils ſont François & *Chrétiens originaires*, je crois qu'ils n'ont pas beſoin d'y être exhortés. Le François n'eſt pas méchant dans le fond. Il ne l'eſt que juſqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette ſuite de malice, cette conſtance de ne rougir de rien. Un mot, une Epigramme, un Vaudeville, il n'en ſait pas davantage contre la Religion, le gouvernement ou les mœurs.

„ Le devoir d'une éternelle fidélité, „ *dit-il*, ne ſert qu'à faire des adultè- „ res, & les loix mêmes de la con- „ tinence & de l'honneur étendent „ néceſſairement la débauche, & mul- „ tiplient les avortemens. Voilà conſ- tamment comme il argumente contre le bien par le mal qui arrive de ſon inobſervation. La force de ſon raiſonnement conſiſte en ce qu'il n'y auroit point de mal s'il n'y avoit point de bien ; & c'eſt le bien qui a tort, ſelon lui,

lui, de tout le mal qui arrive dans ce monde. C'est-à-dire que si tout étoit mal il n'y auroit point de mal, & le mal au contraire seroit alors la cause du bien.

Il y a à cela une sorte de vrai sophistique & ridicule que je me contente de traiter de puérilité & de foiblesse d'Esprit prétendu fort. C'est comme si on rendoit la régle responsable de l'obliquité ou de la tortuosité d'une ligne droite, le compas responsable de l'inégalité des rayons d'un cercle mal fait, la justice des injustices qui arrivent, les gens d'esprit responsables des sots, la vertu du vice, le Paradis de l'enfer, & Dieu même de tout le mal de cet Univers. Ce n'est que trop la façon sophistique de nos Philosophes Esprits forts, Déïstes & Raisonneurs. Ils s'en prennent réellement à Dieu, qui a tout prévû & tout créé, de leurs propres vices & de leurs malheurs. Et réellement s'il n'y avoit point de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu méchant & vicieux, il n'y auroit ni vice ni méchanceté, n'y ayant personne pour l'en convaincre ou l'en punir.

Constamment tous les raisonnemens

qui ſe font en tout tems contre Dieu & ſa Providence, ſont des ſophiſmes pareils, tout auſſi faciles à convaincre de foibleſſe & de puérilité. Leurs Auteurs s'appellent pourtant ſans façon eux-mêmes des Philoſophes, de beaux Eſprits, des Eſprits forts.

M. R. confond la voie de fait avec la voie de droit. Parce que nous ſommes en ſociété, tous nos vices, quoique contraires à la ſociété & proſcrits par elle, ſont, ſelon lui, les vices de la ſociété, dont la ſociété eſt cauſe, & qui n'arriveroient pas, prétend-il ſi nous n'étions pas en ſociété. Je ſuis, M. R. malgré cela, votre, &c.

XII. LETTRE.

MOnſieur, vous prouveriez tout auſſi-bien qu'une chambre eſt la cauſe morale & phyſique des crimes qui s'y commettent, ſur-tout lorſqu'on ne les y commet que parce qu'on s'y ſent à l'abri des témoins que l'on a voulu éviter en s'y renfermant. Communément on cherche la ſolitude, & l'on ſe dérobe avec ſoin aux yeux de la ſo-

ciété, lorsqu'on veut se livrer au vol, à l'homicide & aux autres passions de la nature corrompue. Qui doute, selon votre belle façon d'argumenter, que la société n'en soit complice par là même qu'elle ne l'est pas.

C'est ainsi que les Arts, les Lettres & les Sciences pervertissent, selon lui, les Sçavans, les Artistes & les Littérateurs. Le bien est toûjours chez lui la cause du mal; ce qui seroit bien, s'il vouloit dire que le bien rend le mal plus inexcusable. Car du reste, *omnis peccans ignorans*, est une maxime d'éternelle vérité. Non, dit M. R. c'est la science & non l'ignorance qui fait tout le mal de l'Univers. Erasme, je crois, pour badiner, fit l'éloge de la folie. M. R. est l'Apologiste de la bêtise. Un autre Rousseau plus fameux a dit pourtant que *tout vice est issu d'ânerie.*

Je suis surpris qu'à tout propos M. R. ne cite pas le *nitimur in vetitum*, qui est fort vrai dans son bon sens historique & de fait, mais n'empêche pas & ne doit pas empêcher Dieu & les Législateurs, de défendre ceci & cela. C'est Saint Paul & non M. R. qui rai-

ſonne juſte ſur les déſordres que la loi, ſoit de Dieu, ſoit des hommes ne laiſſe pas en un ſens d'occaſionner ou de dévoiler & de faire éclater, ſans les cauſer, en empêchant leur fréquence & leur preſcription contre l'ordre & le vrai primitif de tout bien. Sans la loi, ſans la ſociété, ſans les arts, ſans la ſcience, nous ne ſerions pas moins déſordonnés & vicieux; nous le ſerions même évidemment davantage, nous ſerions barbares, féroces, ſauvages, brutaux, purs animaux, pures bêtes brutes.

M. R. en convient aſſez, mais c'eſt juſtement là la fin de ſon ſyſtême. Il n'y auroit plus alors de mal, tout étant mal, & la pure bête n'étant plus reſponſable de ſa bêtiſe, qui n'auroit plus que du phyſique & rien de moral, d'humain, de théologique & de divin, plus de devoirs, plus de mœurs, plus de relations, plus rien de bon, c'eſt-à-dire, de mauvais: car voilà le propre ſyſtême de M. R. bien détaillé & bien énoncé: ſelon lui, le bien eſt mal & le mal eſt bien, *dicentes bonum, malum*, &c.

Juſques-là, ce n'eſt que la premiere partie du diſcours de M. R. Il vient à

la seconde partie, page 69. Il la commence par ces mots „ Celui qui ayant „ enclos un terrein, s'avisa de dire, „ ceci est à moi, & trouva des gens „ assez simples pour le croire, fut le „ vrai fondateur de la societé civile. „ Que de crimes, que de guerres, que „ de meurtres, de miseres & d'hor„ reurs, n'eût point épargné au genre „ humain, celui „ qui, arrachant les „ pieux, ou comblant le fossé eût crié „ à ses semblables, gardez-vous d'é„ couter cet imposteur: vous êtes perdus, „ si vous oubliez que les fruits sont à „ tous; & que la terre n'est à per„ sonne!"

M. R. veut-il donc éternellement être le seul Savant, avec ses systêmes d'imagination? veut-il nous faire oublier toute notre science d'histoire & de fait, & d'une histoire sacrée & toute divine, qu'il contrarie avec trop d'indécence, manque, je veux le croire, de la sçavoir, ce qui l'excuse jusqu'à un certain point? Positivement Dieu dit à Adam & à Eve en société, en les bénissant, „ *Crescite & multiplicamini,* „ *& replete terram, & subjicite eam,* „ *& dominamini piscibus maris & vola-*

„ *tilibus Cœli & universis animantibus*
„ *quæ moventur super terram. Dixit-*
„ *que Deus, ecce dedi vobis omnem her-*
„ *bam & universa ligna*, &c. " Et après le déluge, il répéte tout cela à peu près dans les mêmes termes à Noé & à ses enfans, en les béniſſant, „ *Creſcite &*
„ *multiplicamini, & replete terram....*
„ *Et terror veſter ac tremor ſit.... Om-*
„ *nes piſces maris manui tua traditi*
„ *ſunt. .. Quæſi olera virentia, tradidi*
„ *vobis omnia*, &c. "

Il eſt étonant après ces paroles de Dieu même, que M. R. oſe dire que *les fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt à perſonne*. Eſt-il de donnation plus expreſſe que celle de Dieu à Adam, à Noé & à ſes enfans ? Il eſt vrai que M. R. ne dit pas un mot de Dieu dans tout ceci. Il repréſente toûjours la terre & ſes fruits, comme étant là de hazard, ou par le ſimple acte phyſique d'une nature méchanique & matérielle; & les hommes, de même, comme les fruits naturels, & les productions phyſiques d'une même nature, je ne ſais quelle, ſans autre droit d'y être que parce qu'ils y ſont, n'examinant, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi

ils paſſent par là. Je ne puis me diſpenſer de dire à M. R. qu'il a bien tort de ſi fort méconnoître Dieu dans ſes plus beaux ouvrages & de prendre & de ſoûtenir ce ton de Légiſlateur deſpotique & abſolu, comme ſi toute la nature étoit en ſa diſpoſition.

Et qu'a-t-on à faire de toutes ſes hypothèſes fantaſques ou fantaſtiques, tandis que nous avons l'hiſtoire de tout cela dans nos mains & à tous momens ſous nos yeux? Car on ne nourrit que de cela tous nos enfans, & M. R. ne ſait pas qu'en France, dans les Collége, dans les Couvents, dans les Maiſons Bourgeoiſes mêmes, nulle éducation réguliére ne va ſans cela, ſans parler des Catéchiſmes, des Prônes, des Sermons, où tout cela eſt ſans ceſſe rebattu; à Genéve même, je ſuis perſuadé que tout cela va en régle. Mais M. R. nous apprend qu'une jeuneſſe imprudente, ne lui a laiſſé apprendre que Plutarque, Tacite ou Grotius, dont encore ne fait-il nul cas.

Pour le moins, dans l'Arche, Noé vivoit en ſociété avec ſes enfans, ſa femme & les leurs, au nombre de huit perſonnes bien unies de cœur, d'eſprit

de mœurs & de religion. On ſort de l'Arche, les enfans ſe multiplient, l'ordre de ſe diſperſer & de remplir la terre arrive : Noé le leur intime. A Sem, il donne l'Orient & l'Aſie, à Japhet, l'Europe ou l'Occident, laiſſant à Cham l'Afrique, par voie de conceſſion, plutôt que de donation, à cauſe de la malédiction tombée immédiatement ſur Chanaan, & indirectement ſur ſon pere, ſes freres, &c.

Juſques-là, la ſociété perſevere, s'accroit au nombre de cent, de quatre cens mille hommes, & peut-être d'un ou deux millions, ſans que ces hommes déja un peu pervers penſent trop à rompre leur ſociété primitive Peut-être s'y réſolvent-ils, au moins les plus pieux, les plus obéiſſans à leur pere commun Noé & à Dieu, qui les multiplioit à force, pour les y forcer.

Pour gagner du tems, Nembrod peut-être, & les plus déterminés des Chamites mal partagés & réfractaires à la diſperſion, propoſent de faire & font une Ville immenſe, Babylone & une Tour, ſous le beau prétexte de ſe rendre célébres à la poſtérité. Mais, que fait-on ? comme un filet, dans lequel

quel ils veulent envahir tout le genre humain.

Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux : il confond les langues,& force toutes ces têtes des Nations à se séparer ; & la société primitive est, au gré de Dieu même, partagée en trois & peut-être en cent & en mille sociétés Nationales, que Dieu veut mener à son but.

Mais Nembrod non plus & ses pareils fils de Chus & petits-fils de Cham n'en veulent point démordre, & tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, se perdre en Afrique, Nembrod, grand chasseur & guerrier, s'empare de Babylone, & en frustre Sem ou son descendant Assur, qui va de son côté bâtir & fonder Ninive. C'est Nembrod, c'est Assur, qui en disant, *ceci est à moi*, fondent les deux premiers Empires, selon les Auteurs Profanes mêmes, Troque Pompée, Justin, &c. mais non la premiere ou les premieres sociétés.

De sorte que c'est la société, l'association unanime des hommes, qui a fait Babylone, & toutes les Villes primitives, & non Babylone ni aucune autre qui ont fait la société, quoi qu'en

diſe M. R. dont je ſuis le très-humble, &c.

XIII. LETTRE.

MOnſieur, je cherche en vous réfutant à vous excuſer de toute façon, de mon mieux au moins; & s'il le faut, j'aime mieux rejetter ſur un défaut d'eſprit ce que d'autres rejetteroient ſur l'excès de votre cœur. La Servante de la Fontaine diſoit bien de ſon maître mourant qu'il étoit plus bête que méchant. Au talent près du gracieux naïf de la Fontaine, je crois que dans votre naïveté un peu farouche, vous lui reſſemblez beaucoup. Si vous étiez méchant vous ſeriez plus fin & plus adroit à nous répéter, à nous dire au moins que „ le premier ſentiment qui porta Adam à multiplier „ ſon eſpéce fut un ſentiment aveugle, „ dépourvû de tout ſentiment du cœur, „ ne produiſant qu'un acte purement „ animal. " Vous ajoutez que „ le beſoin ſatisfait, les deux ſexes ne ſe „ reconnoiſſoient plus, & l'enfant „ même n'étoit plus rien à ſa mere, ſi-

„ tôt qu'il pouvoit se passer d'elle. "
Quelle horreur ! quelle horreur !

Vous faites donc d'Adam ou de tel autre homme pareil un homme *sans sentiment*, ou, ce qui va au même, d'un *sentiment aveugle & purement animal*. Et quand je dis Adam, les deux sexes peuvent vous tenir compte des beaux sentimens ou non sentimens que vous leur prêtez ou ne leur prêtez pas. Vous ne vous lassez pas d'insulter cette pauvre humanité, image de Dieu pourtant.

J'observe que ce que vous traitez d'*acte purement animal*, l'Ecriture le qualifie d'acte spirituel, de connoissance enfin. *Adam verò cognovit uxorem suam Evam.* L'Ecriture Sainte toûjours décente & respectueuse pour nous-mêmes, nous caractérise toûjours *à nobiliori parte*, comme disent des Philosophes, qui n'en sont pas plus mépriſables, parce que vous les mépriſez.

On croiroit, M. qu'à force de nous faire rougir des aviliſſemens où vous nous ravalez, vous voudriez nous faire perdre l'habitude naturelle de rougir de tout cela; vous vous trompez, & c'est à moi spécialement de vous dé-

tromper. Car n'aimant ni a réfuter ni à critiquer, vous êtes peut-être le premier & le seul, avec qui je ne rougisse pas d'une critique & d'une réfutation, à visage découvert.

De tous ceux qui se mêlent de Philosophie, de Géométrie, de Physique même dans ce siécle, où les grands Philosophes, Physiciens & Géométres ne manquent pas, je me suis regardé, je vous l'avoüe, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes & animaux physiques. J'aime l'esprit, je ne le dissimule pas : si j'étois capable d'héréſie, je serois bien plutôt Malebranche que Spinosa. Vous tournez tant que vous pouvez la spiritualité en matérialisme, je tournerois au contraire le matérialisme en spiritualité.

Je conçois assez, je crois du moins très-bien la création, telle qu'elle est & que Moyse nous la donne : mais je dois vous dire, que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des esprits que celle des corps. Le Créateur n'est-il pas tout esprit ? Or il n'est corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matiere déja

toute créée dans le limon de la terre ; mais l'esprit il ne l'a pris que dans lui-même, dans son souffle ; & pour le moins le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'esprit a été d'une toute nouvelle & pure création, une inspiration, *& inspiravit*. C'est ma façon, je ne perds pas un mot de l'Ecriture Sainte, pas une syllable, pas une circonstance. Elle n'en dit point trop, mais elle en dit assez, elle a prévû mes besoins présens d'esprit avec vous.

Enfin nous sommes *corps* dont je rougis, & *esprit*, dont me voilà tout fier, & fier, je le répéte, vis-à-vis de vous, & de vos hommes bêtes & presque tous matiere. Or l'esprit, vous me l'avoüerez tout au moins, est la plus noble partie de moi-même & de nous-mêmes ; car vous en avez, & même beaucoup, quoique vous n'en fassiez pas semblant, si ce n'est peut-être en ce que vous voudriez en avoir tout seul ou au moins plus que nous tous, savans & Artistes, Professeurs & Académiciens.

Je veux vous dire sur tout ce que vous savez, je crois, que comme votre Philosophie ramêne tout au pur phy-

que, matériel & tout au plus animal; ma Phyſique au contraire ramène tout au moral, ſpirituel, théologique même. Oüi, Deſcartes, Newton ſur-tout, ſont tous corpuſculaires & matérialiſtes dans la Phyſique, ce que je ne condamne pas, leur Phyſique étant celle de tous les tems, & l'Egliſe même ne la blâmant point par-là.

Or vous ſavez que cette Phyſique même je l'ai dès mon premier Ouvrage du *Traité de la Peſanteur en* 1724. affranchie à moitié du regne de la matiere, & que j'ai aſſocié le moraliſme & la liberté même que vous aimez tant, au méchaniſme, & la légéreté comme ſpirituelle à la peſanteur brute des corps; juſqu'à démontrer, depuis peu, que cette légéreté étoit la vraie & l'unique cauſe phyſique de cette peſanteur. En un mot, j'ai introduit avec diſtinction le moraliſme dans le pur phyſique, & vous vous efforcez d'introduire le pur phyſique dans le pur moraliſme, juſqu'à en étouffer totalement celui-ci. Vous voilà donc mon aggreſſeur, & je ne fais que me défendre contre vous ou de vous.

L'homme tel qu'il eſt, eſt le propre

regne du moralisme & de la liberté. Laissez-moi ce champ de bataille-là au moins, sauf à moi, je ne le cache pas, d'en faire le champ de bataille du monde même le plus physique, le plus méchanique, le plus matériel. Si faut-il un homme pour remonter la machine à laquelle vous ne faites que l'asservir si indécemment. Vos prétentions sont terribles, les miennes sont grandes; non, je ne m'en cache pas.

Le fougueux Langely, qui de sang altéré,

Maître du monde entier, s'y trouve trop serré.

Je l'ai presque dit, ce fougueux Langely, c'est moi. Mais il n'y a point de fougue à cela. Je n'ai que le cœur, je n'ai que l'ambition d'un homme, en société du reste de tous les hommes. Car Alexandre vouloit être seul maître du monde entier, & moi je ne veux l'être qu'en société de tous les hommes, & de Dieu même, & sur-tout, sans vous exclure vous-même, M. d'une si belle société.

Au beſoin je ne craindrois pas, M. tous vos Philoſophes phyſiques ou Phyſiciens, qui voudroient me nier, que le monde entier, fait pour Dieu, eſt fait auſſi pour l'homme, l'Homme-Dieu, ajoûterois-je tout de ſuite, fiérement pour lui, modeſtement pour moi, & pour vous-même qui étant fils & frere de cet Homme-Dieu, entrez, ſi vous le voulez, en part de ſa gloire & de ſes intérêts.

J'aime à finir cette Lettre par un point de vûe ſi grand, ſi noble & ſi conſolant. Je ſuis donc, M. comme vous voyez noblement, votre très-humble, &c.

XIV. LETTRE.

VOus avez beau, M. crier contre la réflexion & la méditation. Il faut que vous ſoyez long-tems aguerri ou aigri contre le genre humain, &, en vrai miſantrope, contre vous-même par conſéquent, ou que vous ſoyez né bien antipathique avec l'humanité qui eſt en vous-même, quoiqu'elle y ſoit pourtant la propre image la plus

ressemblante de Dieu & de la Divinité.

Si avant que d'y être, vous aviez pû décider de votre sort dans ce monde, vous auriez voulu naître à Genève, quoique vous nous ayez averti que vous ne vouliez point y vivre ni y mourir. Ce n'est pas le seul point de contradiction à concilier dans votre Système. Mais je gagerois bien, à vous voir de si mauvaise humeur contre l'humanité, que, si vous en aviez été le maître, vous n'auriez pas voulu naître homme, mais, &c. La liberté à laquelle vous aspirez, est bien grande, & bien rétroactive à votre naissance & à votre Etre même.

Aucun mot vil ou méchant contre ces pauvres hommes, vos peres & meres, freres & citoyens pourtant, ne vous échappe, & vous nous les peignez isolés d'abord parmi les bêtes, & puis vivans peu à peu & à la longue en *troupeaux*, préludans de loin à la société civile & politique, où vous les menez lentement & de loin à loin.

Il faut tout dire, l'origine des Langues & l'invention de la parole, est pour vous le rocher de Sysiphe ou la roüe d'Ixion, le tonneau même des

Danaïdes, que vous ne pouvez jamais combler ou fixer. Vous voilà bien embarraſſé. Voici comment je m'en tirerois à votre place. Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalemment : *Voilà une belle image, un beau tableau, une belle ſtatue, il n'y manque que la parole. Il fit donc Eve, & dès-lors Adam parla.* C'eſt le fait, *hoc nunc os ex, &c.* & devant tous les connoiſſeurs Eve fut l'organe naturel de la parole paſſive & active, répaſſive & réactive d'Adam C'eſt toujours de nos mœurs humaines, qu'il faut tirer de pareilles conjectures, ſur les hommes naturels, originaires & primitifs.

C'eſt bien M. R. qui ſe tire de cette grande difficulté des Langues par un coup de théatre, par le *Deus in machinâ*, lui qui vouloit que l'enfant au maillot fût l'inventeur de la parole & de toutes les Langues de l'Univers : car chaque enfant auroit fait ſa langue, ſans doute, comme chaque terroir produit ſes fruits, ſes animaux & ſes hommes par conſéquent, ſelon Diodore & les Grecs, qui ne nous parlent que d'hommes *aborigenes*.

Enfin, enfin, *parturient montes*, les

Inventeurs des Langues sont un troupeau ou une troupe d'hommes & femmes déja rassemblés en société, qui habitant sur une langue de terre avancée dans la mer, se sont vûs tout d'un coup, par un tremblement de terre ou autre évènement pareil, détachés du continent où ils n'ont pû se faire entendre désormais que par des porte-voix, sans doute, ou par des lettres & des courriers, des *paquebots*. Et voilà les Langues inventées à jamais, quoiqu'un peu tard. Mais il vaut mieux tard que jamais, dit-on.

Oüi, il a fallu un coup de tonnerre, un ébranlement de la Machine du Monde pour apprendre à un enfant à dire *maman*, *papa*, & aux hommes à épeler *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*. Et voilà, dit M. R. en termes clairs, comment „ des Insulaires ont porté parmi nous „ l'usage de la parole. Il est très-vrai„ semblable, *ajoûte-t-il*, que la société & les Langues ont pris naissance „ dans les Isles, & s'y sont perfection„ nées avant que d'être communes „ dans le continent. Est-ce de la Physique cela ?

Il est heureux que nos Philosophes,

émules du Créateur, ne trouvant rien de vrai dans l'Ecriture Sainte trouvent de telles bagatelles d'hiſtoire fictive & ſyſtématique ou hypoſtatique, *très-vraiſemblables*. C'eſt bien là qu'on peut dire avec Virgile :

Qui bavium non odit, amet tua carmina mavi.

Et voilà à peu-près, pour que le Public ne l'ignore, les grands progrès qu'a faits de nos jours depuis Deſcartes la Philoſophie & le raiſonnement humain, la Logique & la Dialectique, ſans parler de la Métaphyſique & de la Phyſique. Ce n'étoit pas la peine de ſacrifier Ariſtote à Deſcartes & Deſcartes à Newton pour aboutir à une telle force d'eſprit. Mon unique but ici eſt de mettre le Public en garde contre une petite troupe de pareils Philoſophes raiſonneurs. Or je ne confonds pas Ariſtote, Deſcartes, ni même Newton avec ces eſpéces-là, & plût à Dieu les conſultât-on un peu plus, ſur-tout Deſcartes, dont la méthode eſt admirable, & la Phyſique merveilleuſe; au lieu que Newton n'eſt que la qualité occulte de l'eſprit humain.

Après tant de diſcours perdus M. R.

trouve enfin la source de l'inégalité des conditions dans „ celui qui chante ou „ qui danse le mieux, qui est le plus „ beau, le plus fort, le plus adroit, le „ plus éloquent, en un mot qui est le „ plus considéré, & ce fut-là le pre- „ mier pas vers l'inégalité, & vers le „ vice par conséquent, " dit M. R. sans qu'on puisse s'y méprendre ni penser qu'un autre l'ait dit, sur-tout le bel Epiphoneme par-où il finit. Or il n'avoit qu'à dire cela d'abord, & tout étoit dit sans autre Dissertation. Mais il vouloit disserter, & dire, dire, parler & parler sans fin & sans cesse, croyant sans doute que dire & parler c'est raisonner & philosopher.

Qui doute que l'inégalité des conditions ne soit fondée d'abord sur la qualité de pere, de mere, ou d'enfans, ensuite sur celle d'aîné ou de cadet, & puis encore sur la diversité des talens. Dieu même & Samuel son Prophête font observer aux Juifs que celui qu'il leur donne pour Roi, surpasse les plus grands du Peuple de toute la tête & que c'est d'ailleurs un bon caractére d'homme. Effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand Roi. Il le

fut même deux ans, tandis qu'il fut ſoûmis aux ordres de Dieu & à la direction du Prophête, & qu'il ne porta pas la main à l'encenſoir, &c.

Pourquoi donc, ſi l'inégalité eſt fondée ſur les talens mêmes, inégaux & divers, que Dieu ſeul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & divers de condition, pourquoi prétendre par une conſéquence *identique*, que l'inégalité eſt vicieuſe & le vice même. Il ne peut jamais y avoir que le mauvais uſage ou l'abus de ces talens naturels, qui ſoit vicieux : & de même la ſociété qui eſt bonne par elle-même, & d'inſtitution naturelle & divine, ne peut jamais être mauvaiſe que par les abus. Un fruit eſt bon, mais ſi on le laiſſe trop ſur l'arbre ou ſi on l'en détache trop tôt, il n'y a qu'à dire que c'eſt l'arbre qui le pourrit ou le gâte, & que ſa production & ſa maturité fut le premier ou le dernier pas vers ſa récolte & vers ſa pourriture & ſa corruption par conſéquent.

Quand on attaque ainſi tout l'Univers, Dieu & les hommes, ſi faudroit-il ſe piquer de raiſonner plus philoſophiquement avec plus de raiſon & de

juſteſſe. Je ſuis, M. votre, &c.

XV. LETTRE.

ENfin, à la page 84. vous adoptez ouvertement, M. la vie ſauvage ou des ſauvages, telle que nous la connoiſſons, & déſormais vos hypothèſes porteront au moins ſur un état de réalité, ſur des hommes même moraux, nos pareils & nos freres, après tout, & j'aurai moins à vous deviner. C'eſt de ces ſauvages, que vous dites avec complaiſance que „ le genre humain „ étoit fait pour y reſter toûjours „ & que cet état eſt la vraie jeuneſſe „ du monde, & que tous les pro„ grès ultérieurs ont été en apparence „ autant de pas vers la perfection de „ l'individu, & en effet, vers la décré„ pitude de l'eſpéce. "

Mon Dieu, que M. R. eſt loin de toutes les ſaintes idées de l'humanité! Les Poëtes mêmes ſe plaiſent à nous donner les plus brillantes idées, les peintures les plus riantes, les plus nobles ſentimens de la jeuneſſe du monde; c'étoit l'âge d'or, c'étoit un prin-

tems perpétuel, c'étoit Saturne & Aſtrée, c'étoient des Bergers, c'étoit la Foi, la Juſtice qui habitoient la terre : encore la terre étoit-elle un beau jardin, le jardin des Heſpérides, dont tous les fruits étoient des pommes d'or.

Tout cela fait, comme on voit, alluſion au jardin des délices, à Adam & à Eve innocens, en un mot, aux vrais premiers hommes, & à la vraie premiere ſociété. Au ſortir de l'Arche, les hommes en ſociété n'étoient encore que trop bien dans les belles plaines de Sennaar, auſſi étoit-ce encore peut-être le ſiécle d'or. Mais le ſiécle de fer lui même, n'a pas commencé par des ſauvages, qui ſont pourtant tout ce que M. R. trouve de plus beau dans la jeuneſſe du monde, paſſée ſans doute, ſelon lui, dans les forêts du Canada, de la Sibérie ou du Groenland.

Je plains M. R. d'avoir un ſi mauvais goût, goût d'amertume, de critique, de ſatyre & de détérioration de toutes choſes ; conſtamment, il prend l'envers & le revers de tout ; il prend par-tout le bien pour le mal & le mal pour le bien ; le bien l'attriſte, le mal le réjouit. *Dicentes bonum malum*, encore

core une fois ; & encore une fois, *qui Bavium non odit*, &c.

Ah, M. R. que je vous plains ! où avez-vous donc pris ce ton triſte & atrabilaire depuis dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir ? Vous me paroiſſiez une aſſez bonne perſonne dans ce temps-là. Il faut que l'air frivole, gai & badin, mais fin & ingénieux, non méchant du reſte, quoiqu'un peu malin de nos François de Caffé ou de Parterre, auquel vous n'avez pû monter votre ſérieux helvétique, vous ait cabré. Vous avez voulu avoir auſſi de l'eſprit, & vous en avez ſûrement beaucoup ; mais vous n'avez pû prendre cette légéreté, cet effort. Là où il ne faut qu'un mot tranchant, vous avez voulu mettre un raiſonnement concluant ; vous avez fait un livre en réponſe d'une épigramme ; & pour vous défendre d'un ſeul, vous nous attaquez tous. Un François eſt pour vous la France toute entiére, & d'une miſérable diſpute de mots, vous avez fait une querelle de Religion, de Morale & même de Politique.

Sans tant raiſonner, il eſt poſitivement faux, que la vie ſauvage des Hu-

rons ou des Iroquois, ſoit la jeuneſſe du monde & le beau de la nature humaine ; faux que notre vie civile, policée, politique, ſcientifique, artiſte & religieuſe, en ſoit la décrépitude. Si les Grecs ou les Romains, les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une ſorte de vie ſauvage, barbare & indiſciplinée avant Cecrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante, à laquelle leur tranſmigration d'Aſie en Europe, d'après la diſperſion de Babel les avoit reduits.

Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguſes, Cafres, Sibérites, Kamtſchatkois, Samoïedes, Amériquains, Afriquains, Aſiatiques ou Européens avoient commencé par être des peuples, des hommes ſociables en Eve & Adam, & en Noé, Sem, Cham & Japhet avant & après le déluge, hommes trop ſociables même, n'étant que trop, ſelon les propres termes des Archives du genre humain, *unus populus & unum labium omnibus*, n'ayant que trop une unanimité d'ouvrages, d'arts, de ſcience, de volonté, de deſſein, de cœur & d'eſprit, de loix même & de religion.

Il en coûte à M. R. pour former une petite société de Nation, de Province, ou de Ville, d'Isle même, & d'un simple canton Grison, Suisse ou Genévois. Or, dans le vrai, la société a commencé par être celle de toutes les Nations, & du genre humain tout entier, soit à Henochia, avant le déluge, soit à Babylone, après le déluge; & il en a eu quelque sorte coûté à Dieu, un miracle au moins, pour rompre cette société trop vaste & trop unanime en autant de sociétés, qu'il y avoit de Chefs de grandes Nations.

Que M. R. lise donc les livres, avant que de faire des livres, & qu'il soit au moins savant, & érudit, avant que de raisonner, philosopher & dogmatiser. Il raisonne, il philosophe à vuide, lorsqu'il le fait sur des idées d'imagination, sans aucune connoissance de ce qu'on appelle *la positive*, l'histoire, les faits. Le monde ne s'est pas fait tout à l'heure, & le Créateur seul a pû le deviner, avant que de le voir: encore le voyoit-il en lui-même de toute éternité.

A coup sûr, tous ces prétendus Philosophes qui infestent les sciences & la

religion, ſont communément gens qui ne ſavent rien, & qui veulent pourtant faire un perſonnage dans la littérature & parmi les ſavans & à leurs dépens, ſans avoir jamais eux-mêmes rien appris ni étudié.

Il n'y faut pas même grande ſcience, lecture ni étude, mais un peu de foi, de bonne foi, de docilité, de modeſtie, de pureté de cœur & d'intention pour lire, ne fût-ce que le dixiéme Chapitre de la Genèſe, avec le neuviéme qui précede & le onziéme qui ſuit tout au plus, & y voir les diviſions & ſous-diviſions, branches & rameaux généalogiques de la grande famille de Noé, toutes les têtes des Nations d'aujourd'hui, tous les Chefs & ſous-Chefs numérotés, étiquetés, caractériſés.

C'eſt bien la faute de l'Hiſtoire profane, ſi elle eſt auſſi pleine de fauſſeté, de fables, d'incertitude & de lacunes qu'elle l'eſt communément. L'Hiſtoire Sainte a mené celle des hommes en général, juſqu'aux Grecs & aux Romains incluſivement; pour le moins, nulle Hiſtoire n'a droit de s'égaler à celle ci, beaucoup moins de s'élever au-deſſus, par une frivolité de ſtyle

puriſte ou grammatical.

On parle de chronologie & de généalogie. Qu'on trouve une généalogie chronologique qui égale celle d'Adam juſqu'à Noé, de Noé juſqu'à Abraham, d'Abraham juſqu'à Juda, de Juda juſqu'à Jeſus-Chriſt, & depuis Jeſus-Chriſt même, de Vicaire en Vicaire, juſqu'à celui qui eſt le Chef actuel de l'Egliſe Romaine. De pere en fils, de ſucceſſeur en ſucceſſeur, nous pouvons compter, nommer, déſigner, caractériſer les Chefs de l'Egliſe, de la Religion, de la Foi dans tous les tems, depuis Adam juſqu'à nous; cela ſeul en démontre la légitimité, la vérité.

Depuis Luther ou Calvin, c'eſt-à-dire, depuis deux cens ans, M. R. ſeroit bien embarraſſé à nous donner les dates & les époques des Chefs de ſa Religion proteſtante, & beaucoup moins de ſes hommes ſauvages & brutes en ſociété, ou non en ſociété. Je ſuis M. R. puiſque vous me donnez lieu de dire de ſi bonnes choſes, je ſuis M. de cœur & d'eſprit, avec toute ſorte d'amitié, d'eſtime même, votre très-humble, &c.

XVI. LETTRE.

POurquoi en tant vouloir aux Mécréans de toutes les ſortes, aux Critiques, aux Satyriques, qui mettent les vrais Savans, les vrais Chrétiens, les honnêtes gens en occaſion, en néceſſité d'étaler leur ſcience, leur foi, ou leur bon eſprit en de beaux groupes de lumiere, où le contraſte de mille traits d'ignorance ou d'erreur étrangére, fait un tableau d'honneur & de gloire, aux yeux du public?

Je remercie M. R. de la meilleure foi du monde, de m'avoir fourni l'occaſion de le réfuter. Je ne puis lui en vouloir aucun mal; au contraire, je lui veux un grand bien. Je voudrois le *convertir*, ai-je dit, je n'en ſuis pas digne. Je prie tous les honnêtes gens, les bons Chrétiens, les Eccléſiaſtiques ſur-tout, de ſe joindre à moi, d'y faire mieux que moi, de m'y aider au moins de leurs prieres & de leurs vœux: le ſujet en vaut la peine: M. R. a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a tiré tout ce ſyſtême-là de ſon eſprit.

Il doit l'avoir inventif & créateur. Qu'il l'applique aux arts, aux sciences profanes, où un tel esprit n'est jamais un esprit perdu. Qu'il laisse la Religion, le gouvernement & les mœurs. Il ne les connoît pas, ou, ce qui est pis, il les méconnoît, & est prévenu de mille préjugés contradictoires d'une philosophie plus raisonneuse que raisonnable, ou raisonnée.

M. R. ne dit pas tout ce qu'il pense des Missionnaires Apostoliques, ni des Princes qui s'en servent, pour convertir les Sauvages confiés à leur Religion, autant qu'abandonnés à leur autorité & assujettis à leur empire. Voilà la différence de M. R. obligé de s'en taire, & de dissimuler sa vraie façon de penser de tout cela & de quelqu'un comme moi, qui sans craindre de heurter aucune autorité légitime, ni aucune façon de penser en Chrétien, & en honnête homme, ose bien dire & lui dire hautement, que les Princes Chrétiens & les Missionnaires Ecclésiastiques ou Religieux, qui travaillent à ramener les Sauvages dans le sein de l'Église, dans le Bercail de Saint-Pierre, Vicaire de Jesus-Christ, ne travail-

lent pourtant que pour les retirer de leur vie ſauvage, telle que M. R. l'approuve, & pour les enchaîner dans les doux liens de la ſociété ou de l'unité d'aſſociation des fidéles Chrétiens, unis en communauté de Baptême, de Prières, de Sacremens, de mœurs, de créance, en un mot, de raiſon & de foi, ou de Chriſtianiſme & d'humanité.

Encore aimai-je mieux convaincre ici M. R. d'une ſimple ignorance de l'hiſtoire & des faits poſitifs, que de lui faire un crime d'une erreur volontaire, ou d'un raiſonnement de mauvaiſe foi. Ce nom de Sauvage le trompe; il a toujours dans l'eſprit ſes Sauvages fantaſtiques, ſemés un à un dans les forêts, parmi des *troupeaux* de bêtes, dont ils ne ſont pas les Paſteurs, & qui ſont au contraire les leurs, juſqu'à leur donner de l'inſtinct, pour manger, boire, dormir, & ſe former même en ſociété. Une ou deux hiſtoriettes de deux ou trois prétendus Sauvages ſolitaires, trouvés dans les forêts de Saxe, de Borneo, de je ne ſais où, ſont ici tout le fonds d'hiſtoire, ſur lequel table ſans ceſſe M. R.

Rien

Rien n'eſt moins vérifié, rien n'eſt plus apocriphe que ces hiſtoriettes-là. Du reſte, , rien ne reſſemble moins à ces Nations, grandes Nations des Sauvages de l'Amérique, fût-ce celles de la Sibérie & du Groenland, que les Sauvages imaginaires de M. R. Pas un nom de Sauvage, Illinois, Miſſouris, Abenaquis, &c. qui ne forme ſa Peuplade, ſa Nation, ſes Villages, ſon Corps de ſociété, qui n'ait ſes Capitaines, ſes Chefs, ſes Caciques, ſes eſpéces de Magiſtrats, ſes Loix, ſes mœurs du moins & ſes uſages. Tous ont des propriétés, des communautés, des intérêts particuliers & publics, & en conſéquence des guerres avec les Nations voiſines ou éloignées, guerres ſuivies de traités de paix en régle, avec des conventions & des ſermens. Prêtres ou Devins, ils ont tous leur forme de Religion, leurs Sacrifices, leurs Prieres.

Il eſt inutile de dire qu'ils ont le grand lien de la ſociété, la parenté avec la diſtinction préciſe & très-ſacrée de maris & femmes, peres, meres & enfans, oncles, tantes & couſins, alliés, amis, ſans parler de la célébrité des ma-

riages, des naiſſances, des morts, & puis la grande diſtinction naturelle des enfans, de la jeuneſſe & des anciens, dont ceux-ci forment toûjours la tête & le Conſeil de la Cabane, du village, de la Peuplade & de la Nation.

Sur quoi je prie M. R. de me permettre une petite digreſſion, en faveur de l'ancienne amitié tendre & intime, qu'on ſait bien qu'il y a toûjours eu depuis trente-trois ans, entre le célébre Préſident de Monteſquieu & moi, qui me ſens trop honoré des marques publiques & peu équivoques que ce grand homme a voulu me donner de cette même amitié, juſqu'à ſon dernier ſoupir, dont tout le monde parle, & dont tous les honnêtes gens ſavent bien, qu'en honnête homme, j'ai droit de parler.

Pour ne rien laiſſer en ſuſpens ou dans l'équivoque à cet égard, je dois dire que cette amitié ne commença qu'un an ou deux, après l'apparition des Lettres Perſannes, qui n'en furent pas même l'époque ni le motif, aumoins de ma part. Comme ce n'eſt pas préciſément de bel eſprit, de Philoſophie ou de Géométrie que je dois me

piquer, j'aurois craint plus que je n'aurois recherché cette liaiſon intime avec l'Auteur d'un pareil ouvrage. Mais ce noble, & je puis dire vertueux Auteur, penſant un peu comme moi dans ce moment, faiſoit plus de cas de la probité que du bel eſprit : & voulant poſitivement effacer l'impreſſion publique de cet ouvrage, dont il reconnoiſſoit le danger un peu tard, je puis avoüer qu'il recherchoit par cet endroit-là même, la liaiſon que je craignois avec lui.

Une Dame fort noble & fort vertueuſe, qui vit encore, fut le nœud de la réunion de nos cœurs & preſque de nos eſprits. Le prétexte en fut l'éducation de M. le Baron de S. qui me fut confiée dans ce moment. J'étois en âge & en place de rendre ce ſervice à l'illuſtre Préſident qui me voüa dès-lors la plus tendre amitié ſans en exiger d'autre retour, je puis le dire, que la Religion qu'il me pria d'inſpirer à ſon cher fils, m'avoüant que pour lui il ſentoit qu'on ne lui avoit pas aſſez fait connoître le vrai précis de cette Religion purement catholique, dans ſa première éducation ; ce qui étoit peut-être un

vrai. Mais ma Lettre a atteint ſa longueur ordinaire. Je ſuis, M. votre, &c.

XVII. LETTRE.

MOnſieur, à l'occaſion de la mort du fameux Préſident de Monteſquieu, & de la part qu'il a bien voulu me donner dans ſes derniers ſentimens, je vous avoüe que je n'ai pas laiſſé de compoſer l'hiſtoire de cette mort & même de ſa vie depuis au moins trente-trois ans. Ceux qui ne ſavent preſque rien, de vrai, de tout cela, ſe preſſent d'en parler. Je ne me preſſe de rien, je les laiſſe faire. Seulement je les prie de croire que tôt ou tard je pourrai bien leur dire le vrai de tout ce qu'ils s'empreſſent de débiter ſur des préſomptions vagues, bien plus que ſur des faits perſonnels. En attendant je dois prendre acte que M. de Monteſquieu n'ayant jamais voulu recevoir aucune ſorte de compliment de moi ſur ſes Lettres, & me les ayant conſtamment comme déſavoüées, me pria de lui corriger religieuſement ſon ouvrage de la grandeur des Romains, où

il sentoit bien que mon caractère & ma Religion trouveroient bien des choses à réformer. Il l'imprimoit en Hollande par la méditation de l'Ambassadeur M. le Comte de Vanhoé. Deux fois la semaine il en recevoit les épreuves à corriger.

C'est précisément de ces corrections qu'il me chargea, corrections, dis-je, religieuses, théologiques, morales, philosophiques même plutôt que littéraires, historiques ou grammaticales. Il n'avoit pas besoin de moi pour celles-ci, & il étoit trop poli pour me charger de la simple correction typographique des fautes d'impression ; ce que je fis pourtant. Pas une feuille en premiere épreuve qui ne me passât par les mains : pas une, où je ne prisse l'honnête liberté d'être son ami exactement, religieusement vrai.

Un prétendu ami commun, ami de la licence, voulut au milieu de l'ouvrage réprimer ma liberté. L'Auteur me permit, me pria d'aller jusqu'au bout. Et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un Auteur noble, & en place de grand & grave Magistrat.

L'article ſeul du *ſuicide*, ſe gliſſa, je ne ſais comment, dans une ſeconde ou troiſiéme édition. L'Auteur tenoit un peu à cet article Anglois-Romain. Les vrais Magiſtrats, & l'Auteur même, ſans que je m'en mêlaſſe, le firent ôter. J'étois Journaliſte alors: j'eus le plaiſir de pouvoir donner un ou deux grands Extraits d'un Ouvrage ſain & non ſuſpect, d'un tel ami.

Arriva le troiſiéme Ouvrage de l'Auteur, le grand Ouvrage de l'eſprit des Loix. Pour celui-là, je ne me vanterai pas de l'avoir corrigé, ſi ce n'eſt fort après coup. Je ne m'en doutois pas, quoiqu'il m'en eût parlé vaguement depuis long-tems. J'avois peut-être la fauſſe ſécurité de croire qu'il ne le donneroit pas ſans mon attache. Il fut long-tems public ſans que je vouluſſe croire qu'il fût de lui. Lorſque je n'en pûs plus douter, je lui écrivis pour me plaindre de ſa réſerve, inoüie avec moi. Je dois être cru. Notre commerce étoit d'une franchiſe encore plus inoüie entre Savans. Je puis montrer les Lettres par leſquelles il m'avoüe qu'il s'eſt à deſſein caché de moi dans cet Ouvrage, craignant que je ne m'y

formaliſe de bien des choſes, le croyant peu de ma compétence, & y parlant du reſte aſſez peu de Religion & de mœurs, croyoit-il, vouloit-il croire ?

Piqué de ſa réſerve, je lui écrivis qu'il auroit dû au moins me donner cet Ouvrage imprimé, comme j'étois en poſſeſſion de recevoir de lui toutes ſes éditions de la Grandeur des Romains, lui diſant que je voulois lire ſon Livre, mais que je ne le lirois que de ſa main & dans celui qu'il m'auroit lui-même donné, à quoi il repliqua qu'il ne me le donneroit pas, & qu'il me prioit très-inſtamment de ne pas lire ſon Livre, qui n'étoit point, diſoit-il toûjours, de ma compétence.

Je m'entêtai de le lire & de l'avoir de ſa main. Je ſavois bien que complaiſant à l'excès avec tout le monde, il me le donneroit enfin ; ce qu'il fit depuis la premiere juſqu'à la dixiéme ou douziéme édition, & je le lûs dans un eſprit de critique, je l'avoüe, mais de critique amie, & en vûe même de rabattre bien des critiques odieuſes qu'on ne laiſſoit pas de m'en faire comme ſi j'en étois reſponſable.

A peine m'eut-il donné ſon Livre, qu'il vint de Bourdeaux exprès m'en demander mon ſentiment. J'avoüerai qu'il me craignoit un peu. Il me connoiſſoit exact & inflexible ſur les bons principes de la Religion & du gouvernement. Il ſe croyoit ſain ſur le premier article ; & effectivement, à un article près & à quelques manques d'expreſſion, je ne vois pas qu'il attaque le Dogme & l'eſſentiel. Mais ſur le gouvernement de l'Etat, & celui ſurtout de l'Egliſe, ſur la diſcipline, je le fis convenir qu'il étoit trop & tout Anglican.

Je portai mon humeur critique, je l'avouerai, un peu plus loin. Oüi, j'étois vivement piqué qu'il m'eût dit que ſon Livre, comme Juriſconſulte, n'étoit pas de ma compétence. Autre choſe eſt d'être Juriſconſulte & Légiſpérite dans un Livre, autre choſe de juger d'un Livre qui l'eſt & de ſon Auteur. Eſt-ce que les Magiſtrats ſont de tous les Arts, Sciences & Métiers, dont ils jugent pourtant fort ſainement & définitivement tous les jours ?

Ma critique ne fut ni maligne, ni amére, ni de cœur, n'étant pas publique,

mais d'amitié pure & purement d'esprit, de lui à moi, d'ami à ami, & dans le vrai bien du Livre & de l'Auteur. Je ne m'amusai ni à des traits ni à des mots. J'allai droit au but, au tronc de l'arbre & à la grande division des trois sortes de Gouvernemens & de Loix, le Despotique fondé sur la crainte, le Monarchique sur l'honneur, & le Républiquain sur la vertu. Je lui passai ces trois divisions, quoique la dernière m'ait toûjours paru fort mal caractérisée par la vertu.

Mais je ne lui fis point de quartier sur une quatriéme division, la plus essentielle, qu'il avoit omise, qu'il n'avoit point connue, & qui est pourtant la premiere de toutes, & la règle & la base des trois autres: c'étoit justement le Gouvernement des Sauvages, & la liberté ou plutôt la pure loi naturelle sur laquelle il est uniquement fondé. En fait d'intelligence, M. de Montesquieu étoit un aigle; il avoit l'esprit pénétrant & en même tems profond, il voyoit au-dessus des astres & jusques dans les souterrains.

Il ne me donna pas la peine de me répéter, il me devina: car voulant un

peu l'intriguer, je ne lui parlois depuis un tems, ni même jamais qu'à demi-mot. De tout tems nous avions un langage unique entre nous. Nous n'avions presque pas besoin de nous écrire & de nous parler pour nous entendre. C'étoit par mon grand respect pour lui, que je n'osois lui parler de rien affirmativement, définitivement ; & c'étoit par sa grande amitié pour moi, que sans fadeur, il me laissoit entrevoir les choses obligeantes, qu'il avoit à me dire à tout propos. Je suis, M. votre, &c.

XVIII. LETTRE

JE ne me lasse point, M. de vous parler du grand Président de Montesquieu, à l'occasion des Sauvages, que simplement il n'a pas connus ; au lieu que vous les méconnoissez absolument, & que vous les travestissez en bêtes qui ont à peine la figure humaine. M. de Montesquieu n'a jamais calomnié la nature humaine, & il n'a que trop voulu la combler de biens, dont elle n'est pas susceptible. Timoré, poli,

ſenſible & bon comme il l'étoit, il auroit rougi de la voir ſi avilie dans vos portraits Revenons au Gouvernement politique, œconomique & civil des Sauvages, dont je ne fis ſimplement qu'avertir ou donner l'ébauche à l'Auteur illuſtre de l'Eſprit des Loix.

La ſociété eſt le fondement de tout : elle eſt naturelle & de la premiere nature, parce que eſſentiellement tout homme a pere, mere, grand'pere & grand'mere, freres, ſœurs, oncles & couſins avant lui & à côté de lui, & qu'avec & après lui il a communément femme, enfans, petits-fils, neveux, &c. M. R. a beau faire, les beſoins & les ſentimens naturels reſpectifs feront à perpétuité & ont toûjours fait une & pluſieurs ſociétés de tous ces gens-là. Et l'on défie, la nature même défie de citer jamais enfant ou homme vrai qu'on ait trouvé dans les forêts, qui n'ait tenu juſques-là, juſqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même ſans doute à retrouver, non loin de ces forêts.

Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment de vraies ſociétés, comme j'ai dit, ſous des noms na-

tionaux d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, &c. Or tous ces gens-là vivans enſemble & en commun, en communauté de langue, de penſées, de ſentimens, d'affections, de connoiſſances, de beſoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chaſſe, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien ſurement des Loix & un Gouvernement politique, moral, œconomique & civil, qui n'eſt, diſois-je à mon illuſtre ami, ni Deſpotiſme, ni Monarchie, ni République, mais Naturaliſme, ou plutôt Moraliſme pur, pure Loi naturelle, purs ſentimens naturels, & n'eſt pas même pure liberté, ſi ce n'eſt honnête, humaine & aſſujettie aux loix de la conſcience & de la raiſon.

Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magiſtrats en titre, mais équivalemment ils ont pourtant des Chefs & des Gouverneurs, ne fût-ce que les Chefs de famille & les Anciens, vrais Peres conſcrits de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les Peuplades, de toute une nation. En guerre ils ſe donnent des Capitaines qui n'ont preſque droit que de ralliment & de

marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de Miniſtere ni de Conſeils d'Etat. Mais les plus ſages, les plus expérimentés, les plus illuſtres par leurs hauts faits, & ſur-tout les plus anciens, s'aſſemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix, & du bien ou du mal de tous.

Point d'autres Loix que la raiſon, l'honneur, la conſcience, & une certaine tradition de mœurs & d'uſages, dont ils ne ſe départent pas facilement. Je veux bien y ajoûter la liberté, comme une Loi ſacrée, dont ils ne ſe départent guères non plus, dont il leur eſt même permis d'abuſer: je dis d'abuſer, au préjudice des autres Loix de raiſon, d'honneur & de conſcience; car ils en connoiſſent fort bien l'abus, reconnoiſſent le vice, & ſavent bien qu'elle doit être ſubordonnée aux autres Loix de devoir naturel & divin.

S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la ſociété; réellement ils n'ont point de voie, ni de Loi de coaction, de contrainte, ſoit pour punir les réfractaires, ſoit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des

récompenſes d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle ſorte de peine afflictive pour les enfans mêmes.

Par exemple, ils inſtruiſent les enfans, mais ne les châtient jamais, & les Miſſionnaires n'ont jamais pû leur faire que des catéchiſmes, des exhortations, des ſermons, & jamais des claſſes en règle, jamais des maiſons de Penſionnaires, jamais des Collèges. Des Miſſionnaires tant qu'on veut, jamais des Maîtres : chériſſant du reſte ces Miſſionnaires comme des peres, comme des Sauveurs, jamais comme des Chefs ou des Légiſlateurs. Ils reconnoiſſent la Croix, l'adorent, l'embraſſent, la portent & la ſuivent, lui obéiſſent. Nul ſceptre ne les tente de commander ni d'obéir.

Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de ſon pere quelqu'un qu'elle aime ; cela eſt rare, & là on ſe cache de tout cela, comme ici, par pudeur, par honneur : mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougiſſent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront, *ma fille, ma ſœur, tu as tort, tu nous deshonore, tu ne trouveras point de mari.* On le lui

dira, mais on ne fera que le lui dire; & si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela.

Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'ennyvre & va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué: & toute autre sorte d'homicide coupable s'excuse, en disant, ce n'est pas moi, mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour*: & l'homicide est impuni.

Autre exemple bien remarquable. Un Village, une Nation vient de faire la paix en règle, & par un vrai traité avec une autre Nation. Ce traité le plus solemnel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de presens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité *n'est pas de valeur*, qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. *Tu as tort, mon frere*, lui dit-on, *tu nous feras une mauvaise affaire*. On lui dit cela, mais on le laisse faire. Il part, va couper une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du Conseil, en

riant, en ſe moquant des Anciens aſſemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, & on ne penſe plus qu'à ſoûtenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des preſens ou des ſoumiſſion faites à la Nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau.

Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer il y a cinq ou ſix ans à M. de Monteſquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant la vrai que j'aye connue, ſur-tout en fait de Religion, qu'il avouoit ne pas connoître aſſez, il convint dans le moment, que ſon énumération politique, œconomique, légiſpérite ou civile étoit imparfaite, & que cette ſorte de Gouvernement, purement naturel (phiſico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatriéme claſſe dans ſon Eſprit des Loix; je croirois même, que ce ſeroit dans cette claſſe qu'on pourroit mieux retrouver l'Eſprit de toutes les Loix poſitives, ſimplement ajoûtées dans tous les Gouvernemens à la Loi naturelle, qui eſt la Baſe & l'Eſprit de tout. Je ſuis, M. votre, &c.

XIX.

XIX. LETTRE.

MOnsieur, l'illustre Président dont je vous parle depuis quelque tems, pour vous donner même un peu plus le ton de contradictions honnêtes peut avec quelque décence opposer, soit à la Religion, soit à la Morale ou à la Politique, à l'humanité en un mot telle qu'elle est, ce grand homme, dont je regrette bien sincèrement la perte, étoit frapé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire des Sauvages, qui ne sont pas si Sauvages qu'ils ne soient hommes, les vraies images de Dieu, un peu défigurées par le péché, mais rétablies ou en droit de l'être, par Jesus-Christ notre Sauveur à tous.

Il me témoigna même dans le tems vouloir sérieusement enrichir son Esprit des Loix de cette quatriéme classe. Il doit avoir travaillé en conséquence. Je lui indiquai nos vieilles relations des Missions du Canada, où on en trouve les vrais détails. Il seroit de conséquence, pour sa gloire même de ne pas perdre

mille belles choſes, que fait comme il étoit, penſeur & ſyſtématique, il doit avoir jettées ſur le papier. Il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé. Nous nous voyons peu ces dernieres années, car quoiqu'habitans du même monde, il m'écrivoit il y a quinze ou dix huit mois, que nous n'habitions plus la même planéte, c'eſt-à-dire, le grand monde, d'où je m'étois retiré malgré lui.

Quoi qu'il en ſoit de cet état de vie ſauvage & de pure nature, ſi c'eſt pure nature, je reviens toûjours à dire que c'eſt un dernier état de l'humanité dépouillée de tous ſes avantages naturels, & une vraie barbarie, déchue de la vraie & parfaite ſociété, où Dieu même nous avoit fait naître dans le Paradis terreſtre & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au ſortir de l'Arche de Noé.

Encore ne vous ai-je pas tout dit, M. tout ce que je penſe de la vie ſauvage dont je viens de vous entretenir à l'occaſion de M. de Monteſquieu. Depuis ce que j'eus l'honneur de lui en dire à lui-même, mes idées ſe ſont aggrandies & s'aggrandiſſent même dans

le moment à votre occaſion, & tout en vous en parlant un peu à fond.

Les Sauvages ſont en effet Sauvages, & de vrais Sauvageons tout-à-fait dégénérés & abâtardis, autant qu'il eſt permis de l'être à des hommes qui ſont toûjours des Etres moraux, théologiques même, images de Dieu, & ayant, quoiqu'ils puiſſent faire, un rayon de lumiere divine, qui éclaire tout homme venant au monde, *lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce ſont les Tartares, à bien dire, ceux qui habitent le Nord immédiat des Indes & de la Chine, les *Montgoux* & les *Mantcheoux*, qui forment proprement cette quatriéme claſſe de Gouvernement politique, moral & théologique, dont la liberté eſt régulierement ſubordonnée à la Loi naturelle, Loi encore une fois non ſimplement phyſique, mais humaine, morale & théologique, la ſeule Loi primitive des hommes, vrais fils d'Adam avant & après le déluge; la ſeule à laquelle Jeſus-Chriſt nous a rappellés, en nous rétabliſſant dans la noble & ſainte liberté des enfans de Dieu.

Nous nous caſſons la tête à imaginer des ſiſtêmes & des origines généalogiques de toutes choſes ; & le plus mal & le grand mal eſt que trop corporels & matériels, nous remontons toûjours à une nature toute phyſique & matérialiſte qui nous égare avec Straton, Spinoſa & tous les Déiſtes, Athéiſtes de tous les tems.

L'Ecriture, oui l'Ecriture Sainte eſt un livre ſi vrai, ſi fort fait pour nous, ſi uniquement notre livre, livre de vie, qu'en quelque état de ſcience ou d'ignorance que nous ſoyons, de théologie ou de philoſophie, de phyſique ou d'hiſtoire, de foi même ou de raiſon, de bel & de bon eſprit, nous pouvons y trouver le complement ou l'abrégé de toutes nos ſciences, la réſolution de toutes nos difficultés, doutes, problêmes. Qu'on ouvre les yeux, & l'on verra que juſqu'ici on n'a pas trop ſû ou voulu les ouvrir à ce flambeau univerſel, dont effectivement Dieu & Jeſus-Chriſt ſe ſert, pour éclairer tout homme venant au monde.

En fait d'origines au moins, de *Genèſes* & d'inventions, dès ce quatriéme Chapitre de la Genèſe tous les grands

Arts ſont inventés, & nous en connoiſſons par nom & par ſurnom tous les Inventeurs. Les Arts Libéraux ſont inventés ſous le nom de Muſique par *Jubal*, & les Arts Méchaniques par *Tubalcain* qu'évidemment l'idolâtrie a transformé en *Vulcain*. Ce ne ſont pas là les vrais grands Arts d'humanité dont je veux parler.

Ce n'eſt pas Nembrod ni Aſſur, qui inventerent la vie civile & politique, qui ſont des Arts ſupérieurs à tous ceux de nos mains, ou de notre ſimple bel eſprit. Ce fut le fratricide Caïn, qui inventa ces Arts-là, en bâtiſſant la premiere Ville de l'Univers, la Ville d'*Enochia*. Je ne laiſſe pas de penſer, que ce genre d'invention ne fut jamais trop agréable à Dieu, ne fût-ce qu'à cauſe de ſon Auteur. Je pourrois être de l'avis de M. R. s'il prenoit la choſe de ce côté-là.

Dans le moderne, Rome peut être regardée comme la ſeconde Ville de l'Univers, auſſi fut-elle l'ouvrage d'un fratricide Romulus, &c. Je laiſſe aux Savans à nous dire, pourquoi de notre tems même, *Urbis & Orbis*, eſt l'inſcription ordinaire de la plûpart des Reſcrits des Romains.

Je n'ai garde de rien outrer avec M. R. qui ſur cette ſimple ouverture, croira pouvoir anathématiſer avec amertume toutes les Villes, & ſur-tout les grandes Villes, les Villes Capitales de l'Univers. Je conviens, je penſe, je crois ſavoir que les Villes ne ſont point de la premiere intention de Dieu. C'eſt d'Enochia que ſortit le premier déluge : c'eſt ordinairement dans les Villes, que ſe fabriquent la plûpart de ces déluges d'iniquité, qui inondent l'Univers. Les campagnes ſont plus communément le ſéjour de l'innocence ; & la vie paſtorale a eu de tout tems le ſuffrage des Poëtes en idée, & de Dieu même en réalité.

Les Villes, pour parler clair, ne ſont en quelque ſorte que de la ſeconde intention du Créateur : elles ſont tolérées & de pure conceſſion. Après quarante ans de vie errante dans le déſert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jéruſalem & les autres Villes de la Paleſtine. Dieu tire ſa gloire de tout, & le bien du mal même.

Dieu veut la ſociété, cela n'eſt pas douteux ; le genre humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Eve

de la côte d'Adam : mais encore une fois, les grandes ſociétés, les ſociétés trop intimes, ne ſont en aucune façon du goût de Dieu, témoin la diſperſion de Babylone, & celle des hommes de tous les tems. *Major è longinquo reverentia.* Les hommes ſont plus faits pour ſe reſpecter de loin, que pour s'aimer de trop près. C'eſt toûjours l'image de Dieu, &c. Je ſuis, M. votre très, &c.

XX. LETTRE.

LE premier Inventeur & la premiére invention en grand, à qui Dieu & Moyſe paroiſſent donner la préférence, comme la primauté, fut Jabel, & la vie champêtre & errante ſous des tentes, vie paſtorale ou ſimplement campante ou campagnarde *Genuitque Ada Jabel, qui fuit Pater habitantium in tentoriis, atque Paſtorum.*

La vie même des Guerriers en pleine campagne & ſous des tentes, eſt plus du goût de Dieu que la vie civile de nos grandes Villes. Ce n'eſt que comme en paſſant, hors de rang, ſans éloge ni

titre d'invention, que l'Ecriture Sainte nous dit hiſtoriquement, que Caïn bâtit Enochia, au lieu qu'elle traite de Peres & de Patriarches, les Inventeurs des Arts, dont elle parle enſuite d'un deſſein formé, mettant Jabel à la tête de tous, tant la vie champêtre, campante, paſtorale, militaire même, eſt la propre vie de l'homme; donc la vie eſt une milice & un paſſage, & non un établiſſement ſur la terre.

Nous paſſons notre vie à édifier, à bâtir & à nous établir ſur la terre, où Saint Paul nous avertit d'après l'expérience & le bon ſens, que nous n'avons pas de Cité permanente. C'eſt une obſervation que je fis étant encore jeune & que j'ai vû ſouvent confirmée depuis celle-là. Une Dame riche & puiſſante m'arrêta un jour ſur le tard, au paſſage, devant la porte de ſon Château, pour me dire qu'enfin ce Château étoit fini, & qu'elle alloit en jouir. Au moment qu'elle me diſoit cela, un coup de ſerein la frapa, elle en mourut huit jours après. Voilà l'obſervation & la pointe d'Epigramme: c'eſt que *ceux qui bâtiſſent aujourd'hui, meurent conſtamment.*

ment demain, c'eſt-à-dire, dès qu'ils ont fini leurs bâtimens.

Je dis la pointe d'Epigramme, parce que c'eſt le ſtyle du jour, ſtyle de bel eſprit, de ne ſe faire lire que par-là. Un raiſonnement moral & ſuivi, n'eſt point le ſtyle de nos Philoſophes : on m'en a averti. Mon obſervation épigrammatique eſt ſi vraie, que dans le monde, j'ai vû mille gens la faire, d'où réſulte cette autre Epigramme, *qu'on bâtit pour ſes enfans & non pour ſoi.*

La plûpart même de ceux qui bâtiſſent en pierre de taille & à demeure, croyant éluder la nature, & prendre Dieu pour dupe, ont ſoin de multiplier & de prolonger leurs bâtimens, ne voulant jamais les avoir finis, comme s'ils voyoient leur propre fin dans celle de leurs travaux ; car notre vie n'eſt qu'une Epigramme, dont la mort eſt la pointe. Lima avec tout ſon or, n'a trouvé à propos de ſe rebâtir qu'en bois, & c'eſt à Liſbonne de profiter de l'avertiſſement. J'ai fait un ouvrage contre la pierre de taille, en faveur des vrais Arts d'Architecture & de beſoin.

Il n'eſt pas mal après tout, que Dieu nous prenne à la fin ou dans le courant

d'un vrai travail, *verum laborem*, puiſque notre vie n'eſt que travail, de ſon ordre exprès. Nos Villes, nos édifices en pierre de taille, à chaux & à ſable, ne ſont pas un vrai travail devant Dieu, puiſqu'elles ont pour but notre perpétuité ſur la terre ; ce que nous appellons pourtant un peu en grand, *travailler pour l'immortalité*, tant nous connoiſſons peu notre vraie éternité.

C'eſt Jabel qui édifia pour l'immortalité, en devenant le pere & le Patriarche de la vie tartare, champêtre, campante, paſtorale & militaire. Je ne traite point cela de petite invention, ſoit parce qu'elle eſt dans le vrai, ſoit parce qu'elle eſt dans le grand de nos mœurs, ſoit parce que la moitié peut-être du genre humain, fait & a de tout tems fait honneur à cette vie tartare, nullement ſauvage, mais très-civile, très-ſociable, très-humaine, en s'y conformant.

Ne jugeons pas éternellement de toutes choſes, par nos petits goûts & par nos façons efféminées de pur bel eſprit. Nos Villes peuvent être le regne des femmes : le ſéjour des tentes eſt le regne de hommes. Encore faut-il s'é-

xiler des Villes & camper au milieu des champs lorsqu'on veut prendre ou défendre les Villes, fonder ou détruire des Empires. Et combien de Conquérans fameux sont sortis de la Tartarie, de la Scythie pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol, l'Asie, l'Afrique même & l'Europe. Ceux qui appellent les Russes en Europe, veulent sans doute la bouleverser à leur profit. La plus vraisemblable opinion, dérive de la Scythie & du Tanaïs les premiers François. Ceux qui ont détruit & rétabli en parcelles le grand Empire des Romains, n'étoient que Gots, Visigots, Ostrogots, Sarmates, Huns, Vandales, Gépides, Lombards, Bourguignons, & enfin Francs ou François, généralement issus des déserts mêmes des Palus-méotides; & c'est la Sibérie probablement, qui a fondé ou peuplé toute l'Amérique, dont les Sauvages sont l'abatardissement immédiat des Tartares d'Asie, seuls vrais enfans de Jabel qui *ipse fuit Pater habitantium in tentoriis, atque Pastorum.*

Adam, Abel, Seth, Enoc & tout ce que l'Ecriture Sainte appelle les *enfans de Dieu*, avant le déluge, & tous

les vrais Patriarches, Abraham, Iſaac & Jacob, après le déluge, vécurent ſous des tentes, non ſimplement en Paſteurs, mais en Grand & en Chef & Seigneurs, Patriarches en un mot comme Jabel de la vie paſtorale. Enochia ne fut pour Caïn & ſes vrais enfans, ſous le nom d'*enfans des hommes*, qu'un repaire d'Arts, Arts mondains, de crimes & de vices, qui pervertiſſant juſqu'aux enfans de Dieu, attirerent cet horrible déluge, qui penſa exterminer la race humaine toute entiere.

Si M.R. que je ne perds pas de vue, n'avoit pas outré tout, manque de connoître l'Ecriture, & le vrai même des Arts, des Sciences & de la ſociété qu'il calomnie, j'aurois pû être de ſon avis, que les petits Arts de luxe, & les pures ſciences de bel eſprit, énervent la ſociété des Villes, des grandes Villes & rendent la vie ſauvage même préférable à nos ſociétés criminelles & de bagatelle pure. M.R. a jugé de tout cela trop en petit, trop en *Epoïſme*, & par rapport à lui, trop en Myſantrope, & point du tout en Citoyen, ni en Chrétien. Je ſuis fâché que ce mot m'é-

chape comme malgré moi : je vous en demande pardon M. car je suis toûjours votre très, &c.

XXI. LETTRE.

QUand j'ai dit M. que les Tartares avoient conquis souvent l'Univers, tantôt à la Chine, tantôt aux Indes, en Asie, en Europe, &c. j'ai dû ajoûter que ce Peuple, sous les noms de Scythes, de Sarmates, de Mongous, de Kalchas, de Mantcheoux, n'a jamais été conquis. On sait bien que ce fut l'écueil d'Alexandre, & même de Cyrus, comme de Darius. Je ne dis point cela en l'air, ni en façon de système : c'est un fait, un résultat de faits dans la grande histoire du genre humain.

Dans le moment, je rappelle qu'étant allé voir un jour le célébre Président de Montesquieu, dans les commencemens de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une espéce de verve, & tout enthousiasmé de la découverte qu'il venoit de faire, disoit-il, d'un Peuple spéciale-

ment conquérant dans l'Univers : or ce Peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Monteſquieu en étoit à la dix-huit ou vingt-huitiéme irruption conquérante, que ce Peuple avoit faite dans notre triple Continent, Européen, Aſiatique, Afriquain.

Ce qui cauſoit l'enthouſiaſme, & faiſoit la découverte propre & ſpécifique de l'Auteur, étoit que prenant la choſe dans toute la rigueur, il vouloit que ce Peuple ſeul, à l'excluſion de tout autre, Grec, Romain, Mede ou Perſan, fût créé par la nature, ou donné de Dieu même, avec la qualité ſpécifique & caractériſtique de Peuple conquérant ; ce que, ſans nier cela, je fonde ici ſur la vie ſpécialement tartare, champêtre, campante, paſtorale & militaire, que je regarde comme la vie proprement humaine & ſociable, ſelon Dieu & la raiſon, & nommément ſelon la foi de l'Egliſe & de Jeſus-Chriſt, dont la propre demeure ſera toûjours nommée le *Tabernacle du Dieu vivant.*

Et voilà je crois le propre ſens du *Deus non in manufactis habitat.* Nos Villes ſeules & nos maiſons de pierre

de taille, peuvent porter le nom de *manufacta*. Une tente, un tabernacle n'eſt jamais une maiſon faite, faite pour toûjours & pour long-tems. Elle ne tient point à la terre, & pour le moins n'y eſt-elle pas enracinée, mais toûjours à refaire & prête à s'envoler, comme notre vie, au gré du vent & des vrais beſoins.

Je n'ai pas d'idée que M. de Monteſquieu ait imprimé quelque part ſon Idée de la vie tartare, conquérante d'office, & par privilège ſpecial de la nature & de Dieu. En tout cas, on trouvera de lui des papiers relatifs, qu'on ne ſçauroit trop-tôt imprimer, non plus qu'une infinité de grandes penſées, dont il m'a confié la connoiſſance, & peut-être le ſoin de les faire valoir à propos.

Encore une fois, je ne réfute pas M. R. pour le réfuter & le critiquer, mais ſur-tout pour rétablir bien de bons principes qu'il a ignorés ou contredits. Il y a une choſe qui embrouille l'Hiſtoire générale du genre humain, & cauſe tous ces faux Syſtêmes qui défigurent l'origine de toutes nos Hiſtoires modernes, Grecque, Romaine, Françoiſe & au-

tres. Nous jugeons de toutes les autres par une de celles-là. Nous nous croyons toûjours ſortis du limon de la terre ou éclos du gland de la forêt de Dodone, ſuivant l'impie Syſtême de Diodore, qui ne laiſſe pas d'avoir une ſorte de fondement mal entendu dans l'Hiſtoire Sainte, où réellement nous ſommes comme éclos du limon de la terre, mais figurés de la main de Dieu, & ſur-tout animés & vivifiés de ſon ſouffle & à ſon image.

Après la diſperſion de Babel, Sem & Cham ou leurs enfans, point ou peu diſperſés, fondèrent des ſociétés & des Empires extrêmement floriſſans en Aſie & en Afrique. Tout cela ne tomba bien dans la Barbarie à force de guerres, de mutations & de crimes qu'après la mort de JESUS-CHRIST à l'arrivée des Muſulmans, qui ont détruit les Bibliothéques, les Monumens, les Atteliers, les Lettres, les Sciences, les Arts par principe Iſmaëlitique & pour ſauver l'Alcoran, en détruiſant l'Evangile & l'Empire d'Iſaac ou de J. C. Car Iſmaël & Iſaac ont toûjours été rivaux, & le ſont encore à Rome & à Conſtantinople, ſuivant cette

prophétie de l'Ange, qui en parlant d'Iſmaël à ſa mere Agar, dit :

„ *Hic erit ferus homo, manus ejus* „ *contra omnes, & manus omnium con-* „ *tra eum ; & è regione univerſorum* „ *fratrum ſuorum figet tabernacula.* Je ſuppoſe qu'on ſait que Mahomet étoit deſcendant d'Abraham par Iſmaël, comme J. C. l'étoit par Iſaac. Or dans l'Antiquité l'Arabie étoit *è regione* de la Paleſtine, & dans le moderne c'eſt Rome & Conſtantinople, la vraie & la fauſſe Capitale de l'Empire Romain, qui ſont comme deux armées en préſence, dont l'une diſpute le ſpirituel qu'elle tient, & l'autre le temporel qu'elle tient auſſi à peu-près. Je ſuppoſe qu'on ſait auſſi, que quelqu'un a prouvé que Mahomet eſt le vrai *Antechriſt* ou *Antichriſt*, c'eſt-à-dire, *è regione* ou *ex adverſo* de J. C. L'Ecriture Sainte eſt bien vraie. La derniere Vie de Mahomet imprimée à Londres, faite par le Comte de Boulainvilliers, fait Mahomet fils d'Abraham par Iſmaël.

Il n'en fut pas de même de Japhet & de ſa deſcendance : à force de tranſmigrations après l'affaire de Babel, ayant à gagner l'Europe & les Iſles des Na-

tions, & tout ce Pays-là & les chemins qui y mènent, étant des deſerts, des montagnes, des Pays en friche; cette Race Japhétienne tomba tout-à-fait dans la Barbarie, d'où les Grecs ſe releverent les premiers & nous releverent par les Romains, juſqu'à nous rendre participans en ſociété de l'héritage même de J. C. dont le Déicide dépoüilla les Juifs & la Race de Sem, ſuivant cette autre prophétie de Noé même : *Dilatet Deus Japhet, & habitet in tabernaculis Sem.* Où je prie M. R. d'obſerver le mot de *tabernaculis*, qui eſt le propre mot de la bonne nature, & ſur-tout du bon Dieu ſon unique Auteur-Créateur, & non ces antres, trous & repaires où M. R. niche ſes hommes *originaires*, *bêtes brutes*, & pis que cela. Je ſuis, M. votre très-humble, &c.

XXII. LETTRE.

MOnſieur, les Grecs ſortirent de leur barbarie à l'aide des Egyptiens, qui, par malheur, étant déja Idolâtres, & pleins de ſuperſtitions, ne

releverent que l'esprit des Grecs, leur donnant du reste de fort mauvais exemples & des instructions pleines de fables & de miséres de Religion & de mœurs. La vanité des Grecs, revenus au monde, les fit s'approprier toutes les Fables idolatriques des Egyptiens en les chargeant de nouvelles Fables nationales à la Grecque. Belle Philosophie ! Encore nos beaux Esprits mépriſent-ils les Grecs, leurs vrais instituteurs.

Entr'autres, les Grecs se donnerent pour *indigenes*, & enfans de la terre qu'ils habitoient, comme les Egyptiens se disoient noblement issus du limon de leurs marais. Ces hommes ainsi nés d'abord plantes, puis animaux, & peu à peu embryons d'humanité, sont préciſément les hommes sauvages dispersés au hazard sans société parmi les animaux, tels que M. R. nous les donne à propos de l'inégalité des conditions qu'il veut physiquement expliquer, sous le nom de Philosophie de sa façon.

Les Egyptiens idolâtres ne furent pas les seuls Précepteurs ou Instituteurs des Grecs barbares & presque sauvages; car ils étoient pis que Tartares &

Scythes. Au tems des Agenor, Cécrops, Cadmus, Danaüs, Inachus, qui furent les inſtrumens dont Dieu ſe ſervit pour retirer les Grecs de leur barbarie, la Phénicie, la Syrie, la Perſe, la Chaldée étoient comme, & avant l'Egypte, tombées dans l'Idolatrie & dans les Fables qui ſont la barbarie des ames, des cœurs, & même, ſelon moi, des eſprits. Car M. R. en veut bien autant aux Arts & aux Sciences qu'à la Religion & aux mœurs, & à la Religion & aux mœurs autant qu'aux Arts & aux Sciences. Ces choſes-là ſont plus inſéparables qu'on ne penſe : on va le voir bientôt.

Cependant les Grecs arriverent par le moyen des Egyptiens & des Aſiatiques, au bel eſprit, mais jamais au bon & au ſaint eſprit, ſi ce n'eſt lorſque J. C. arriva en perſonne pour le leur donner, *Judæo primùm & Græco*, & nous le donner à nous-mêmes, Gaulois & Romains par leur moyen. Car S. Denys, &c. étoit Grec, Athénien même.

Et bien nous en prend, que les Grecs & les Romains de qui nous ſommes en poſſeſſion de prendre le bel eſ-

prit, euſſent commencé par nous donner le bon & le ſaint eſprit, comme les hommes peuvent le donner en lui ſervant de véhicule. Car il eſt vrai que ç'eſt toûjours des Romains & des Grecs que nous recevons le bel eſprit trop pêle-mêle avec le bon eſprit, dont les Grecs ſe ſont toûjours trop peu piqués, juſqu'à le perdre enfin tout-à-fait par leur Schiſme toûjours bel eſprit, & à la fin Muſulman & ſans eſprit, ſans ſcience, lettres ni arts, comme ſans vraie Religion, à la R.

Prenons garde à cette fin du bel eſprit aboutiſſant au non eſprit, où nous mène évidemment M. R. en nous ramenant à notre prétendue origine par des Syſtêmes, qui non-ſeulement excluent les Arts & les Sciences, mais n'ont pas même de *bon ſens*. Car nommément j'ai été prié & je ſuis autoriſé par gens de bel & de bon & de vrai eſprit de lâcher le mot du *bon ſens* qui manque aux fantaiſies de M. R.

Arrivé à peu-près aux deux tiers de ſon Livre ſans avoir rien prouvé, par un entaſſement de propoſitions improbables, M. R. ſe flatte pourtant d'avoir enfin pas à pas mené ſon ſauvage

non humain à l'humanité ſociable, & vicieuſe par conſéquent, ſelon lui. On peut croire qu'il n'y a de vicieux que cette façon ou ce deſſein de mener tout cela, ſi c'eſt mener, à contre ſens & au vrai rebours du ſens commun.

„ Voilà donc, *dit-il*, toutes nos fa-„ cultés développées, la mémoire & „ l'imagination en jeu, l'amour propre „ intéreſſé, la raiſon rendue active, & „ l'eſprit arrivé preſque au terme de la „ perfection dont il eſt ſuſceptible. Or „ de-là vint tout de ſuite l'hypocriſie, „ le faſte impoſant, la ruſe trompeuſe, „ &c. & ſur-tout l'eſclavage, de libre „ & d'indépendant qu'il étoit auparavant. " Si bel & ſi bien du reſte qu'en ſe perfectionnant, ſelon M. R. & devenant de machine, animal, d'animal ſpirituel, de ſpirituel raiſonnable, & de raiſonnable ſans doute divin, l'homme ſe dégrade, ſelon M. R. dont voilà le bon ſens de mener tout à contre ſens; ai-je dit & redit ?

Sans trop entrer déſormais dans ſes raiſonnemens fantaſques & miſantropes, il me permettra de lui faire obſerver que ce ſont gens comme lui qui rendent la ſociété inſociable, 1°. en

prêchant sans cesse l'insociabilité, & je ne sais quelle liberté orgueilleuse & de révolte pure. 2°. En calomniant les Arts & les Sciences, qui sont le plus honnête & le plus utile lien de la société dans le commerce réciproque de nos besoins respectifs. 3°. En appellant bien le mal, & mal le bien, en pervertissant toutes les notions du sens commun qui est le vrai nœud de tout. 4°. En rendant odieux les Grands, les riches, les Savans, les talens, les Magistrats, les Princes, & toute sorte de supériorité légitime venant de Dieu. Car *omnis potestas à Deo.*

Il est heureux que M. R. ne soit pas plus éloquent que cela, & qu'il outre tout ce qu'il dit de mieux. Sans quoi on le croit de retour de Genève avec le dessein de *iniquum aliquid moliri in civitate.* Il n'est pas assez à craindre pour qu'on ne puisse pas lui pardonner tant d'excès. Encore nous aime-t-il à la folie, à la fureur, comme ceux qui disent bien des sottises aux frivoles objets de leur amour.

Il répéte beaucoup que la société seule assujettit l'homme au *travail*, à la *servitude*, à la *misere.* Voilà le vice

d'un mauvais pere d'avoir bercé M. ſon fils d'un Voſſius, d'un Tacite, d'un Grotius, au lieu de lui avoir fait prendre de bonne heure le goût & l'habitude d'un vrai travail ſelon Dieu. Car c'eſt Dieu ſeul qui a condamné l'homme après ſa rébellion au travail, à la ſervitude & à la miſere.

„ *Maledicta terra opere tuo. In la-*
„ *boribus comedes ex eâ cunctis diebus*
„ *vitæ tuæ. Spinas & tribulos germina-*
„ *bit tibi, & comedes herbam terræ. In*
„ *ſudore vultûs tui veſcêris pane, do-*
„ *nec revertaris in terram de quâ ſump-*
„ *tus es, quia pulvis es, & in pulverem*
„ *revertêris.* “ Je ſuis ſurpris que M. R. ne rende pas la ſociété reſponſable de notre mort. Si les bêtes ne mouroient pas, il n'y auroit pas manqué.

A Eve même, & ſur-tout à Eve Dieu a dit: „ *Multiplicabo ærumnas*
„ *tuas, & conceptus tuos. In dolore pa-*
„ *ries filios, & ſub viri poteſtate eris,*
„ *& ipſe dominabitur tuî, &c.* Il ſemble que Dieu a craint qu'on n'attribuât à d'autres qu'à lui la condamnation de l'homme, de la femme & de la ſociété au travail, à la ſervitude, à la miſère, à la douleur, à la mort. En-

core eſt-il vrai que l'homme a droit de s'en prendre à lui-même de ſa condamnation, à ſa révolte, à ſon péché. Ce qui n'en juſtifie pas davantage M. R. qui ne dit mot de Dieu ni du péché, & ne s'en prend qu'à la ſociété qui eſt un bien, puiſque ſelon Dieu, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum.* Je ſuis, M. votre, &c.

XXIII. LETTRE

MOnſieur R. ébranle, ſape, nous fait perdre de vue tous les bons Principes. Pour le moins eſt-il ingrat envers la France, qui le nourrit & le fait & le laiſſe au moins vivre & végéter, écrire même & gâter ſon papier. Ramenons-le à l'a b c des ſentimens. Quelle eſt donc la miſere, la ſervitude & le travail à quoi la ſociété Françoiſe réduit M. R.? Eſt-ce que la ſociété, la nôtre, comme toute autre, ne nous délivre pas & tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec nous, de nos miſeres communes?

Elle nous donne des Laboureurs, des Moiſſoneurs, des Meûniers, des Bou-

langers, & nous avons du pain en étendant la main : car elle nous donne auſſi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des Tailleurs, qui nous habillent, des Cordonniers qui nous chauſſent, des Marchands de toutes ſortes, des Médecins, des Hôpitaux, des Prêtres qui nous baptiſent, nous prêchent, nous abſolvent, nous enterrent, & nous mènent en Paradis comme par la main.

Toute la ſociété travaille pour chaque individu. Chaque Métier & chaque Art demande trente mains, trente Arts & Métiers, pour nous faciliter le moindre de nos beſoins. Une épingle paſſe par trente mains, par trente laboratoires, avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux ſols. Et les Sauvages de M. R. en ont-ils moins de travail, de ſervitude & de miſere, pour avoir moins de ſociété ? Ils en ont bien davantage, puiſqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la ſociété. Un ſimple petit miroir de deux liards pour nous, eſt pour eux un bijou, qui leur coûte bien des peaux de Caſtor, au profit de notre ſociété.

Est-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de gland, & de racines, de méchantes herbes, que de se repaître de chair humaine, que de n'avoir pas une misérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groenland & du Canada, que de n'avoir que de l'eau salée à boire, comme les Esquimaux, que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni instructions, ni connoissances, ni sciences, ni arts, ni Hôpitaux, ni Collèges; ni Précepteurs, ni Défenseurs, ni Princes, ni Magistrats.

Mais on est libre, dit M. R. & encore ne l'est-on pas. La liberté n'est que de choix entre le bien & le mal. Le Sauvage quand il pleut, n'est libre que de se mouiller, n'étant pas libre de se mettre à couvert. Il n'est pas libre: il est forcé de souffrir mille sortes de maux, la faim, la soif, la nudité, mille espéces de maladies. La société ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant assez doucement, d'être honnêtes-gens, bons citoyens, bons Chrétiens: & comme elle y oblige tout le monde, encore lui sommes-nous redevables d'y forcer autour de nous

cent mille hommes, qui ſans cela, pourroient à chaque inſtant nous moleſter beaucoup dans notre propre perſonne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. R. attribue à la ſociété les *guerres nationales, les batailles, les meurtres, les repréſailles, qui font frémir la nature* &c. Eſt-ce que les Sauvages n'ont pas des guerres, des batailles, des meurtres, des repréſailles, d'autant plus faiſant frémir la nature, que les nôtres ſont contre la vie civile, la Religion, les devoirs ſurnaturels, & celles des Sauvages, toujours directement contre la nature ſeule? Les guerres & les batailles des Sauvages ſont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général : les leurs contre les hommes en détail, & d'homme à homme.

Quand la France eſt en guerre contre l'Europe entier, que ſa jalouſie réunit contre nous, il part de ce Royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue, dont dans une campagne il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France, le corps de la Nation n'en eſt comme point offenſé, & la moitié de ce qui y périt, auroit pû périr

sans cela. Qu'une Nation sauvage soit en guerre, c'est la guerre de toute la Nation; les femmes y mènent leurs enfans à la suite des hommes. Leurs batailles ne sont que de deux ou trois cens hommes: mais c'est toute la Nation qui y périt.

Depuis douze cens ans, que la France comme Royaume fait la guerre en France, en Flandre, en Allemagne, en Italie, à Constantinople, à Jérusalem, à Damiéte, à Tripoli, en Espagne, &c. la France est à peu près aujourd'hui ce qu'elle étoit au tems de Clovis; au lieu que toutes les Nations sauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, &c. se sont comme toutes détruites, y en ayant plusieurs dont il ne reste plus de vestige.

Les guerres sont un mal de la nature corrompue, corrompue par le péché, non par la société réparée même par la société chrétienne en Jesus-Christ; car l'Eglise n'est qu'une société, une assemblée de fidéles. Nos guerres se font en règle & ne vont jamais à la destruction d'une Nation entiere, ni à moitié. Les guerres des Sauvages sont

des fureurs, des trahiſons, des guet-à-pens, des aſſaſſinats, des duels, ai-je dit d'homme à homme. Nos guerres reſpectent l'humanité : à Fontenoy, Anglois & François s'invitoient le chapeau à la main à tirer les premiers : aucun ne vouloit commencer. Un ennemi déſarmé n'eſt plus notre ennemi.

Or c'eſt-là que commence la guerre du Sauvage : un ennemi ſans armes, excite toute leur fureur. Ils le ſaiſiſſent, le garotent juſqu'à lui ôter la reſpiration. Ils lui arrachent la chevelure, cernant la peau du crane tout autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui eſt un grand trophée pour eux. Ce n'eſt encore rien : ou le promène dans tous les villages, hameaux & cabanes, où juſqu'aux femmes & enfans chacun a droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'aſſommer de coups. Ainſi mutilé, on le brûle, on le grille, on le rôtit, on le mange piéce à piéce & en détail.

Le comble des horreurs ! on le fait chanter, & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau eſt même en cet état de ſe moquer de

ſes bourreaux, de les exciter, de leur dire que ſi on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit & fume ſon doigt, fût-ce même ſon œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. R. envie la noble liberté! Je croirois offenſer Dieu, ſi j'ajoûtois que je la lui ſouhaite. Dieu m'en préſerve.

Il eſt vrai que ſi on vouloit punir M. R. de tant d'excès contre l'humanité, la raiſon & le bon ſens, ſans parler de la divinité, de la grace & de la foi, on n'auroit qu'à le prendre au mot, & le tranſporter au milieu des Sauvages, nud, libre, gai & content. Mais ce n'eſt pas moi qui ai imaginé cela: au contraire, s'il étoit là, j'irois moi ou mes freres pour l'en retirer & le convertir à Dieu & à la raiſon. Je ſuis M. votre très, &c.

XXIV. LETTRE.

MOnſieur R. avance un principe dangereux, qui eſt que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, & que les Peuples conquis ſont à perpétuité armés de droit contre leurs Conquérans, à moins que ces Peuples conquis ou la *Nation remiſe en pleine liberté, ne choiſiſſe volontairement ſon Vainqueur pour ſon Chef.* D'abord il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes, en ſecond lieu, la plûpart des conquêtes ne ſe font pas ſur les Nations, mais ſur leurs Souverains, n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs Nations, comme ſerviteurs & ſoldats.

Il y a ici un Sophiſme que font tous ceux qui critiquent les Gouvernemens en règle, ſur-tout les Monarchies & même les Républiques. Je ſuis ſurpris que bien d'habiles gens qui ont défendu ces Gouvernemens, n'ayent jamais bien démêlé ce ſophiſme. Les prétendus eſprits libres, forts & républiquains, ſoi diſants Philoſophes, ſuppoſent toûjours

jours qu'une Nation comme Nation, une multitude de gens de même nom ont sur eux-mêmes un droit de gouvernement.

Tout leur droit de gouvernement n'est que passif. Une multitude n'a droit que d'être gouvernée, & non de se gouverner. Chacun au plus n'auroit droit que de se gouverner lui-même: droit nul & dangéreux dans une société. Il est moralement impossible qu'une multitude se gouverne elle-même. Alors il est vrai que s'il n'y a pas de Chef naturel, la Nation, sans autre droit que d'être gouvernée, est forcée de se former en République ou en Monarchie, en déférant le gouvernement à plusieurs ou à un seul. Et encore, faut-il toûjours un seul Chef de Magistrature, de Sénat ou de République, un Dictateur, un Doge, un Statouder, tant la multitude a peu le droit de se gouverner, si ce n'est en servant fidellement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner.

A remonter aux idées philosophiques, métaphysiques, morales, théologiques même des choses, on ne trouvera jamais dans une multitude en société qu'un besoin d'être gouvernée. Ce

beſoin qui lui eſt propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le ſien, ſi ce n'eſt paſſivement comme j'ai dit. Eſſentiellement, une multitude qui ſe gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non gouvernement. Où eſt donc ſon droit ? Il eſt dans celui qui eſt ſuſcité ou que Dieu ſuſcite pour en uſer, fût-ce un conquérant, pourvû qu'il ſoit légitime.

Mais s'il n'eſt pas légitime d'abord, le tems peut le légitimer, quoi qu'en diſe M. R. Il y a, & il eſt bon qu'il y ait un tems de preſcription, où la poſſeſſion faſſe le droit devant Dieu & devant les hommes. Le principe de M. R. eſt une ſemence de révolte & de guerre éternelle. Une Nation, ſur-tout ſi elle eſt grande, n'a jamais droit de dépoſſéder un poſſeſſeur, ſi ce n'eſt à la ſuite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime poſſeſſeur.

Je dis qu'une Nation, plus elle eſt grande plus elle a droit, c'eſt-à-dire, beſoin d'être gouvernée, & moins elle a droit de gouverner. On en voit la raiſon, & je ne ſais pas ſi cette raiſon n'exclud pas la République du vrai

droit d'être un bon Gouvernement. Qui dit République, dit choſe publique: & je doute que ce qui s'appelle public, ſoit un bon Gouverneur. L'idée du bon Gouverneur me paroît être celle d'une vraie Monarchie; auſſi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une Providence, modéle de tout bon Gouvernement.

Chacun a ſes raiſons, mais M. R. n'en a point pour dire qu'un droit de conquête ſoit un droit éternellement litigieux. Cet Auteur qui devine à ſa fantaiſie l'origine de toutes choſes, dit que le premier *Gouvernement naiſſant, n'eut point d'abord une forme conſtante & réguliere.* D'où le ſait-il? De ſa raiſon que voici. *Le défaut de philoſophie & d'expérience ne laiſſoit*, dit-il, *apperçevoir que les inconvéniens préſens*, &c. Il s'agit bien de Philoſophie & d'expérience phyſique?

Voilà la manie de nos grands Philoſophes, Phyſiciens à expérience depuis Newton, de vouloir mettre la main au Gouvernement, & y dire leur mot, comme ſi dans la phyſique même, leur mot étoit autre choſe qu'une ſimple hypothèſe, variable au gré de tous les grands parleurs. Tout cet endroit eſt

plein de maximes séditieuſes, & d'autant de ſophiſmes.

L'Auteur cite Pline, diſant à Trajan : *Si nous avons un Prince, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un Maître.* Voilà le vaudeville, l'épigramme, le coup de langue, le bel eſprit qui nous affole. Pline étoit trop adulateur, pour ne pas joindre le titre de *Maître*, à celui de *Prince*, dans un panégyrique fait en face d'un Empereur, à qui ſur toutes choſes il vouloit plaire, au prix de toute ſa liberté & de toute celle de ſa Patrie. Trajan eût-il été le tyran des Romains, comme il l'étoit des Chrétiens ; encore Pline l'eût-il reconnu pour Maître, ſous les noms de Prince, de pere & de tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus doux. M.R. joue ſur les mots quand il veut. Tout ſon diſcours n'eſt qu'un jeu de mots, pour éluder celui de l'*inégalité* des conditions qui n'eſt pas un jeu pour lui.

Tout le raiſonnement de M. R. va ici à abſoudre les Peuples du ſerment de fidélité toutes les fois qu'ils croiront que leur Prince ne les gouverne pas ſelon les Loix, c'eſt-à-dire, à leur fantaiſie. Car, ſelon lui, les Loix ſont

à la fantaisie du Peuple, & il a seul tout le droit de législation, sous prétexte qu'à l'origine de tout c'est lui qui s'est donné un Législateur. Mais s'il se l'est donné, s'il lui a conféré la législation, il ne l'a donc plus lui-même, non plus qu'un Donateur a droit sur la terre dont il a donné à un autre le domaine absolu. Je suis, M. votre, &c.

XXV. LETTRE

C'Est la liberté, sa chere liberté sauvage, qui est le grand vœu & le grand cri de guerre de M. R. il s'entend en Sophismes, c'est-à-dire, à les faire: mais il dit, & cela même en est un, *que les Politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes Sophismes que les Philosophes ont fait sur l'état de nature.* Et voilà M. R. qui en fait plus que les Philosophes & les Politiques; il pouvoit ajoûter les Théologiens, qui sont les seuls compétens pour nous dire ce que c'est que l'état de nature en opposition avec l'état de grace, qui est bien surement de leur ressort.

Qui n'entend qu'une partie, est bien

ſurement un juge incompétent. Les prétendus Philoſophes, purs Phyſiciens tels que l'eſt & prétend l'être M. R. n'entendent au plus que la nature pour la connoître en elle-même ; & encore, encore l'entendent-ils ? au lieu que les Théologiens tout auſſi naturaliſtes que les Phyſiciens, & pourquoi non ? ſont au-deſſus d'eux Moraliſtes & Docteurs de la grace. Selon Ciceron même la Philoſophie eſt *rerum divinarum & humanarum cognitio*, & *divinarum* ſans doute avant *humanarum*. Depuis Deſcartes il eſt vrai que nos Philoſophes diſent: *Je ſuis Philoſophe & ne ſuis pas Théologien.* Ils ne ſont donc ni l'un ni l'autre, ne pouvant être l'un ſans l'autre. Mais je ne ſuis ici que Moraliſte en oppoſition à M. R. qui n'eſt que Phyſicien ſoi diſant.

M. R. ſans indiquer aucun des Sophiſmes dont il accuſe les Politiques mêmes & les Philoſophes ſans preuves ni demi, dit que ces Meſſieurs à qui il en veut de ſa pleine autorité, *par les choſes qu'ils voyent, jugent des choſes très-différentes qu'ils n'ont pas vûes.* M. R. a-t-il vû d'Etat de pure nature, de *Sauvage originaire*, d'*homme ſans ſocié-*

té ? A t-il vû inventer les Langues par un tremblement de terre qui d'un continent a fait une Isle, comme d'un coup de canon, le *ratio ultima* de M.R. non Roi pourtant.

On croiroit en vérité que M. R. raisonne ou parle au hazard, & que c'est sa plume & non lui qui écrit. Il ignore les maximes les plus communes de la Logique, de la Réthorique, de toute méthode & de tout art de chercher la vérité & de bien parler. Ce qu'il blâme là est la premiere règle du bon sens, de la raison comme de la Foi. Car Saint Paul blâme les Philosophes de n'avoir pas reconnu un Dieu invisible par les choses visibles qui sont son ouvrage, & Descartes nous apprend très-bien à passer du connu à l'inconnu.

Et comment inventer en aucun genre, si par les choses qu'on voit on ne vient pas à imaginer ce qu'on ne voit pas. Selon M. R. il est faux que de soi l'homme aspire à la servitude comme le prétendent les Philosophes & les Politiques. Eh mon Dieu, sans tant d'abstractions métaphysiques & de bel esprit, nous voyons de nos yeux, & nous entendons de nos oreilles, & le bon sens

nous le dit que les trois quarts & demi des hommes cherchent des conditions de valet même de client, de ſujet pour avoir du pain & vivre en ſociété ou vivre tout court.

On y eſt bien forcé d'aſpirer à la ſervitude : & il eſt ſi vrai que *ſervire Deo regnare eſt*, que dans le monde même un ſimple laquais eſt tout fier de la livrée qu'il porte, & parle ſouvent plus en maître que ſon maître même. Et dans un état même d'abſtraction & de bel eſprit un peu ſenſé, la plûpart des hommes ſeroient très-embarraſſés de la liberté à laquelle ils n'aſpirent que parce qu'ils en ont encore trop. Je citerois tel Peuple de l'Europe, qui vivroit plus libre & moins ſujet à des révolutions de ſervitude, s'il arrivoit enfin, comme il peut arriver, que ſes vrais maîtres le devinſſent un peu plus, & tout-à-fait.

Point d'eſclavage plus gra[illegible] & plus tyrannique, que celui d'une trop grande liberté. Les vrais eſclaves chez les Romains & ailleurs, quand ils avoient le bonheur de rencontrer des maîtres doux & humains, étoient plus maîtres, plus contens au moins qu'eux. La liber-

té à laquelle aspire M. R. est le regne des passions & des caprices, & par conséquent de l'esclavage de l'esprit & du cœur, qui est le plus terrible, & le seul vrai esclavage.

M. R. en veut fort au Despotisme ; je ne le contredirai pas, si ce n'est dans les mauvaises & fausses attributions & applications qu'il en fait aux Gouvernemens les plus légitimes, les plus honnêtes, les plus doux. Mais lui personnellement & *ad hominem*, je le trouverois fort heureux d'avoir un maître immédiat, qui le contînt despotiquement dans les bornes de l'honnête liberté d'écrire avec décence, honneur, Religion & bon sens. Un frénétique est-il heureux d'avoir la liberté de se tuer & de tuer quelqu'un ?

M. R. a entrevû mes objections ou mes réponses. Il convient que les Peuples accoûtumés à la servitude en supportent tranquillement le joug, comme un cheval dressé se laisse brider & mener où l'on veut. Mais ce n'est pas par-là qu'il en faut juger, dit-il, quoique ce soit-là l'état ordinaire de tous les hommes de toutes les Nations. Et par où veut-il juger des hommes, si ce

n'eſt par les hommes, & d'un Etat ſi ce n'eſt par les hommes mêmes de cet Etat ? Le voici : il veut qu'on juge de la liberté par la révolte, & de l'honnête liberté par le libertinage.

M. R. dit : Ce n'eſt donc pas par „ l'aviliſſement des Peuples aſſervis „ qu'il faut juger des diſpoſitions na„ turelles de l'homme pour ou contre „ la ſervitude, mais par les prodiges „ qu'ont fait tous les Peuples libres „ pour ſe garantir de l'oppreſſion. " Le mot de *prodiges* dont ſe ſert ici M. R. le trahit. Il aime les choſes fortes, les cataſtrophes, les révolutions, les excès en tout genre, comme les paradoxes en genre de littérature, & les licences en fait de liberté. Défions-nous-en.

Pur Sophiſme de ſubſtituer le mot d'*oppreſſion* à celui de *ſervitude*, comme de ſubſtituer celui de *ſervitude* au terme de *fidélité* ou d'*obéiſſance*. *Vir obediens loquetur victorias.* L'homme obéiſſant parlera victoires. M. R. n'aime pas celles-là. Il n'aime que les *prodiges* de la révolte la plus effrénée. Les Athéniens ſont le Peuple, que cet amour de liberté vague & capricieuſe, a le plus ſouvent révoltés contre leur

République & leur liberté même. Les Spartiates gouvernés par un Roi, & même par deux, ne se sont presque jamais révoltés. Je suis, M. votre, &c.

XXVI. LETTRE.

A Bien prendre les choses, M. ce n'est le plus souvent que dans les Républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des Despotes au moins. Il est facile d'usurper une autorité vague, & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toûjours quelqu'une, qui tire tout à elle, & s'empare de tout. Un Monarque n'a point de complices ni de rivaux, qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent à avoir plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de son ambition, s'il est ambitieux.

Non, il n'est pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laisser jouir son peuple de l'honnête liberté, qu'une

autorité légitime laiſſe toûjours aux ſujets fidéles & ſoumis. Les *prodiges* que vante M. R. ne ſont jamais que des coups de main, par où une populace mutinée favoriſe un oppreſſeur ſecret ou qui veut le devenir, contre celui qui ne l'eſt ſouvent qu'en imagination.

L'homme & les hommes ſur-tout ſont fait pour être gouvernés. Une Nation, un Etat ne repréſente jamais qu'une famille, dont le pere commun eſt le Chef naturel, toûjours repréſenté par le Prince, Roi, Doge, Statouder quelconque, ſoit héréditaire, ſoit électif ſelon l'uſage dont le tems les a mis en poſſeſſion. C'eſt un des malheurs auſquels la nature humaine eſt expoſée, que quelqu'un de ces Maîtres Gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il ſoit malhabile, inappliqué, méchant même. Cela eſt fâcheux, comme il eſt fâcheux d'être malade, de mourir, de ſouffrir. A cela, je ne vois que la patience.

M. R. n'y voit que la révolte, le coup de main, le bouleverſement de l'Etat. C'eſt-là ce qu'il traite de *prodige*, & où il autoriſe les fanatiques les plus furieux, qui ſous mille prétextes peu-

vent à tout propos réclamer *per fas & nefas*, leur prétendue liberté, soit de mœurs, soit de Religion, soit de fortune. Le plus communément ce ne sont en effet que des prétextes & du fanatisme; & pour un Prince tyran, qui se trouve en cinq ou six siécles, il se trouve de siécle en siécle des sujets fanatiques & des révoltés.

C'est l'esprit particulier, prétendu philosophe, que M. R. prêche ici en fait de Gouvernement, & de tout, comme dans sa Religion Calviniste & Républiquaine. Il est remarquable que depuis douze cens ans que la France a pris sa consistance d'Etat Royal & Monarchique, il ne se soit pas trouvé un Prince cruel ni méchant, la plûpart ayant été même spécialement bons, religieux & dignes fils aînés de l'Eglise, au lieu qu'il s'y est trouvé & retrouvé cent fois des Peuples Albigeois, Calvinistes, Ligueurs, Assassins des meilleurs de nos Rois, par ce principe exécrable des Peuples toûjours conservateurs de leur liberté, de leur droit de législation, & *toûjours armés* selon M. R. *contre leurs Conquérans.*

Encore, la liberté à laquelle aspire

M. R. n'étant qu'une liberté animale, ne mérite pas qu'un oiſeau même en cage ſe révolte & rompe les barreaux de ſa grille, pour ſe la procurer. Je défie cet Auteur de trouver chez les Juriſconſultes, les Théologiens, les Moraliſtes, les Philoſophes, ſi ce n'eſt Phyſiciens, Matérialiſtes, une raiſon autre que de méchanique, qui autoriſe les hommes à ſe mettre ou remettre en poſſeſſion d'une liberté idéale, où on ne vit que de gland & d'herbe, pêle mêle avec les animaux, ſans aucune loi, devoir, ni ſentiment de ſociété, de filiation, de paternité, d'humanité en un mot.

M. R. part toûjours de ce principe purement matérialiſte, qu'un corps, aſtre ou pierre qui ſe meut en courbe autour d'un autre aſtre ou d'une main adroite, c'eſt-à-dire, tend à s'échapper par la tangente en ligne droite. Et encore, ſi ce principe, qui n'eſt qu'une tendance plutôt qu'un droit, avoit lieu dans le phyſique même, il en réſulteroit la ruine de l'Univers, retombant tout de ſuite par-là dans la confuſion, dans la diſcorde des élémens, dans le cahos primitif & *originaire*, ſi l'on

veut, tel qu'il pouvoit être avant que Dieu dît : *fiat lux & fiat firmamentum.*

C'est la société subordonnée des esprits, des cœurs, des corps mêmes, qui fait la lumiere & le firmament de cet Univers, physique autant que moral & théologique. Dans l'ordre même des astres & des planétes, il y a toûjours un soleil ou une planéte principale, qui donne la loi à tout son tourbillon, malgré la tendance qu'elles ont toutes à devenir la principale, ou à s'en écarter. C'est dommage que M. R. soit Physicien jusques-là exclusivement. Il y a gens qu'il seroit mieux qui ignorassent tout, excepté leur catéchisme. Un demi Savant ne prêche jamais que l'ignorance.

Quelqu'un dans ce moment me suggere le passage qui vient ici fort à propos. *Et homo cùm in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis.* Je ne voulois pas en faire l'application. On me force de dire au moins que M. R. l'a faite lui-même, & de voir qu'ici il va la faire. C'en seroit trop dans une même lettre. Je suis M. votre, &c.

XXVII. LETTRE.

MOnſieur R. la liberté que vous prêchez, n'eſt pas même celle dont on jouit à Genève, en Hollande, ni dans aucune République légitime, c'eſt-à-dire, légitimée par le tems de ſa poſſeſſion, qui a preſcrit contre ſes premiers Souverains. Quoi que vous en diſiez, vous dites encore mieux, lorſque vous nous laiſſez ſous-entendre, que vous n'avez pas pû vous accommoder de la liberté actuelle de votre Patrie, & que celle même dont vous jouiſſez en France avec nous & plus que nous, qui ne nous y donnons pas toutes ces licences, eſt la plus grande que vous ayez pû trouver dans l'Univers, vous qui avant que de naître, auriez choiſi Genève, & qui vous obſtinez de choiſir Paris, ſans doute pour nous importuner mieux de votre amitié mélancolique & atrabilaire, tant vous nous aimez juſqu'à la fureur.

Vous ne prêchez pas même la liberté des Sauvages, qui ne laiſſent pas de vivre en une aſſez bonne ſociété de Nation

Nation, de paternité au moins, de maternité, de filiation & de fraternité. Non non, vous ne voulez que du pêle mêle avec les animaux, & je n'oserois dire jusqu'à quel point vous le voulez, traitant d'aviliſſement tout ce qui n'eſt pas ſelon la pure nature, natute purement physique & corrompue, que vous traitez pourtant de perfection & même d'innocence. Je crois que ſi vous vous étiez trouvé à la place du grand Nabuchodonozor, réduit à brouter avec les bêtes, vous n'auriez comme lui levé les yeux au Ciel, que pour le remercier de vous avoir ennobli; au lieu qu'il le remercia de l'avoit humilié, en le priant de l'en relever, comme il arriva par la bonté de Dieu.

Vous en jugez encore ici, en nous blâmant de n'en pas juger de même, par des animaux, dites-vous, " nés li-
„ bres & abhorrans la captivité, que
„ vous voyez ſe caſſer la tête contre les
„ barreaux de leur priſon, par des mul-
„ titudes de Sauvages tout nuds. " Ce ſont toûjours vos termes, vos phraſes, vos ſentimens, votre philoſophie, oüi
„ tout nuds: qui mépriſent les volup-
„ tés Européennes, & bravent la faim,

„ le feu, le fer & la mort, pour ne „ conſerver que leur indépendance. „

Pour le moins, cette fois-là, mon cher M.R. image de Dieu que vous êtes, image d'homme au moins, vous conviendrez que cette liberté de ſe caſſer la tête & de ſe noyer dans l'eau ou ſe martyriſer dans le feu, eſt bêtiſe pure, folie, fureur, de mourir pour ne pas mourir, *ne moriare mori*, & de ſe rendre l'eſclave du Démon en enfer, pour ne l'être pas de quelque honnête homme, fût-il tyran, dans un beau & bon pays comme eſt la France par exemple.

En vérité je n'ai jamais compris les Grecs mêmes, les Athéniens, beaucoup moins vous comprens-je, M. R. de nous vanter une liberté qu'on ne peut recouvrer qu'en ſe faiſant bien du mal, en periſſant même & en devenant l'eſclave de cette prétendue liberté. Définiſſez-nous donc au moins une bonne fois cette liberté après laquelle vous courez. Où eſt-elle? En quoi conſiſte-t-elle? Faites-nous voir un Etat, un pays, un ſéjour où on la trouve? Vous nous faites voir des enragés, des furieux qui s'éſtropient, ſe tuent, ſe tourmentent, ſe conſument

en désirs, en faux frais, sans jamais pouvoir y arriver. C'est un enfer où il est vrai que les damnés se tourmentent à courir après le Paradis dans le feu qui les en brûle d'autant mieux.

Quelle folie ! Quelle fureur ! Enfin, enfin à la page 108. vous osez attaquer à visage découvert *l'autorité paternelle* que vous traitez de *despotisme* & d'*esprit féroce*. Mais voilà ce que je veux bien faire observer à vos Lecteurs & aux Lecteurs de tous les Auteurs qui depuis un tems crient en France contre le *despotisme* ; car M. R. n'est pas le seul, mais il est heureusement le moins précautionné de tous ceux qui calomnient les Gouvernemens les plus paternels & les plus légitimes.

Ils en veulent tous sous main, mais M. R. en veut ouvertement à l'autorité la plus paternelle, lorsqu'ils font semblant de n'en vouloir qu'au despotisme des Turcs ou des tyrans. Sur quoi je suis bien-aise de prendre l'occasion d'observer, que lorsque Cromwel voulut bouleverser l'Angleterre, y détruire la Monarchie & y extirper tout reste de Religion Catholique, il fit du despotisme un cri de guerre

qui gagna tous les eſprits, tous les cœurs, & arma tous les bras contre le Roi le moins deſpote, le moins féroce, le plus doux, le plus paternel que l'Angleterre ait peut-être jamais eu.

M. R. grand Légiſlateur à la façon du Peuple dont il maintient la légiſlation & la révolte, dit *qu'au lieu de dire que la ſociété civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'eſt d'elle que ce pouvoir tire ſa principale force.* Lorſqu'une étincelle de vérité ſe mêle au diſcours de M. R. encore trouve-t-il le moyen de l'éteindre, & de la convertir en fumée, capable de nous aveugler, après l'avoir aveuglé lui-même. Comment ſeroit-il Philoſophe avec le peu de préciſion & de juſteſſe, de réthorique même & de gramm aire qui regne dans ſon diſcours ?

Jamais en morale on n'a dit, *que la ſocieté civile dérive du pouvoir paternel.* Ce n'eſt tout au plus qu'en Phyſique, qu'on pourroit dire honnêtement que le phyſique de la ſociété civile, le nombre & la génération des enfans, ſuppôts de la ſociété, dérive du pouvoir phyſique & de la faculté générati-

ve, &c. C'eſt le gouvernement de la ſociété, qui dérive du pouvoir paternel.

Le raiſonnement de M. R. n'eſt ici qu'un grand & pur ſophiſme, pour établir un principe évidemment faux. Il confond la ſociété avec le pere de la ſociété, & veut tirer de celle-ci le droit de celui-là, au lieu de tirer de celui-là le droit de celle-ci. Mais le droit de la ſociété, ne peut par-là même être, comme j'ai dit, qu'un droit d'être gouvernée, & le droit actif du Gouvernement ne peut jamais réſider que dans le Chef, Pere phyſique & Créateur de la ſociété & de tous ſes droits.

M. R. veut en termes très-équivalemment formels, que le Pere tire de ſes enfans le droit de paternité, le droit d'être pere, au lieu qu'il eſt phyſiquement même évident que c'eſt du pere que les enfans tirent le droit d'être enfans. C'eſt comme ſi on vouloit dire que le droit du Gouverneur vient du Gouvernement, au lieu de dire que le Gouvernement vient du Gouverneur.

Le vrai fait eſt que le Pere, le Chef,

le Gouverneur ſont tous antérieurs aux enfans, aux ſujets, à la ſociété, & qu'il y a bien du mauvais raiſonnement à dériver la fontaine du ruiſſeau, au lieu de dériver le ruiſſeau de la fontaine. C'eſt éternellement le ſophiſme de M. R. Je ſuis M. votre très, &c.

XXVIII. LETTRE.

MOnſieur, le pouvoir paternel exiſte évidemment avant le *pouvoir*, c'eſt-à-dire, le *devoir* filial. Car ce n'eſt que devoir dans ceux-ci, & ce n'eſt que pouvoir dans le pere & la mère ne faiſants qu'un; & cette unité-là, même de la ſociété la plus primitive qu'il puiſſe y avoir hors de Dieu, eſt évidemment le modéle, la règle & le principe effectif de toute la ſociété filialement paternelle.

Le Sophiſme de M. R. eſt de nous repréſenter le pouvoir du pere & de la mere comme nul avant qu'il y ait des enfans. Or il n'eſt pas nul alors. Il eſt même alors dans toute ſa force, puiſqu'il eſt dans ſa cauſe. Le pouvoir du pere & de la mere ſur les enfans qu'ils

n'ont pas, est d'autant plus grand, que c'est un pouvoir effectif, le pouvoir de les faire. Quand ils existent le pouvoir paternel est diminué en quelque sorte d'autant par leur existence désormais indépendante du pere & de la mere.

En rigueur cependant il n'est point diminué, & n'en est que plus explicite & plus actif, leur conservation étant toûjours une sorte de reproduction & de création. Et voilà le droit paternel dans toute sa force & dans tout son exercice. Il faut tant de tems avant que des enfans soient des hommes faits & des gouverneurs : & cette société naissante ou renaissante est bien éloignée de ratifier le droit de gouvernement & de législation, que M. R. veut lui donner sur la société paternelle & maternelle, ou paternelle tout court, que M. R. a l'imprudence de vouloir en dériver.

L'imprudence en est complette & contre tout droit de nature, physique autant que moral dans M. R. qui va jusqu'à dire qu'à un certain âge où les enfans n'ont plus besoin de leurs peres, *ils leur doivent du respect non l'obéissance.* M. R. va-t-il prêcher la désobéissance

des enfans à leurs parens? C'eſt un terrible homme que M. R. il empoiſonne & corrompt tout, la nature même la plus ſaine comme la plus corrompue, en traitant celle-ci d'innocente, & celle-là de corrompue.

Qu'eſt-ce donc que le reſpect filial ſi ce n'eſt de l'obéiſſance? Dans l'Evangile J. C. réprouve formellement tout reſpect rendu aux parens par les enfans, lorſqu'il ſe borne à de ſimples honneurs de cérémonie & de formalité, & ne va pas juſqu'aux ſervices les plus effectifs, à la déférence, à l'obéiſſance. Il eſt ſingulier que M. R. borne l'obéiſſance des enfans au beſoin qu'ils ont de leurs parens, de maniere que dès qu'ils n'ont plus beſoin d'eux, ils ne doivent plus leur obéir en rien.

Mais ſi dans la première enfance ils doivent l'obéiſſance à leurs parens dans les ſeules choſes ſans doute qui concernent leurs beſoins; quoi, ne leur en doivent-ils point par reconnoiſſance dans les beſoins que les parens peuvent avoir d'eux, de leurs ſervices? Ordinairement là où finiſſent les beſoins des enfans commencent ceux des parens; & ſi à cauſe de ceux-là les enfans doivent

obéir

obéir aux parens, à plus forte raiſon le doivent-ils lorſque les parens en ont beſoin. Selon M. R. un enfant doit obéir à ſon pere pour aller prendre le pain que ſon pere lui donne: mais ſi le pere demandoit d'aller prendre ce pain & de le lui apporter à lui-même, l'enfant ne ſeroit point obligé de lui obéir. M. R. a beau vanter M. ſon pere; je ne ſerois pas ſurpris d'apprendre, qu'en partant, il y a quinze ou vingt ans, de Genève, pour venir en France philoſopher, il eût laiſſé ſans pain & ſans reſſource pour en gagner, le bon homme, qui au lieu de lui apprendre & de faire lui-même ſon métier, lui a appris à philoſopher de la ſorte, d'après Plutarque, Tacite ou Grotius, qui pourroient encore l'en déſavoüer.

Dieu ayant ſpécialement attaché le droit d'une longue vie, à l'honneur effectif des enfans envers leurs parens, il faut croire que ce n'eſt pas pour exempter plus long-tems les enfans du devoir d'obéiſſance envers leurs parens, qu'il leur promet cette longue vie.

Pour moi je crois éternel ce droit d'obéiſſance reſpectueuſe & effective, comme l'obéiſſance des peres eſt un droit

éternel de leur part envers Dieu, le Pere des peres.

Mais par malheur il faut raiſonner auſſi, car c'eſt-là que s'embrouille conſtamment M. R. La multitude des peres particuliers qui forment une grande ſociété, une Nation, eſt un labyrinthe d'où ce fameux Philoſophe ne peut ſe démêler. Il y a les peres communs & les peres particuliers. Il n'eſt pas douteux qu'en général il ne faille obéir à tous, au pere, au grand-pere, à l'ayeul, &c. & en même tems aux peres, grands-peres & ayeux, c'eſt-à-dire, aux Magiſtrats, Gouverneurs, Princes, Rois de toute la ſociété nationale des ſociétés. Et alors il eſt vrai que le pere général diſpenſe quelquefois de l'obéiſſance aux peres particuliers, qui ſont même cenſés obéis dans les choſes où ils doivent obéir eux-mêmes aux peres communs, & y diriger l'obéiſſance perſonnelle que leur doivent leurs enfans.

Le pere de la patrie doit en tout tems être obéi préférablement aux peres des patriotes, parce qu'enfin c'eſt le pere des peres & des enfans. M. R. ne balance pas à changer le pouvoir

paternel en deſpotiſme qu'il traite même bientôt de tyrannie, pour peu qu'il ſoit pouſſé au-delà du beſoin des enfans. Encore M. R. ſe pique-t-il quelquefois d'un peu d'aviſement ou de raviſement.

Comme il ſent après coup que tout ce qu'il dit tombe à plomb ſur nos Rois, les meilleurs Rois qu'il y ait au monde, depuis au moins 1200 ans; vîte, il a ſoin d'y mettre un palliatif qui ne corrige rien. Il convient même que ſon Syſtême eſt odieux. Car il dit: „ Ce Syſtême odieux eſt bien éloigné „ d'être celui des ſages & bons Monar„ques, & ſurtout des Rois de France. Pour prouver cela il ne cite qu'un paſſage tiré d'un Edit de Louis le Grand, qu'on ſait bien n'être pas le meilleur de nos Rois pour ceux de la Religion de M. R. depuis la Révocation ſur-tout de l'Edit de Nantes.

Il inſiſte au reſte fort peu ou point du tout ſur l'Edit cité, & tout de ſuite il y reprend des forces pour revenir contre la Monarchie qu'il confond avec le deſpotiſme & la tyrannie, contre l'autorité, la ſociété, l'humanité, toutes choſes contre leſquelles il s'eſ-

crime, comme on dit, à bras raccourci, & avec d'autant plus de confiance qu'il croit par cette prémunition d'un paſſage unique ſans preuve ni diſcuſſions, s'être mis à couvert, contre la ſociété, & l'autorité légitime, qu'il brave en face & ſans aucun vrai ménagement. Je ſuis, M. votre, &c.

XXIX. LETTRE.

CE qu'il y a d'horrible, M. dans votre façon de Syſtême ſans façon, c'eſt que les peres auroient beau s'aſſujettir au pere commun de la ſociété, vous combattez *pro aris & locis* en faveur des enfans rebelles qui naiſſent, ſelon vous, avec la pleine liberté de reclamer contre une ſervitude à laquelle leurs peres n'ont pû aſſujettir qu'eux-mêmes. M. R. ſoûtient toutes choſes contradictoires. Les enfans, ſelon lui, ont droit aux biens de leurs peres au préjudice de ceux-ci, mais la ſervitude des peres envers le chef de la ſociété, du Prince, du Magiſtrat, du Roi, n'eſt point héréditaire, ſelon lui.

Voilà l'horreur contradictoire. Que

le pere acquiere des biens, il acquiert pour ses enfans ses héritiers de droit rigoureux. Que le pere se soûmette au pere commun, au Roi, les enfans ont droit de se révolter. Ils ne sont héritiers que du bien pécuniaire. Ils ne le sont pas de la servitude, car c'est ainsi que cela s'appelle chez le nouveau Lycurgue. Les fils des esclaves ne sont pas esclaves, selon lui. Le pere ne l'est que de ses enfans. Les enfans ne le sont que d'eux-mêmes, étant sans doute nés librement comme M. R. avant que de naître à Genève.

M. R. ne laisse pas d'être conséquent. Les enfans naissent hommes originaires bêtes brutes & pures machines, selon lui, sans devoirs, sans sentimens, mais non sans besoins. Or leurs besoins sont des droits, d'indépendance pour eux, de servitude pour tous les autres, peres, meres, Rois, Princes & Magistrats. Si M. R. avoit assisté au contrat de la Nature avec nous, le jour que Dieu régla les droits respectifs, en disant: *Fiat lux*, & le second jour qu'il les ratifia, en disant: *Fiat firmamentum*, il nous auroit donné sept Soleils pour éclairer sept Planétes, qui

n'en auroient pas eu beſoin étant Soleils elles-mêmes ſans beſoin, dépendance ni ſervitude des unes ou des uns envers les autres. Car la ſociété de toutes choſes eſt un mal, & la liberté Epicurienne ſeule eſt un bien au gré de M. R.

Je demande à cet oracle univerſel, ſi les enfans en héritant des biens, héritent auſſi des fiefs, hommages, redevances, dettes, corvées dont ces biens ſont chargés entre les mains des peres? Eh mon Dieu, c'eſt un *pléonaſme décidé* de demander cela à M. R. Je ſais mon Rouſſeau par cœur, chez lui tous les cas ſont décidés. Le pere, ſelon lui a été un ſot de s'engager à payer ce tribut, cette dette, à cette ſervitude, à cet hommage. Le fils en eſt quitte par ſa qualité de fils, puiſqu'il eſt quitte même de toute obéiſſance à ſon pere propre & particulier, & à plus forte raiſon au pere commun. Les enfans doivent reſpecter le Teſtament de leur pere, mais non lui obéir, ſi ce n'eſt dans l'héréditté de leurs biens pécuniaires & phyſiques. Car c'eſt toûjours du phyſique, ſi ce n'eſt de la phyſique chez M. R.

Enfin en propres termes M. R. nous dit d'un ton ici moqueur, ailleurs

amer, que „ *les Juriſconſultes* qui ont „ gravement prononcé que l'enfant „ d'un eſclave naîtroit eſclave, ont „ décidé en d'autres termes qu'un hom„me ne naîtroit pas homme. " Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'abſolument c'eſt M. R. qui a gravement prononcé dans tout ſon Livre qu'un homme ne naiſſoit pas homme raiſonnable, mais animal & ſauvage, ſans ſociété, ſans devoirs, &c.

Comme ſans ceſſe M. R. repéte, même en ſe contrediſant, je ſuis bien obligé de le répéter en le contrediſant. Il revient au contrat entre les Souverains, c'eſt-à-dire, il en parle de plus en plus clair. Car il ne ſe répéte que parce qu'il eſt timoré ou timide, du reſte ſcrupuleux, n'oſant d'abord dire tout ce qu'il penſe, mais ſe reprochant bientôt de n'avoir pas tout dit.

Il dit donc tout net ici, que le ſujet rentre dans tous les droits de ſa liberté ſauvage & animale, phyſique enfin, lorſque le Roi, le Prince, le Magiſtrat, le pere commun quelconque, manque par des injuſtices ou des oppreſſions au prétendu contrat de la ſociété avec ſon Chef. Ce contrat eſt une chi-

mère, un titre de révolte ; s'il y a ici un contrat, c'eſt avec Dieu. Les ſujets n'entrent dans ce contrat que comme ſujets ; le contrat s'il y en a, eſt de Dieu au Prince, & du Prince à Dieu. Le Prince promet de bien gouverner, au jugement de Dieu : le ſujet n'a que la ſoumiſſion, la patience & la prière en partage.

Il y auroit trop d'inconvéniens pour les ſujets même & pour la ſociété, qu'ils euſſent, qu'elle eût le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude eſt *bellua multorum capitum.* encore telle bête n'a point de tête que ſon Chef, ſon Prince, ſes Magiſtrats ſoumis au Prince, au Chef unique, fût-il Doge ou Stathouder.

Le peuple, les ſujets, la ſociété, n'ont que des bras, & il ſeroit horrible que des bras euſſent droit de révolte contre la tête, dont ils ſont les exécuteurs, mais non les Juges. Quand Dieu eut dit, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum*, & qu'il lui donna Eve avec tout ce qui s'en-ſuit : c'eſt-à-dire, des enfans & toute une ſociété analogue, il ne les donna que comme *adjutorium ſimile ſibi*, comme compagnes & com-

pagnons, *mulier quam dedisti mihi sociam*; mais jamais comme des têtes.

Car formellement dans l'endroit où Saint Paul parle le plus ferme en Jurisconsulte moraliste & théologien, il tranche toutes ces questions-là, en disant, *caput viri Christus, caput Christi Deus*, & tout de suite, *caput autem mulieris vir*, ce qui a fondé le proverbe de *la femme sans tête*. Car Saint Paul n'en donne point d'autre que l'homme, à la femme & à toute la société qui en dérive.

Quand les Juifs voulurent un Roi, encore eurent-ils la sagesse de le demander à Dieu & de le recevoir de sa main. Mais de quelque façon que le Peuple reçoive, ou se donne un Roi, un Chef, c'est toûjours Dieu qui le lui donne, & sur-tout qui donne à ce Chef, à ce Roi toute son autorité, puisque, *omnis potestas à Deo*, & qu'absolument le Peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné.

C'est le Peuple qui se donne un Roi, un Chef, sans consulter Dieu, qui est un usurpateur, puisqu'il donne une autorité qu'il n'a pas, & qui ne peut

venir que de Dieu ; le peuple n'a droit que de préſenter. Dans la cauſe de la légitimité d'un Souverain, le Peuple n'eſt que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être juge ; il ſeroit juge dans ſa propre cauſe. Je ſuis M. &c.

XXX. LETTRE.

ETabliſſons M. l'état de la queſtion. Je ſuppoſe d'un côté un Roi tyran, cruel, uſurpateur même & conquérant, ſi l'on veut: & d'un autre côté, un Peuple armé pour le dépoſſéder & s'en délivrer. Juſques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident. Au Tribunal de qui, je le demande? or je n'y vois d'autre Juge que Dieu.

Le ſort des armes, la voie de fait n'eſt point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le conſultât les armes à la main, tout Dieu des Armées qu'il eſt ; & il permet ſouvent à l'injuſtice de prévaloir ; je n'y vois en un mot que la patience, la fidélité, la ſoumiſſion & la prière. Mais le Roi eſt

cruel, me dit-on : mais le Peuple est mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux ? Mais qui est-ce encore une fois qui décidera ? Encore ne vois-je que le Roi tranquille possesseur qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de Dieu, auquel on est bien obligé de s'en rapporter sur la plûpart des évènemens litigieux de cette vie, essentiellement équivoque & passagère.

La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit ; il est trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il est bien évident que le Prince coupable ou non coupable succomberoit toûjours, n'ayant qu'un bras, & ayant tous les bras contre lui. Ce seroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes.

M. R. lui même traite de *prodiges* les coups de main par lesquels les Peuples ont souvent réclamé leur liberté sur les plus légitimes Souverains. Ces prodiges ne sont sûrement pas des miracles, même de bravoure. Ce sont même des lâchetés bien décidées, d'avoir triom-

phé d'un ſeul homme, par les fureurs de toute une Nation armée contre lui.

Le plus ſouvent cependant dans ces ſortes de querelles, royales d'un côté, & nationales de l'autre; le Roi lui-même, fût-il tyran, ayant ſes Partiſans & ſon Armée, il eſt bien évident que c'eſt alors la Nation contre la Nation, ce qui rend le prétendu droit national équivoque & le Jugement quelconque qui en réſulte, encore plus litigieux.

Le Roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui, contre cent mille hommes purement nationaux, qui veulent le deſtituer, ces dix mille hommes ſont naturellement cenſés la plus noble & la plus ſaine partie, & devroient l'emporter au Tribunal de Dieu & des hommes, d'autant plus que les cent mille hommes ont toûjours à leur tête un Chef de révolte, qui peut tout auſſi-bien être que le Roi un tyran, & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Il eſt donc démontré que M. R. habile homme d'ailleurs, ſi l'on veut, ne ſachant pas un mot de théologie, de morale, de phyſique même, n'en ſait pas davantage de juriſpruden-

ce & de politique. Cependant, comme j'ai entrepris de réfuter M. R. dans tous ſes points, j'irai juſqu'au bout de ſon diſcours, qui commence pourtant à m'ennuyer, autant que le mien peut l'ennuyer.

Je m'aguerris même peu à peu, à l'extrême averſion que j'ai de copier ces horreurs, pour me donner uniquement le droit de les réfuter. Comment M. R. a-t-il pû dire par maniere d'épiphonème contre le deſpotiſme vrai ou calomnieux de toutes ſortes de ſouverains Monarques & paternels, que l'émeute qui finit par étrangler ou dé„ thrôner un Sultan, eſt un acte auſſi ju„ ridique que ceux par leſquels il diſpo„ ſoit la veille, de la vie & des biens de „ ſes ſujets. La ſeule force le maintenoit, „ la ſeule force le renverſe. Toutes ces „ choſes ſe paſſent ainſi ſelon l'ordre „ naturel.“

Oüi, voilà le naturel de M. R. de traiter d'acte juridique la violence des ſujets, qui ſans autre forme ni procès, étranglent un Sultan, qu'il leur plaît de traiter de tyran. Encore Cromwel, le ſcélérat Cromvvel, mit-il un air de jugement & de forme juridique dans le *prodige* de ſa révolte, en faveur de

la prétendue liberté des Anglois, ou en faveur de ſon ambitieux fanatiſme.

M.R. qui oſe taxer d'ames ſanguinaires ceux qui ont conſeillé la révocation de l'Edit de Nantes, ou qui ont défendu l'Etat contre les attentats des Huguenots fanatiques, paroît bien plus ſanguinaire, dans cette façon raiſonnée, d'ériger l'étranglement d'un Sultan par ſes ſujets en acte juridique, ne mettant point de différence entre le jugement & l'exécution d'un jugement de mort, entre le Juge & le Bourreau. Je ſuis fâché qu'on ait dit qu'il ne manque à M. R. que l'adreſſe & l'hypocriſie d'un prédicant de révolte, d'un Cromwel. Oh, hypocrite! M. R. ne l'eſt point du tout: il parle clair.

Me voici aux notes. L'Auteur dit „ l'homme eſt méchant ..... cepen„ dant l'homme eſt naturellement bon. „ Qu'eſt-ce donc qui peut l'avoir dé„ pravé à ce point, ſinon les change„ mens ſurvenus dans ſa conſtitution?“ M. R. paroît par-tout ignorer abſolument la cauſe unique de la dépravation des hommes & de la corruption de notre nature d'abord innocente, c'eſt-à-dire, le péché d'Adam. Il remonte toû-

jours au physique ; car il n'entend que cela par notre *constitution*. Or il n'y a eu que du moral, & du théologique même dans la désobéissance d'Adam. Je suppose que M. R. est baptisé & qu'il sait pourquoi.

M. R. veut que la société des hommes soit cause de toute leur dégradation. Encore l'Ecriture lui en donne-t-elle le démenti, le plus *ad hominem* qui puisse être. Car M. R. voulant que l'homme originaire & bête brute, en société d'abord avec les bêtes brutes seules, fût jusques-là dans l'état de nature pure & innocente, uniquement pervertie par la simple société avec les autres hommes, ignore que réellement le péché d'Adam n'est venu que de ce qu'Eve formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de philosophie & de théologie, avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le serpent. C'est cela qui donne un démenti bien formel à M. R.

Le serpent étoit le démon sans doute, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là, tant les

bêtes peuvent déniaiſer les hommes, au dire de M. R. qui s'y connoît, comme on voit, mais ne ſe connoît point du tout aux hommes ni à leur marche depuis le premier inſtant de leur inſtitution dans un beau jardin & non au pied d'un chêne, & à l'appétit d'un gland des forêts du Canada; car je ſuppoſe que le premier fruit qui a tenté Eve, étoit *pulchrum viſu, aſpectuque delectabile.* Je ſuis, M. votre, &c.

XXXI. LETTRE.

DAns ſa fantaiſie d'ériger les hommes naturels en bêtes, on doit bien s'attendre à voir M. R. ériger les bêtes en hommes. Il eſt piqué de ce que les *Pongos*, les *Mandrills*, les *Orang-Outangs*, & bien d'autres eſpéces de ſinges, qui approchent beaucoup de la forme humaine extérieure, ont été déclarés pures bêtes par la plûpart des voyageurs qui en ont parlé; & il dit que ce ſont *les mêmes Etres, dont ſous le nom de Faunes, de Satyres, de Sylvains, les Anciens faiſoient des Divinités.* ſe croyant lui ſans doute fort modéré

modéré de prendre le milieu entre les Idolâtres & les bons Chrétiens, en faiſant des hommes de ceux dont il n'oſe faire des bêtes ni des Dieux.

Sur quoi il entre dans une grande diſſertation contre les voyageurs qu'il réduit à quatre claſſes, les *Marins*, les *Marchands*, les *Soldats* & les *Miſſionnaires*. On croiroit qu'il eſt tenté de dégrader de l'humanité ces quatre eſpéces, par dépit de ce qu'elles en ont dégradé les ſinges; Car, dit-il, „ on ne „ doit guéres s'attendre que les trois „ premieres claſſes fourniſſent de bons „ obſervateurs. "

M. R. leur fait tort, ſur-tout aux Marins, aux Marchands mêmes. Nous leur devons la plûpart des obſervations d'hiſtoire naturelle des Pays ou des Mers où ils ont navigué ou trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choſes aux Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois: les Portugais & les Eſpagnols ſont ceux à qui nous devons le plus, à cauſe même des Miſſionnaires qu'ils y ont toûjours aſſociés aux ſimples Marins.

M. R. vient ſpécialement aux Miſſionnaires; car ſur quoi ne veut-il pas

dire ſon mot ? Et on auroit bien deviné que c'eſt pour en venir à eux, qu'il met les trois autres eſpéces à quartier & à bas. Pour mettre mieux à bas & à quartier ces bons Miſſionnaires, il joue l'air plutôt que le jeu d'un bon homme lui-même neutre, impartial, & déſintéreſſé. Il loue leur zèle & leur bonne intention, comme ſi on étoit fort flatté de tels éloges ſans connoiſſance de cauſe.

Le bon homme du reſte, bat les bonnes gens de ſon mieux 1o. *Ils ſont*, dit-il, *ſujets à des préjugés d'Etat, comme tous les autres.* M. R. appelle préjugé d'Etat, le préjugé en faveur des hommes, contre les bêtes. Oh, oüi, l'humanité eſt un état pour des hommes, s'il ne l'eſt pas pour M. R. 2o. Les Miſſionnaires, ſelon lui, ne ſont pas propres à des *recherches de pure curioſité*, qui les détourneroient *des travaux plus importans auſquels ils ſe deſtinent.* M. R. appelle des recherches de pure curioſité celles d'un Miſſionnaire qui veut s'aſſurer ſi le petit homme de Borneo eſt homme digne du Baptême, & d'être converti à l'Egliſe & à Dieu. Perſonne n'a plus fait de recherches &

de Dissertations sur ces singes hommes & sur tous leurs pareils, que les Missionnaires, qui s'y sont pris en Naturalistes, en Physiciens, en Anatomistes, en Historiens, en Moralistes, en Philosophes avant que de s'y prendre en Théologiens, en Apôtres.

Mais 3°. selon M. R. „ pour prêcher „ utilement l'Evangile il ne faut que du „ zèle, & Dieu donne le reste, mais „ pour étudier les hommes il faut des „ talens, &c. " Voilà une calomnie bien hardie de l'Eglise, des Apôtres, de la Religion, & de tout ce que l'Univers a de plus sacré. Oüi, M. R. a dû s'attendre que je la relèverois à visage découvert. M. R. ne vint à moi en arrivant à Paris, que parce qu'il me connoissoit à Genève même, me dit-il. Il m'a donc méconnu en me voyant. Mon air d'honnête-homme sans doute l'a trompé, comme l'air d'hommes bêtes des *Pongos* trompe, selon lui, ceux qui les voyent de près. *Major è longinquo reverentia*, sans doute, & *minuit præsentia famam.* Quoi ! l'Apostolat n'est pas un talent, une vocation donnée de Dieu même ? Quel orgueil ! quoi, le P. le Comte n'avoit point de talens

même naturel ? Le P. d'Entrecolles, qui nous a ſi bien donné l'art de la porcelaine n'avoit point de talent ? M. R. ignore-t-il que ce ſont deux bons Miſſionnaires qui ont découvert les ſources du Nil, qu'Alexandre, Céſar, Auguſte, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faiſant les plus grandes recherches, les plus grands frais. Ignore-t-il que ce ſont deux ou trois bons Miſſionnaires, qui nous ont donné les Cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, & preſque de toute l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique ; Cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun Pays connu ; & qu'ils les ont données en Arpenteurs, en Aſtronomes, en Géométres, en Phyſiciens, en Naturaliſtes, en toutes ſortes de genres de Philoſophie, & de talens même naturels ?

Ignore-t-il que de bons Miſſionnaires ont non-ſeulement dreſſé, levé, mais fait la Carte autant terreſtre que typographique du Paragai, de, &c. Et cela en politiques Religieux, & en Conquerant des Royaumes & des Empires aux Rois d'Eſpagne, de Portugal,

de France, uniquement en les acquérant à l'Egliſe & à J. C. Ce qui eſt une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes en conquérant à J. C. & à Dieu. Pour le moins de tels Peuples ne reſtent point armés contre de tels Conquérans.

M. R. en veut aux Miſſionnaires, ſur ce qu'en caractériſant les Peuples lointains, *ils ne diſent que ce que chacun ſavoit déja*, & „ de ce qu'ils n'ont „ ſû appercevoir à l'autre bout du „ monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à „ eux de remarquer, ſans ſortir de leur „ rue; & que ces traits vrais qui diſtin„ guent les Nations, & qui frapent les „ yeux, faits pour voir, ont preſque „ toûjours échapé à leurs yeux. De-là „ eſt venu, dit M. R. ce bel adage de „ morale, ſi rebatu par la tourbe phi„ loſopheſque, que les hommes ſont „ par-tout les mêmes; qu'ayant par„ tout les mêmes paſſions & les mê„ mes vices, il eſt aſſez inutile de „ chercher à caractériſer les différens „ Peuples; ce qui eſt à peu près auſſi„ bien raiſonné que ſi l'on diſoit qu'on „ ne ſauroit diſtinguer Pierre d'avec „ Jacques, parce qu'ils ont tous deux

„un nez, une bouche & des yeux.„

Un de nos bons & grands Rois, disoit obligeamment à un de ses Courtisans dont j'ai oublié le nom : un tel, je vous connois si fidéle à mon service, si attaché à ma personne, que je ne crois pas que rien pût vous en détacher. Je vous demande pardon, Sire, répondit le Courtisan, honnête-homme & loyal Serviteur. *Le mépris de votre Majesté me révolteroit à coup sûr.* Le piquant de M.R. c'est qu'il nous méprise, & nous parle avec une incivilité, une impolitesse, qui est l'antipode de notre caractère, même avec lui.

Qu'est-ce que M. R. pour mépriser ainsi tout ce qui nous regarde ? Pour le moins, sommes-nous aussi en société avec lui, l'image de Dieu, & il n'a pas droit de cracher sur cette image qui est en nous, non plus que nous crachons sur celle qui est en lui, quoiqu'il ne cesse de l'avilir, en avilissant la nôtre.

L'orgueil cynique est le péché capital du péché capital de l'orgueil ordinaire. Le crasseux Diogène, dans son tonneau plein de lie & d'ordure, mépriſa plus Alexandre, qui l'y honoroit d'une visite, comme à la bête du jour,

qu'Alexandre ne mépriſoit l'Univers, Rois & Peuples à qui il impoſoit ſilence par-tout, dans le ſein de ſa gloire, & dans tout le brillant de ſon courage victorieux & conquérant.

M. R. connoît fort bien tout le bas, le trivial, le ſuranné de notre langue, s'il n'en connoît point le noble, le fin & le gracieux. Ses *adages*, ſa *tourbe philoſopheſque* ſont dans une telle bouche, ſous une telle plume d'un *mépriſant* infini, de la part d'un Genévois, pour ne pas dire, d'un Savoiſien helvétique. Soit dit en repréſailles, ſans vouloir mépriſer perſonne, non pas même cette perſonne-là.

Cette perſonne, ce grand perſonnage ſe croit philoſophe, non de la *tourbe*, ni du commun, parce qu'il lui plaît à quatre ou cinq mille lieues de diſtance, de voir des hommes dans des *Pongos*, où d'honnêtes & habiles gens n'ont vû de très-près que des ſinges ou des bêtes; & qu'il lui plaît auſſi à la même diſtance, de ne voir que des bêtes, & là où les Miſſionnaires, & les Marins Marchands ou Soldats ont vû des hommes, tels qu'on les voit, *ſans ſortir de ſa rue.*

Bien ſûrement M. R. eſt malade ; & s'il étoit permis de plaider pour lui auprès des grands Magiſtrats, qui pourroient enfin vouloir le réprimer, je me jetterois à leurs genoux, pour que ce ne fût point dans une maiſon de force, mais tout au plus dans quelque hôpital de convaleſcens ou d'incurables qu'il fût logé avec toute liberté, ſi ce n'eſt d'écrire, & avec toutes ſortes de bien-aiſes de ſa perſonne.

Il ignore cette chanſon, qui a été trouvée pleine d'eſprit de la part du P. L. S. J.

Un Voyageur qui court le monde
Eſt un peu foible de cerveau,
S'il croit dans la Machine ronde
Voir quelque choſe de nouveau.
Qu'il parcoure la terre & l'onde,
Après chaque jour il dira :
C'eſt ici tout comme là, &c.

Je ſuis donc, après ce trait de gayeté, pour vous égayer, M. & très-cher M. R. votre, &c.

XXXII.

XXXII. LETTRE.

MOnſieur R. nos premiers Voyageurs, Miſſionnaires même, n'ont pas laiſſé de trouver de grandes différences dans les Peuples, comme dans les Pays qu'ils ont vûs loin d'ici, & ce ſont des Philoſophes, Miſſionnaires même en ſecond & en réviſion de procès, qui ont prononcé qu'abſolument ces Pays & ces Peuples ayant plantes, animaux & hommes avec le nez entre les deux yeux ſur le viſage, & les mêmes paſſions & caractères dans le cœur & dans l'eſprit, c'étoit ici tout comme là, & là tout comme ici, des fils d'Adam, bons à baptiſer & à rendre enfans de J. C.

Il y a même plus que cela dans la ſaine Philoſophie des Miſſionnaires, des premiers même, c'eſt qu'avant que d'avoir vû ces Peuples, & dès en partant d'Europe, ils ont prévû qu'ils alloient trouver des hommes tout comme ici, puiſqu'ils n'alloient que pour les convertir, & non pour convertir des ſinges, comme il plairoit à M. R.

qui d'ici les transforme en hommes.

Encore les bons Miſſionnaires ſont-ils plus Philoſophes que M. R. dans le genre même dont ſe mêle M. R. puiſque de près comme de loin ils ont apperçu la plus grande différence qui puiſſe ſe trouver entre homme & homme, différence plus grande que celle de l'homme à la bête & au Pongo, ſavoir celle de bélial à J. C. & de la pure humanité corrompue au Chriſtianiſme ou à l'humanité réparée, c'eſt-à-dire, encore de l'image du démon à celle de Dieu.

Cette différence n'eſt-elle rien aux yeux d'un grand Philoſophe comme M. R. qui ſe vante pourtant d'avoir *des yeux faits pour voir ?* Voyant ici tout comme là & là comme ici, des Pongos hommes & des hommes Pongos, & ne voyant que des bêtes par-tout. Chacun a ſes yeux. Encore les bêtes ont-elles conſtamment de meilleurs yeux, voyant des hommes par-tout où il y en a & les reſpectant, au lieu que M. R. ne voit dans tous les hommes que des bêtes, & dans les bêtes que des hommes ſans reſpect pour homme ni Dieu.

Tout franc, je ne ſuis plus flatté que

M.R. ait cru autrefois voir de la Musique dans mon Claveſſin oculaire. Il l'entendoit ſans doute de notre Muſique, qui n'eſt pas une Muſique ſelon lui. Encore ne le prendrois-je pas pour juge de la ſimple diverſité de mes couleurs. Il les prendroit toutes pour du jaune, couleur de bile noire.

Il y a, dit l'ingénieux M. de Fontenelle, des Horloges qui ſonnent les heures, d'autres les quarts, demi-quarts, les minutes même, & d'autres qui marquent juſqu'aux ſecondes. Et il y a de même, dit cet Auteur, élégant & fin, il y a des eſprits qui ne voyent que les gros objets qu'ils confondent même ſouvent comme l'homme avec la bête, & d'autres qui voyent les nuances les plus fines, les plus légéres differences. Plus cela eſt bien dit, plus M. R. le trouvera mal, parce que c'eſt de la ſcience, de l'art, de l'Eſprit qui perdent tout, ſelon lui. Une groſſe bête qui hurle, qui brait, meugle ou hennit, eſt une pointe d'Epigramme pour lui.

M. R. dit: „ Ne verra-t-on jamais „ renaître ces tems heureux, où les „ Peuples ne ſe mêloient point de phi-

„ ſoſopher, mais où les Platons, les
„ Thalès, & les Pythagores épris d'un
„ ardent deſir de ſavoir, entreprenoient
„ les plus grands voyages pour s'inſtrui-
„ re, & alloient au loin ſecouer le
„ joug des préjugés nationaux, ap-
„ prendre à connoître les hommes, ac-
„ quérir ces connoiſſances univerſelles
„ qui ſont la ſcience commune des Sa-
„ ges.

Quoi ! M. R. qui traite les Sciences de corruption, de peſte, d'inhumanité, veut qu'on voyage pour les acquérir ! La liſte des contradictions de M. R. avec lui-même, ſeroit un ouvrage préciſément de la longueur de ſes ouvrages. La liſte de ſes contradictions avec la Religion, les Sciences, les Arts, le bon ſens même, ſeroit d'une longueur quadruple, à ce que je crois. Mais le voyage de M. R. de Genève à Paris n'eſt-il pas dans le goût des voyages de Pythagore ou de Platon ? Oui ou non, comme on voudra.

C'eſt en Egypte ou aux Indes que Pythagore apprit la Métempſycoſe des ames humaines dans les corps d'autres hommes après la mort des premiers. M. R. a appris à Paris que les

ames des bêtes étoient déja paſſées dans les corps des hommes qui y brillent le plus aujourd'hui. Le vrai de tout, c'eſt que M. R. étant venu de bonne foi, je crois, ſe ſignaler à Paris par ſes talens au milieu ou à côté des talens qui y brillent à l'envi, y trouva gens qui lui mirent le marché ſi haut que deſeſpérant d'y atteindre il trouva facile de les rabaiſſer juſqu'à lui, fort au-deſſous même de lui, diſant que tout cela, Arts & Sciences, n'étoit bon à rien, étoit même poſitivement mauvais.

M. R. rabaiſſe tout : ſans oſer nommer nos Rois, il les traite de „ *curieux* „ *magnifiques* ; qui ont fait faire à „ grands frais des voyages en Orient „ avec des Savans & des Peintres pour „ y deſſiner des maſures, & déchifrer „ ou copier des inſcriptions, &c. Voilà comme il traite les Rois, les Académies, les Tourneforts, les Sicards, &c. Grand Légiſlateur, grand Potentat, voici un projet de ſa façon.

Il voudroit que deux hommes bien „ amis, riches, l'un en argent, l'au- „ tre, en génie, tous deux aimant la „ gloire, & aſpirant à l'immortalité, „ dont l'un ſacrifie vingt mille écus

„ de ſon bien, & l'autre dix ans de ſa
„ vie à un célebre voyage autour du
„ Monde pour y chercher non toûjours
„ des pierres & des plantes, mais
„ une fois les hommes & les mœurs;
„ & qui après tant de ſiécles employés
„ à meſurer & conſidérer la maiſon,
„ s'aviſent enfin d'en vouloir connoî-
„ tre les habitans.

Il faudroit des volumes entiers pour tirer ce beau projet-là au clair du ſimple bon ſens & de la raiſon : n'y eût-il que les vingt-mille écus & les dix ans que M.R. allie enſemble avec deux hommes ſeuls ſans aides ni valets, & avec le tour du monde entier, pour connoître les hommes bêtes, les Pongos hommes qu'il imagine ; car des hommes, hommes tels qu'on les voit ici ſans paſſer le ruiſſeau de ſa rue, M. R. ne daigneroit pas y dépenſer la cent millioniéme partie de millions qu'y ont réellement mis nos *Curieux magnifiques*, Rois pourtant, Princes & Empereurs, fort loüés pour avoir ſécondé par-là le zèle des Savans, des Artiſtes & des Apôtres même. Je ſuis, M. votre, &c.

XXXIII. LETTRE.

J'En demande pardon, M. aux habiles Hommes, aux gens d'esprit que vous me forcez ici de citer d'après vous, aux *Montesquieux*, aux *Diderot*, aux *Buffon*, aux *Duclos*, aux d'*Alembert*, &c. Puisque vous osez les citer comme gens à exécuter un projet aussi frivole que le vôtre, en manquant de respect à eux, & au Roi dont vous aviliſſez le projet & l'exécution des voyages au Pôle, à la Mer du Sud & cent autres qu'ils ont faits & exécutés chacun selon son talent reconnu & sa façon à laquelle on a applaudi.

C'est se donner un peu d'air en se mettant au-dessus des Rois, d'inviter des gens de qualité comme les Montesquieux & d'autres à l'exécution de tels projets, en ne les honorant que de la gloire d'y dépenser leur bien. Il est vrai que c'eût été manquer totalement, de respect à un Montesquieu de lui présenter 20000. écus, & des gratifications & pensions d'une telle main. Comme M. de Montesquieu mon illustre & cher

ami à la vie & à la mort, n'y eſt pas pour ſe défendre d'une telle invitation qui l'honoreroit peu, comme Savant & Homme de Lettres, M. R. ne doit pas ſe formaliſer de me voir m'en formaliſer pour lui moi-même; moi, dis-je, qui prétends bien m'honorer de l'honneur d'un tel ami.

Rien ne paroît plus puéril que ce projet de M. R. Il dit : „ Suppoſons „ que ces nouveaux Hercules de re- „ tour de ces courſes mémorables fiſ- „ ſent enſuite à loiſir l'hiſtoire naturel- „ le, morale & politique de ce qu'ils „ auroient vû, nous verrions nous- „ mêmes ſortir un monde nouveau *de* „ *deſſous leur plume* (un François, un „ bon Ecrivain diroit : *ſortir de leur* „ *plume*) & nous apprendrions ainſi à „ connoître le nôtre. Je dis que quand „ de pareils Obſervateurs affirmeront „ d'un tel animal que c'eſt un homme, „ & d'un autre que c'eſt une bête, il „ faudra les en croire. Mais ce ſeroit „ une grande ſimplicité de s'en rappor- „ là-deſſus à des Voyageurs *groſſiers*, „ ſur leſquels on ſeroit tenté quelque- „ fois de faire la même queſtion qu'ils „ ſe mêlent de réſoudre ſur d'autres „ animaux.

Ceux qui n'ont pas lû M. R. ne m'en croiroient peut-être pas ſi je ne juſtifiois par ſes propres paroles le but que je lui prête dans tout ceci, de ne vouloir connoître que des bêtes hommes ou des hommes bêtes, en y employant de préférence des Monteſquieux, des Buffons, des Dalembert, des Diderot, &c. tous gens au-deſſus de lui,& qu'il devoit reſpecter de plus d'une façon & pour plus d'une raiſon qu'il peut deviner.

Du reſte, ſi ce dernier morceau qui eſt d'appareil & dans le grand de l'Auteur, eſt bien écrit, ce n'eſt pas au moins dans le noble, le décent & l'élégant. Je parle du ſtyle, car les idées ne préſentent que bêtes hommes & hommes bêtes. Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que tout ce diſcours eſt la note même des Pongos déclarés bêtes par tous les Voyageurs, & qu'il s'entête ſeul de rappeller à ſes hommes primitifs & originaires, *brutes* & *animaux*, ſelon ſa propre expreſſion, mille fois répétée dans ſon Diſcours.

Je ne veux, je ne dois rien diſſimuler qui puiſſe diſculper M. R. Je crois même en général que c'eſt ſon caractè-

re d'eſprit plutôt que celui de ſon cœur qui porte ainſi tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſacré aux conſéquences extrêmes, les plus affreuſes. Il attaque de bonne foi même, mais avec le même cœur & le même eſprit, Locke, Hobbes & tous les Auteurs ſuſpects d'Athéiſme ou de Déïſme, & nommément du renverſement de la ſociété, des mœurs & de la Religion.

Il rapporte donc fort au long un paſſage de Locke que je me diſpenſe de copier, d'autant plus qu'il m'a paru aſſez ſain quand je l'ai lû. M. R. a des yeux de Lynx pour y voir bien du mal. Locke y rend des raiſons philoſophiques de la ſociété des hommes & des animaux même. Mais ces raiſons ſont morales, & M. R. n'en veut que de phyſiques & de matérielles. Je diſois d'abord en moi-même *Timeo Danaos, & dona ferentes.*

M. R. réprouve donc les raiſons de Locke comme „ morales en matiére „ de Phyſique. Car, dit-il, quoiqu'il „ puiſſe être avantageux à l'eſpéce hu- „ maine que l'union de l'homme & de „ la femme ſoit permanente, il ne „ s'en-ſuit pas que cela ait été ainſi éta-

„ bli par la Nature. " On voit là d'abord que c'est au naturalisme purement physique que M. R. rapporte tout, l'humanité même & spécifiquement la naissance de l'homme & de la femme.

A plus forte raison donc en niant le moralisme de la naissance générative des hommes par Locke, M. R. en nie-t-il le théologisme de Moyse, que j'ai rapporté au commencement de tout ceci. Il y a des choses horribles dans tout cet article, qui est long. On y retrouve ces mots affreux. „ L'appétit „ satisfait, l'homme n'a plus besoin de „ telle femme, ni la femme de tel „ homme. Celui-ci n'a pas le moindre „ souci, ni peut-être la moindre idée „ de son action, l'un s'en va d'un côté, „ l'autre de l'autre, & il n'y a pas „ d'apparence qu'au bout de neuf mois „ ils ayent la mémoire de s'être connus. „ Car cette mémoire exige plus de „ progrès ou de corruption dans l'en- „ tendement humain, qu'on ne peut „ lui en supposer dans l'état d'animalité „ dont il s'agit ici. " Horreur, horreur des horreurs ! Eh mon Dieu, & mon Dieu ! vous êtes juste, mais je n'invoque ici que votre clémence, votre

grande miſéricorde pour mon cher ami M. R. votre image, & que vous avez réparée & rachetée de tout le Sang de votre Fils unique, Homme comme nous, Dieu comme vous.

Car je n'ai pas d'autre réfutation à faire d'un tel morceau, non plus que de celui-ci. „ Il n'y a donc dans l'hom-„ me aucune raiſon de rechercher la „ même femme, ni dans la femme „ aucune raiſon de rechercher le même „ homme. Le raiſonnement de Locke „ tombe donc en ruine, & toute la dia-„ lectique de ce Philoſophe ne l'a pas „ garanti de la faute que Hobbes & „ d'autres ont commiſe. " S'attendoit-on qu'après Locke, & ſur-tout après Hobbes, il viendroit un ſot diſant Auteur, écrivant en François, qui à force de penſer ou de parler plus mal, nous feroit ſentir qu'encore ils avoient aſſez bien penſé ou parlé, ſur bien des choſes au moins. Je ſuis, M. votre, &c.

XXXIV. LETTRE.

SUpoſons, M. que dans votre Syſtême ou Hypothèſe, d'une pure nature phyſique de hazard, ſelon Epicure, ou de méchanique, ſelon Spinoſa; l'homme & la femme par qui devoit ſe faire la propagation humaine, fuſſent nés, éclos ou jettés à mille lieues l'un de l'autre avec des mers ou des montagnes & des deſerts impraticables entre deux: cet homme ou cette femme auroient donc vécu & ſeroient morts ſans ſe connoître, & le but de la nature auroit été manqué.

Vous pouvez répondre que vous ne connoiſſez point de but dans la nature, & réellement vous n'en parlez nulle part, & beaucoup moins du but de ſon Auteur, qu'on nomme Dieu, comme vous le ſavez; mais vous ſavez que vous n'avez pas dû le nommer & l'invoquer en vain: je loue votre franchiſe ſilentiaire & taciturne.

Vous me direz que comme la nature avoit produit cet homme & cette femme, elle auroit pû en reproduire d'au-

tres auſſi ou moins ſtériles que ceux-là. Vous pouvez dire encore qu'abſolument la nature n'ayant point de but, elle auroit pû auſſi ne produire homme & femme qu'une fois comme des monſtres, ou les reproduire d'autres fois comme des champignons ou des mulets ſans poſtérité.

Mais je puis vous dire auſſi, car je me pique, comme vous ſavez, d'avoir l'eſprit fécond en Hypothèſes perdues, ou ſans m'en piquer, j'en ai aſſez le talent d'en imaginer. Je puis donc vous dire qu'abſolument il pouvoit dans votre Syſtême naître un homme ſans femme ou une femme ſans homme, & alors l'appétit dont vous convenez trop, auroit été fruſtré, ou pour mieux & plus mal dire avec vous, il ſe ſeroit égaré dans cette foule d'animaux dont le pêle mêle ne vous épouvante pas.

Y ayant même homme & femme en nature, encore vous demanderai-je pourquoi le hazard ou le pur naturaliſme les dirige cette fois-là l'un vers l'autre, d'autant qu'ils ont toute la ſociété cynique ou épicurienne de ſe déclîner, de s'oublier, & de ſe méprendre par conſéquent au choix de l'objet de ce

trop brutal appétit, sans idée, mémoire, ni jugement, ni discernement.

Dieu qui craignoit la mépriſe & ne la vouloit point du tout, fit plutôt un miracle nouveau, de tirer Eve de la côte d'Adam, de la lui préſenter, de les préſenter l'un à l'autre, & de les unir par le preſſentiment (*non ſenſation*) de l'attachement phyſico-moral, théologique même, dont il vouloit poſitivement les unir, par ces mots *relinquet* & *adhærebit*; mots qui n'étoient pas des mots, mais de vrais ſentimens, dans leur ſimple preſſentiment, & un grand Sacrement, ſelon Saint Paul.

Si j'étois malin avec vous, j'oſe vous dire M. R. que je me ferois fort de démontrer facilement en Géometre, que votre penſée ſecrette & trop articulée, va à rendre l'homme indifférent à la femme, & la femme à l'homme, ſur l'article délicat de la propagation; & à prouver que la bête brute eſt auſſi digne de la ſociété d'Adam qu'Eve; & quand je dis Eve & Adam, je dis en général le premier homme & la premiere femme originaires, & par conſéquent tout autre homme ou femme qui ait vécu depuis ſix mille ans, ou qui

vive, ou qui vivra jamais en ſociété d'humanité, ou ſouffrez ce mot, de *beſtialité*, d'*animalité*, de *brutalité*.

Et non-ſeulement la bête femelle & l'homme femelle ſont, ſelon votre ſyſtême ſcandaleux, auſſi indifférens à l'homme, mais la bête mâle & l'homme mâle, &c. Je n'oſe m'expliquer plus ouvertement. Vous m'entendez & l'on m'entend. Oui, il n'y a que le ſtyle & la façon géométrique qui me manquent ici, mais qui ne me manqueroient pas, ſi je voulois, ſi j'oſois, pour démontrer, comme j'ai dit, l'horreur des horreurs de votre ſyſtême.

J'oſe vous dire que le propre ſyſtême de Spinoſa ne va pas ſi loin, & qu'il n'y a qu'Epicure qui puiſſe vous excuſer d'inconſéquence, vis-à-vis de vos Philoſophes, dont je n'en connois aucun d'aſſez hardi & d'aſſez peu prévoyant, pour pouſſer les conſéquences auſſi loin que vous les pouſſez, en face de l'Univers, de la France & de tout Paris, à qui vous manquez abſolument de reſpect, bien plus en lui donnant l'Exemple & la leçon du mal, qu'en lui conteſtant ſon bien de Muſique, de Sciences, d'Arts,

& de tout ce qu'il y a de mieux.

Vous me direz que ce ne sont là que des hypothèses de votre part. Belles hypothèses, où vous commencez par admettre un homme naturel, purement physique, purement animal, purement corporel, que vous prétendez être l'homme en lui-même & dépouillé de la seule corruption de la société. En un mot, vous n'avez pas le moindre égard à la nature de l'ame, & votre homme n'a rien de moral. Vous en excluez même positivement le moral, en réfutant Lockes, Hobbes & par-tout ailleurs.

Votre homme est l'*homme de nature*, dites-vous. Or il est évidemment contre nature, & vous le faites aboutir à des vices contre nature, les plus décidés tels. Vous confondez les natures, les sexes comme les talens & les conditions. Vous rendez les sexes indifférens l'un pour l'autre, & sans aucune rélation de l'un à l'autre. Positivement vous ôtez les devoirs & les sentimens respectifs, ôtant formellement ceux qui de tout tems ont passé pour être les plus naturels, ceux de l'homme envers la

femme, des peres envers les enfans, & réciproquement.

On n'a pas besoin de raisonner beaucoup avec vous, ni de deviner, ni d'être Géometre pour vous convaincre. Vous ne vous contentez pas de vos principes d'erreur : vous en articulez nettement toutes les conséquences. Par exemple, si quelqu'un en simple Logicien vouloit conclure, que vous ôtez les sentimens, puisque vous ôtez le moralisme, ou qu'un autre se donnât la peine de prouver que vous ôtez le moralisme, puisque vous ôtes tout sentiment, on diroit à l'un & à l'autre de s'épargner cette peine, & que vous ôtez distinctément, explicitement, tantôt l'un, tantôt l'autre, & presque toûjours les deux à la fois. Je suis M. votre très-humble, &c.

XXXV. LETTRE.

MOnsieur, il n'y a que l'ame & l'esprit que vous n'osiez ôter si formellement à l'homme naturel, si ce n'est par maniere d'hypothèse non articulée, mais par voie de fait. tres-

préciſe. Je doute que vous parliez une ſeule fois de cette ame humaine. Il ſemble que vous n'oſez la nommer, ni la proſcrire, ni l'admettre. Mais poſitivement vous l'écartez toûjours, en écartant les ſentimens, les devoirs, le moraliſme, & en ramenant tout au pur phyſique.

J'oſe le dire, vous n'admettez évidemment dans l'homme naturel qu'une ame animale, ſenſitive, végétative; auſſi ne voulez-vous ni charité, ni amitié, mais une ſimple pitié, pitié encore toute animale, toute pour ſoi, jamais pour autrui, ſi ce n'eſt de hazard & autant qu'elle eſt pour ſoi, ne reconnoiſſant dans la loi de la charité que le devoir *philoſopheſque* de la nature phyſique, de ne rien faire de ſuperflu, *natura nihil facit fruſtrà*, de ne pas faire *per plura quod poteſt fieri per pauciora*, de ne pas plus incommoder autrui, qu'il ne le faut pour s'accommoder ſoi-même. C'eſt de vous encore ce principe, que la bête eſt notre prochain autant que l'homme, en raiſon directe ou réciproque de la pitié que nous avons des ſouffrances de l'un ou de l'autre.

Et de ce ſeul article de la bête déclarée comme l'homme ou la femme, notre vrai prochain, il ſeroit bien facile de conclure ce que du reſte vous inſinuez aſſez directement, que la diverſité, non-ſeulement des ſexes, mais des genres & des eſpéces n'en met aucune dans la légitimité naturelle de nos appétits aveugles, diſtraits, oublieux, indifférens, les plus brutaux, & par-là même diſtraits & aveugles, parce qu'ils ſont brutaux, ou même brutaux parce qu'ils ſont diſtraits, &c.

Car tous les principes & les conſéquences d'erreur, d'horreur, de brutalité, ſe convertiſſent chez vous facilement les uns aux autres, parce que vous articulez les deux aſſez ſouvent, & que vous les ſuppoſez & indiquez toûjours, tantôt en principe, tantôt en conſéquence, & cela par l'âpreté que vous avez de ne vouloir jamais être contredit, de n'en avoir jamais le démenti, & d'avancer plutôt cent erreurs, que d'en retracter une ſeule.

Vous ſeriez un furieux héréſiarque, ſi Dieu vous avoit fait la grace de n'être que cela. Vous pouviez n'être que Calviniſte, lorſque vous êtes ſorti de Ge-

nève. Encore ne sait-on pourquoi vous en êtes sorti. Mais comme en chemin on vous a contredit sur ceci, sur cela, sur bien des choses, Musique, Arts, Sciences de toutes les sortes, votre hérésie étant universelle, vous avez accumulé un monceau de sophismes & d'erreurs, qui fait un *maximum* d'hérésie = à l'athéisme plein c. q. f. d.

Excusez ce petit échantillon de notre style géométrico-algébrique, dont je ne prétends nullement vous menacer par-là : je n'en ai pas besoin, je vous l'ai dit: & ce mot n'est que pour égayer la matiere, si c'est l'égayer, que d'y jetter de l'algébre. Tout style est bon, fût-ce celui de la grammaire, pour réfuter une universalité d'hérésie. Il n'y a que le géométrique, ou même aussi le théologique, qui seroient superflus & de simple gayeté, pour dire que comme vous, on parle de tout, contre vous, qui attaquez tout.

Auriez-vous parlé de géométrie quelque part ? car je n'ai pas lû toutes vos brochures, non pas même la premiere, ayant sû que l'Académie de Dijon avoit honte de l'avoir couronnée, & un grand Prince de l'avoir réfutée. Car, du reste,

ſi vous avez parlé de géométrie, je ſuis bien perſuadé que vous l'avez bſaſphêmée, vilipendée & honnie à bon eſcient, ſelon votre détermination d'aboyer la Lune, fût-ce le Soleil, & à plus forte raiſon le Soleil. *Viſæque canes ululare*, &c.

Vers la fin de ſon livre & de ſes notes, M. R. qui vient d'attaquer, de ſaper tout, s'aviſe de dire à propos de l'article des langues, „ ce n'eſt pas à „ moi (*pauvre agneau*) qu'on permet „ d'attaquer les erreurs vulgaires, & le „ Peuple lettré. (*Le Peuple* lettré ! Oh, „ que M. R. eſt mépriſant !) reſpecte „ trop ſes préjugés, pour ſupporter pa„ tiemment mes prétendus paradoxes. „ Laiſſons donc parler les gens à qui „ l'on n'a pas fait un crime d'oſer pren„ dre quelquefois le parti de la raiſon, „ contre l'avis de la multitude. "

Ce que M. R. dit là, eut été bien dit au commencement de ſon livre & à la place de ſon livre. Il convient qu'il n'auroit pas dû parler, lorſqu'il a dit ce qu'il vouloit dire. Il appelle *Peuple lettré* ceux qu'il devroit reſpecter comme ſes maîtres. Il traite de préjugés la Religion, le Gouvernement, la Juriſ-

prudence, la Morale, la Théologie, l'Ecriture, l'Humanité, la Société, toutes les Sciences, tous les Arts, les Académies, les Universités, les Collèges, les Princes, les Papes, les Rois. J'ai une idée confuse qu'il va jusqu'à blâmer distinctément Messieurs de la Condamine & Maupertuis, je leur en fais compliment, de ce qu'ils ont voyagé au loin, pour n'obéir qu'au Roi, en mesurant en Astronomes, en Géographes, en Géométres les degrés respectifs du Pole & de l'Equateur. Les Sauvages en effet n'ont pas besoin de cela.

Je suis surpris qu'en preuve de son humeur sauvage, il n'ait pas dit, que les Sauvages, au milieu desquels on a pris toutes ces mesures, s'en sont moqués, & de nos lunettes, & de nos quarts de cercle, de nos graphométres, de nos cordeaux, compas, calculs, &c. Grande preuve de belle nature sauvage, si un Sauvage en avoit seulement souri vis-à-vis du grave sérieux de ces Messieurs-là. Je suis M. votre très, &c.

XXXVI. LETTRE.

VOici pourtant, M. un raiſonnement, par où je démontre le pur matérialiſme du vôtre, mais ſans géométrie, & *ad hominem*. Les anciens Philoſophes les plus Chrétiens, tirants la matiere de la Puiſſance de Dieu, par voie de création tiroient les ames des bêtes, *per eductionem*, de la puiſſance de la matiere, faiſant les ames des bêtes, non pas matiere, mais *matérielles*. Je ne crois pas que vous déſavouyez ce ſentiment: vous le ſuppoſez partout, mais non pas avec les correctifs de ces Philoſophes Chrétiens, que vous auriez peut-être cités, ſi vous ne vous croïez auteur de tous vos ſentimens, qui ſont pourtant ſurannés depuis Spinoſa, Straton même & Epicure.

En un mot, Malebranche diſoit, *donnez-moi de la matiere & du mouvement, je ferai un monde*. Vous me demandez, je crois, que de la matiere, pour en faire un animal parfait, & bientôt, par dégradation, un homme. Oüi, le plus fort & le parfait eſt fait, lorſque

lorſque par la ſeule puiſſance ou *potentialité* de la matiere, la nature pure, phyſique, méchanique, organique, en fait un animal, fût ce un âne ou un butor.

Je ſais la marche de tout ce raiſonnement-là. Au beſoin, la matiere eſt éternelle & infinie, ſelon Deſcartes même. Pour le mouvement, on l'a trouvé, depuis Malebranche, eſſentiel à la matiere, comme Epicure & Spinoſa même, & peut être Bayle auſſi l'avoient prévû. Et voila le progrès de votre raiſonnement, moitié tout haut, moitié tout bas. De la matiere, ſort le mouvement phyſique ; du mouvement, du phyſique, réſulte le méchanique ; le méchanique engendre l'organique ; l'organique produit l'animal vivant, & l'animal produit le raiſonnable, l'homme, qui ne vaut pas grand choſe, ſelon vous, parce qu'abſolument, le raiſonnable, l'homme, produit le fidéle, le Chrétien, le ſujet, le Savant, d'où réſulte le Divin, qui eſt le *conglobat*, comme on dit, de toutes ces choſes-là. Car, *Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque*, &c.

Ou je n'entens rien en raiſonnement.

en philoſophie, en géométrie, ou ce raiſonnement eſt le vôtre, moitié tacite, moitié articulé, articulé même dans ce qu'il a de plus dangéreux. Car l'orgueil philoſophique produit la liberté phyſique d'eſprit & de cœur, la liberté produit le déiſme moral, qui enfin produit l'atheiſme théologique ou tout anti-théologique, & purement matérialiſte.

Je ſuis trop naïf dans ma façon, pour ne pas vous avouer, M. R. qu'en vous parlant aſſez librement, *ad hominem*, je parle *ab homine ad hominem*, comme je crois pouvoir le dire. Oui, je le prétens bien, que votre réfutation ſoit mon apologie. C'eſt ma profeſſion de foi que je fais, en analiſant la vôtre.

Vous vous plaignez après avoir parlé longuement & tout à votre aiſe, avec toute la liberté & la licence poſſibles, vous vous plaignez que *ce n'eſt pas à vous qu'on permet de parler*. Et moi, qui, par pure raiſon d'œconomie, & pour ne pas heurter de vrais préjugés, ai trouvé à propos de ſurſeoir à mes ouvrages en grand nombre, depuis quinze ou vingt ans, & qui affecte de

me taire totalement, depuis huit ou dix ans, en si beau sujet de parler depuis que vous parlez, je ne me plains de rien, si ce n'est peut-être de ma trop grande circonspection vis-à-vis de vous, & d'un petit nombre de vos pareils, plus précautionnés que vous cependant.

Je ne le dissimule pas : c'est l'air seul de nouveauté dont on m'accuse un peu, qui m'a sagement imposé à moi-même, imposé une sorte de silence, depuis à peu près vingt-cinq ans que mon claveſſin nommément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de syſtême, d'imagination. Cependant cette nouveauté-là & toutes mes nouveautés sont très-innocentes & de pure spéculation philosophique, physique même & géométrique.

Toutes vos nouveautés prétendues, détruisent directement les Arts, les Sciences, le Gouvernement, les mœurs, la Religion, & enfin la société & l'humanité toute entiere, & par conséquent la Divinité. Et après avoir tant parlé, vous vous plaignez que ce n'est pas à vous, *qu'on permet de parler*. Et moi

qu'on tient comme en arrêt, vis-à-vis de mon claveſſin & de mes ouvrages, en me diſant pourtant toûjours de faire & d'imprimer; je ne me plains de rien : mais j'obſerve,

1°. Que mes nouveautés, mes ouvrages, mon claveſſin ne ſont nouveautés, qu'en addition aux Sciences, aux Arts, à l'ancienne Muſique. Je n'anéantis pas notre Muſique, la Muſique ordinaire, l'auriculaire. Je double la Muſique, en la rendant en même tems auriculaire & oculaire; & quand je ne réuſſirois pas, prenez, dirois-je, que je n'ai rien dit. La Muſique ordinaire n'en eſt pas de pire condition. Je n'ôte à perſonne ſes oreilles; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre & goûter la Muſique. Les ſourds pourront voir la Muſique auriculaire : Les aveugles pourront entendre la Muſique oculaire; & ceux qui auront yeux & oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouiſſant des deux.

2°. J'ai procédé réguliérement & en bon citoyen. Je n'inventai mon claveſſin, qu'après avoir applaudi aux découvertes de M. Rameau, & en avoir

mis le Public en possession. Ma nouvelle Musique ne fut qu'une confirmation & un complement, un *à fortiori*, un redoublement de l'ancienne Musique. Je suis fâché d'honorer peu M. R, en me comparant à lui, ou en le comparant à moi. Je lui en demande sincèrement pardon, en me le demandant à moi-même. Son premier ouvrage détruit les Sciences & les Arts. Son second détruit spécialement la Musique. Son troisiéme détruit tout, jusqu'à la matiere premiere du Gouvernement, de la Religion, des mœurs, de la société, de l'humanité. J'ai peut-être aussi intérêt qu'il fasse un peu d'ombre à mon petit tableau ou à mon portrait. Je vous en remercie M. & suis votre très, &c.

XXXVII. LETTRE.

SAns parler davantage M. de mon claveſſin, pour vous faire sentir le peu de droit que vous avez de vous plaindre du Public, dont le respect seul auroit dû vous empêcher de tant parler de vos nouveautés, qui lui sont.

contraires, je puis vous faire obſerver qu'en phyſique, mes nouveautés n'ont jamais été qu'en accroiſſement de bénéfice pour ce Public, & pour la phyſique ordinaire.

Je n'ai jamais entrepris de détruire Deſcartes : perſonne ne l'a réellement plus vanté & plus fait valoir que moi ; mais je lui ai aſſocié mille bonnes choſes, qui ſont dans Ariſtote & dans Newton & en réfutant même Newton, j'en ai vanté la perſonne & fait valoir le mérite réel, J'ai tout concilié, pour y ajoûter quelques points de vue aſſez nouveaux, qui font briller les leurs, J'ai remis la phyſique en poſſeſſion de bien de ſes richeſſes anciennes, en lui en prêtant de nouvelles.

Dans ma mathématique ſur-tout, je n'ai privé le Public d'aucune de ſes anciennes poſſeſſions; j'ai ajoûté quelques vérités à celles de la géométrie. Le ſtyle facile que j'y ai introduit, & qui a révolté d'abord quelques Géométres, n'a fait que rendre cette ſcience plus populaire, & multiplier le nombre des Géométres. L'algébre nommément & l'analyſe de l'infini même, n'a reçû que des accroiſſemens de vérité, de clarté, de facilité de ma part.

Et voilà comme il est permis d'inventer & de donner du neuf en surabondance de l'ancien dont nous sommes déja en possession. Vous M. R. vous nous ôtez tout l'ancien, les Sciences, les Arts, la Musique, la société, la Religion, l'humanité, pour nous faire des hommes bêtes, des Pongos hommes, & de vrais singes, dont vous vous divertissez en grand Seigneur. Les Rois mêmes sont vos joujoux, vos bouffons, *& tyranni ridiculi ejus erunt*, dit quelque Prophête, en parlant, non de M. R. mais de Dieu, si je m'en souviens, car je retiens mieux les choses que je lis, que les dates que je ne lis guères.

C'est sur-tout à la note 2, page 194. qu'on sent bien l'espéce de chicane que M. R. a dans l'esprit, & qu'il prête à tous les sujets à quoi il touche, pour les salir, sans pouvoir être de l'avis de personne, ni de lui même. Il dit que Platon se moque de ceux qui prétendoient que „ Palamede avoit „ inventé les nombres au siége de „ Troyes, comme si, dit ce Philoso„ phe, Agamemnon eût pû ignorer „ jusques-là, combien il avoit de jam-

„ bes. " C'eſt dommage que Platon ne ſoit-là qu'un ſophiſte, parce qu'en voilà aſſez pour autoriſer trente ſophiſmes de M. R. Palamede avoit inventé l'art des nombres, l'arithmétique, l'art de nombrer, de compter, de calculer.

Du reſte, Platon, vouloit ramener cet art au naturel, & à la grande facilité qu'il y a de s'y initier par les nombres uſuels, que la nature nous met par tout ſous les yeux. C'eſt dans cet art naturel, que M. R. méconnoît Palamede & Platon, ſans parler de moi, qui ai fait de l'arithmétique un art fort ſimple, fort naturel, fort facile.

Terrible eſprit de contradiction, que M. R. porte par-tout ! Il ne tient pas à lui, qu'il ne nous rende l'aritmétique & la ſimple numération, tout ce qu'il y a au monde de plus difficile, ſans doute pour nous en rebuter & nous tenir toûjours dans notre état originaire de Pongos, hommes bêtes; car il eſt au moins conſéquent, ce qui eſt facile à un homme qui aboye toute vérité.

M. R. eſt homme d'eſprit & habile

homme : on l'avoit crû jusqu'ici. Mais il faut que tout ce qu'il a appris, sa langue même lui ait coûté beaucoup de tems, de mémoire ou d'effort d'esprit, ou bien qu'il suppose en effet les plus gens d'esprit bien bêtes, & pis que singes & Pongos. Car à tout, il imagine qu'il a fallu des tems infinis pour y arriver & pour inventer.

Il convient pourtant „ qu'il est aisé „ d'expliquer le sens des nombres, & „ d'exciter les idées que ces noms re- „ présentent : mais pour les inventer, „ dit-il, il fallut avant que de concevoir „ ces mêmes idées, s'être, pour ainsi „ dire, familiarisé avec les méditations „ philosophiques, s'être exercé à con- „ sidérer les êtres par leur seule essence, „ abstraction très-pénible, très-méta- „ physique, très-peu naturelle. "

Si j'égoise un peu & me cite humblement, & pour me dédommager un peu du vis-à-vis de M. R. c'est qu'effectivement je le trouve toûjours en une contradiction spéciale avec moi, avec mes ouvrages & avec toute ma façon de penser. Mon propre plan de tout tems a été d'*aggrandir les arts* & l'esprit humain, selon M. de Voltaire même,

de donner de l'eſprit à tout le monde, de faciliter tout, l'invention même de toutes choſes. Il a été un moment, où en arrivant à Paris, M. R. m'en fit le compliment honnête & flatteur.

Son procédé d'aujourd'hui me flatte un peu plus. Je m'honore en le réfutant; & il ſera dit qu'il n'a pû détruire Arts & Sciences, Religion ni humanité ſans me détruire, ſans m'attaquer par-tout aſſez ouvertement. Je dirai plus: M. R. a eu ci-devant des partiſans, des Panégyriſtes, ſecrets & publics. J'en ai toûjours en ſecret au moins reſſenti le contre-coup ou le revers de leurs éloges affectés; & ſi j'ai des ennemis en petit nombre, ils ſe ſont conſtamment déclarés pour M. R. je ne ſuis pas le ſeul qui en ai ri, je m'attendois bien que M. R. porteroit la contradiction à une évidence dont je pourrois me prévaloir à mon tour, comme il m'eſt arrivé pour d'autres que je pourrois citer.

Enfin pour la ſimple numération il faut, ſelon M. R. bien du tems & *des méditations philoſophiques, très-métaphyſiques, très-abſtraites, très-peu naturelles*, non pour dire nombre, dixai-

ne, centaine, &c. mais pour dire 1. 2. 3. 4. 5. &c. Voici ce que M. R. appelle un raiſonnement, une méditation, & que j'appelle tout ſimplement un raiſonnement de M. R. il dit :

„ Un Sauvage pouvoit conſiderer „ ſéparément ſa jambe droite & ſa jam„ be gauche, ou les regarder enſemble „ ſous l'idée indiviſible d'un couple ſans „ jamais penſer qu'il en avoit deux. „ Car autre choſe eſt l'idée repréſenta„ tive qui nous peint un objet, & au„ tre choſe l'idée numérique qui le dé„ ter ine : moins encore pouvoit-il „ calculer juſqu'à cinq, & quoiqu'en „ appliquant les mains l'une ſur l'autre, &c. Je ſuis, M. votre, &c.

XXXVIII. LETTRE.

MOnſieur, on n'a point trouvé juſqu'ici de moyen plus facile pour initier les enfans même dans la numération que les 5. & les 10. doigts de nos mains. Point, M. vous trouvez encore le nombre 2. difficile à qui connoît *le couple* de ſes jambes ; pour le ſimple plaiſir, je crois d'y contredire

Platon comme moi qui trouve tout facile juſqu'au million de million que je n'ai nulle mauvaiſe humeur de n'avoir pas. Car tout franc, je crois que la difficulté de calculer à plein, vous donne de l'humeur contre l'art de *calculer à vuide*, comme dit M. de Voltaire.

Ceux au reſte qui ſpécialement oppoſent votre ſtyle au mien en fait de Muſique, je les renvoye pour mon apologie au *couple* précédent, à la phraſe entiere, & à cent autres locutions d'appareil & de raiſonnement qui ſont dans tout ce Livre, & dans celui de la Muſique nommément qui brille par les injures, les ſarcaſmes, les incivilités dont vous nous donnez le modéle d'un ſtyle juſqu'ici décidé non François. Car notre Langue eſt ſpécialement polie & douce, pour la Muſique même, où nos bons Auteurs ont bien ſçu la rendre noble & énergique à propos de Louis le Grand & des plus grands ſujets, traités par Corneille, Racine, Peliſſon, Boſſuet, Bourdaloue, Quinaut, &c.

C'eſt la note 13. qui mérite un bon correctif aux chicannes de l'Auteur. Il triomphe de quelques Hiſtoriettes, qu'il raconte d'après les Gazettes ou

Journaux, de quelques Sauvages qu'on n'a pû apprivoiser à nos façons Européennes, ni à notre bien être, ni à notre société, arts, sciences, goûts, délices même quoiqu'on les ait apprivoisés par milliers, de bonne foi & à demeure à notre sainte Religion & aux mœurs chrétiennes, sinon à nos mœurs en général.

Encore M. R. ignore-t-il tous ses avantages, & la mine inépuisable de chicannes que je veux lui ouvrir, tant j'y vais de bonne foi avec lui & avec le Public. Non seulement on n'a point apprivoisé les Sauvages à nos mœurs, usages & façons, goûts & dégoûts, délices & amertumes; non seulement ceux qu'on y a apprivoisés pour un tems, s'en sont désabusés; mais beaucoup de François, & sur-tout d'Anglois, se sont librement jettés dans la vie sauvage, & se sont faits à demeure Caffres, Lappons, Iroquois, Hurons, Abenaquis, Miamis, Illinois.

L'Acadie est encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la sauvage, mais en société libre, souvent libertine, & souvent aussi en Chrétiens. Nos usages, nos goûts, nos

délices ſont choſes aſſez frivoles, & qu'on peut remplacer par d'autres goûts, délices & uſages de tempérament ou d'habitude en vûe même d'une aſſez honnête liberté. Eſt-ce que tous les Peuples de l'Europe s'aſtreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs? Tout cela eſt arbitraire & dépend beaucoup de l'éducation.

Mais la ſociété de pere, mere, enfans, parens, amis, voiſins n'a rien d'arbitraire & eſt de la premiere comme de la ſeconde & derniere inſtitution de la nature. Les beſoins, les ſentimens rendent au bout de l'Univers cette ſociété-là indiſſoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes & juſques dans la même maiſon, entre freres, parens & amis, le goût, les délices de l'un ne ſont pas ceux ou celles des autres. Et M. R. raiſonne fort mal en concluant d'un goût factice à un goût de beſoin & de néceſſité naturelle.

Le goût de la Religion, ſi c'eſt un goût, eſt dans le même cas que celui de la ſociété: il eſt même au-deſſus, puiſqu'on renonce à la ſociété même & à la parenté pour ſuivre la Religion lorſqu'on la connoît bien. Témoins les

Solitaires de la Thébaïde, &c. Et preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les mépriſe; & en même tems preuve de la ſolidité de notre ſainte Religion, c'eſt que le Sauvage s'y rend & y perſevere aux dépens de ſes propres goûts, & même de ſa ſociété ſauvage la plus naturelle.

En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des ſociétés de Sauvages raſſemblés autour d'une Egliſe, d'une Chapelle, d'un Miſſionnaire, qui en fait à la vie & à la mort de fervens Chrétiens. M.R. a beau faire le Stoïcien & déclamer contre nos goûts & nos délices. Il faut qu'il y tienne bien par le cœur, pour trouver tant d'héroïſme dans les Sauvages à les mépriſer. Si ſon cœur tenoit de même à la Religion & à la ſociété ſimplement humaine, il trouveroit un bien plus vrai héroïſme dans la préférence que leur donnent les Sauvages ſur leurs goûts les plus naturels.

C'eſt la gloire de la Religion, de triompher des eſprits & des cœurs, & des goûts & des ſentimens, dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle, qui ait des

motifs victorieux de la chair & du ſang, pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans, & les enfans à renoncer à pere & mere, & à tout ce qu'il y a de plus cher & de plus délicieux.

Les Miſſionnaires n'ont pû abſolument détacher les Sauvages de la vie ſauvage, c'eſt-à-dire, peu riche, peu commode, peu aiſée, & du reſte ni ſavante ni artiſte. Ils en ont pourtant quelquefois fait des Peuplades, des Villages, des Villes: au Paraguai même, des Provinces & des Empires. Les Miſſionnaires ne ſe ſont pas même ſouvent piqués de trop civiliſer les Sauvages, de les trop policer, de les trop mettre à leur aiſe, de leur apprendre nos Sciences; de leur montrer nos Arts, dont ils pourroient abuſer, comme on en abuſe ſouvent ici, & dont abſolument on peut ſe paſſer pour vivre, & ſur-tout pour gagner le Ciel, qui eſt l'eſſentiel, & comme la ſomme & plus que la ſomme de tous nos biens temporels.

Car, ſi M. R. n'outroit pas toutes choſes, on pourroit être de ſon avis, juſqu'à un certain point, & convenir, que les Sciences cauſent bien des vices d'orgueil, & que les Arts nourriſſent le

luxe,

luxe, & favorisent bien des passions de détail. Et quand je dis même l'orgueil, c'est plutôt la vanité, qui produit l'abus des Sciences, sur quoi j'avancerois cette thèse, que les Lettres, Arts & Sciences, corrigent les hommes en grand, & les corrompent peut-être en petit, en détail. Je pourrai en entreprendre la preuve quelque jour, à la suite même de la discussion présente, que je veux mener au bout du livre en question de M. R. dont je suis le très, &c.

XXXIX. LETTRE.

MOnsieur, la plûpart des hommes tiennent à leur patrie, à leur terre, à leur société nationale, à leur parenté, à leur ciel, à leur air, à leur chaumine, à leur ruisseau; & la vue de quelques avantages qu'ils ne sentent pas, qu'ils n'imaginent jamais bien, ne sauroit les tenter. Et puis, il est facile de pervertir les hommes, & toûjours difficile de les convertir. Dieu ne donne pas de grace, pour convertir un Sauvage à notre vie civile, à nos Vil-

les, à nos Hôtels, à notre luxe, à nos délices ; il eſt heureux même que la bonne nature y répugne chez eux.

Pervertir même quelqu'un n'eſt pas une choſe ſi facile en détail. Il ſeroit plus facile de pervertir un Européen aux vices des Sauvages qui ſont groſſiers, que de pervertir un Sauvage à nos vices qui ſont plus fins, & qu'ils ne preſſentent pas. A nos vices groſſiers & de pure ſenſation, un Sauvage eſt bien-tôt perverti, au vin, à l'eau-de-vie. Nos ragoûts ſont des vices rafinés, raiſonnés, d'un grand art, d'une ſcience exquiſe. Un Sauvage ne peut pas y atteindre par le goût : il n'en a pas l'avant-goût, ni le preſſentiment.

M. R. qui ne connoît que le phyſique, croit que le goût n'eſt qu'une affaire de la langue, du palais, du nez, des yeux. Nos goûts, nos ragoûts, nos délices, nos bijoux, ſont pour un Sauvage des livres à étudier, des Sciences à acquerir, des Arts à apprendre. On ne pourroit les y élever que peu à peu; nous-mêmes n'y ſommes arrivés que par-là. Chez un Peuple ſavant, tout eſt ſavant, le vice même.

C'eſt même ce qui trompe M. R.

Nos vices sont des vices de Science, mais non de la Science. Savans ou ignorans, les hommes sont vicieux. M. R. croit-il les vices barbares moins barbares que nos vices savans ne sont savants. Encore, tout vice est vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans*; & nos vices ne sont savans que jusqu'au vice exclusivement. En un mot, les vices des Savans, sont les vices de Savans, mais non de sa science, de sa conscience, qui les réprouve impitoyablement & sans quartier.

Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'est que les vices des sciences sont de plus grands vices, plus contre la conscience & plus impardonnables. La thèse de M. R. sera constamment fausse, jusqu'à ce qu'il nous montre une science, un livre, un savant même, qui canonise & qui n'anathématise pas les vices les plus grands, comme les plus petits.

Une grande preuve contre lui, est que nous prenons nos Arts & nos Sciences, les Belles-Lettres sur-tout dans les livres des Payens, Grecs & Romains, & que malgré cela, nous ne sommes jamais tentés de paganisme & d'idola-

trie, ni d'aucune ſorte d'héréſie même, étant du reſte très-édifiés des plus grands & des plus petits traits de morale dont ils ſont pleins.

Dieu merci, je ne juge pas ordinairement de toutes ces choſes-là comme M. R. par fantaiſie, par humeur, & tout-à-fait ſans principes; *ſic volo, ſic jubeo*: voilà ſa façon de raiſonner. A peine daigne-t-il nous rendre raiſon des inconvéniens qu'il trouve dans les objets de ſes dégoûts univerſels. Ma façon, quand j'ai quelque goût ou quelque dégoût, dont je ne puis me bien rendre raiſon ni à autrui: quand j'ai quelque thèſe générale à établir ou à réfuter, eſt de remonter aux grands & aux vrais principes de la raiſon, & ſur-tout de la foi, à l'Ecriture Sainte, à l'Egliſe.

Conſtamment la Religion, la foi, l'Ecriture, l'Egliſe, ſont la derniere & ultérieure raiſon de tout, la raiſon même de la raiſon, & en un mot, la derniere réſolution de toutes les difficultés, de morale ſur-tout, de juriſprudence, de politique, d'hiſtoire, & de phyſique. Il n'y a que la géométrie, je ſuis bien aiſe de le dire, que l'Ecriture, la Religion & l'Egliſe ayent un

peu abandonnée à notre pure raiſon, parce qu'effectivement la raiſon lui ſuffit, Dieu ne faiſant jamais *per plura* ce qui peut ſe faire *per pauciora*.

Nous avons deux ſortes de vérités dans ce monde, les vérités naturelles & les ſurnaturelles. La géométrie ſeule eſt en poſſeſſion des vérités naturelles. Dieu nous en a donné l'évidence, la pleine connoiſſance, la démonſtration. Elles n'ont point d'autre tribunal que l'eſprit particulier même d'un chacun. Au lieu que les vérités morales ou ſurnaturelles ont deux tribunaux, dont celui de la raiſon eſt ſubalterne à celui de la foi, qui eſt en dernier reſſort & ſans appel.

Sans vouloir même aller juſqu'à la foi, & ſans porter la queſtion de M. R. à la déciſion de l'Egliſe & me contentant d'entrer ici dans ſon eſprit & dans celui de nos livres Saints, j'obſerve, que loin d'anathématiſer nos Sciences, l'Ecriture Sainte les canoniſe en général, & que l'Egliſe eſt l'organe le plus ordinaire & comme unique, dont Dieu s'eſt ſervi de tout tems, pour rendre les hommes ſavans; d'où je conclus ſans réplique, que les Let-

tres, les Arts, les Sciences, ſont un bien en ſoi, quoi qu'en puiſſe dire M. R. qui étant Calviniſte d'origine au moins, n'eſt pas ou ne ſe croit pas ſi obligé d'en reconnoître l'Egliſe comme la dépoſitaire & l'organe éternel.

L'Ecriture eſt formelle ſur le droit ou l'obligation qu'ont les Prêtres d'être ſavans, & de rendre tels les Peuples dont ils ſont les Paſteurs, étant comme le levain & le ſel de la terre. La Science repoſe ſur les lêvres du Prêtre, eſt-il dit formellement & équivalemment en cent endroits de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, où le mot de *ſuper labia*, marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer, & d'inſtruire.

En conſéquence il eſt de fait, que la premiere qualité du Prêtre, de l'Eccléſiaſtique, eſt d'être vertueux & ſavant, & ſavant pour être vertueux, comme j'ai dit; que par-tout ce ſont les Eccléſiaſtiques, qui tiennent les Collèges, les Univerſités, les Ecoles: & qu'enfin, à l'origine des choſes, c'eſt même l'Egliſe, les Evêques, les Papes qui ont fondé les Univerſités, & au nom de qui ſe conférent les degrés

de Licence & les bonnets de Docteur. Je suis M. votre, &c.

XL. LETTRE.

MOnsieur, ce que je vous disois dans ma derniere lettre sur le droit ou le devoir des Prêtres, des Ecclésiastiques & de l'Eglise, d'être les Docteurs des Nations, est si vrai que chez les hérétiques même, & anciennement chez les idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Persans, Indiens, chez nos Gaulois même, ce sont & c'étoient les Prêtres, Ministres, Druydes, Gymnosophistes, Brachmanes, Aonzes, qui étoient & sont spécialement par office chargés de l'instruction publique & de la tradition morale & écrite des Sciences, des Arts & des Lettres.

Et cela sans exception; car les Universités par exemple, sont, comme leur nom le porte, une universalité d'instruction & de doctrine, sans en excepter ni les Arts, ni la Médecine, ni la Jurisprudence, non plus que la Théologie. Le monde sécularise tant

qu'il peut toutes choſes, & les hérétiques vont juſqu'à ſéculariſer la Théologie. Mais dans leur premiere inſtitution, les Facultés de Médecine nommément étoient toutes Eccléſiaſtiques. Les Facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien ſûrement dans leur origine; & tout ce à quoi nous voyons porter robe noire, longue, ample & rabat grand & petit, étoit à coup ſûr Eccléſiaſtique dans ſa fondation, quelque ſéculariſation qui ſoit arrivée depuis ce tems-là. Le ſeul air de l'Egliſe autoriſe, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins Eccléſiaſtiques. Je l'ai dit ailleurs, Il n'y a de profane que ce que nous profanons.

Et voilà comme j'aime à faire de toutes les queſtions de morale & de littérature, queſtions de ſoi vagues, confuſes & interminables, des queſtions de fait & d'hiſtoire; n'y ayant que cela pour les trancher, comme les queſtions de foi, la Tradition: la raiſon métaphyſique, claire & perſonnellement évidente, ayant ſeule droit ſur les ſeules queſtions géométriques.

Il en eſt de la tradition des Sciences comme des nœuds ſacrés de la ſociété;

qui

qui sont les deux grands principes du bien que M. R. méconnoît avec entêtement, sinon avec affectation. L'Eglise est le nœud de ces deux liens d'humanité : car le mariage propage les corps & les ames : & les Lettres, les Sciences & les Arts, propagent en quelque sorte les esprits, la foi même & les mœurs ; & c'est l'Eglise qui autorise tout, propage tout, conserve, répare & perfectionne tout, d'après & par Jesus-Christ.

D'où il m'est permis de tirer ce grand argument, que je crois à l'épreuve de toutes les chicanes de M. R. que tout cela, nommément la société & les Sciences sont un bien dont il est fâcheux qu'il résulte bien des maux, il est vrai, par la faute des associés & des Savans, & jamais par celle de la science ou de la société.

Je crois pouvoir même sans conséquence & sans donner trop d'avantage à M. R. convenir avec lui d'un grand mal qui résulte de la science & de la société. Car le défaut absolu de société seroit une inhumanité parfaite, une absolue destruction de l'humanité, pire que la vie sauvage, libre, anima-

le & libertine que prêche M. R. Et de même le défaut abſolu des ſciences ſeroit une barbarie, ſeroit cette vie ſauvage & animale.

Il faut donc de la ſociété, & il faut de la ſcience, mais juſqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi peſſima.* Il y a donc, cela va de ſuite, trop de ſociété dans le monde, trop de ſcience, & par-là même il n'y en a pas aſſez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions.

C'eſt des Sciences, des Arts & des Lettres que je parle ſurtout ici à M. R. Non abſolument, il n'y a point trop de ſcience *intenſivè*, comme on dit. Les Savans ne le ſont point trop. Ils ne ſauroient trop l'être. Nulle ſcience n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voye le bout, le foible ni le faux. En Dieu il y a une ſcience infinie dont toutes nos profondeurs ne ſont jamais que la ſurface extérieure. Car Dieu n'a point de ſurface en lui-même, n'ayant

point de borne en science ni en rien.

C'est *extensivè*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de science, c'est-à-dire, trop de Savans, *demi-Savans* par conséquent ; & voilà le mot ; les *demi-Savans* font tout le mal des sciences, parce que réputés savans & se donnant eux-mêmes pour très-savans, pour plus savans même que les vrais Savans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les héréſies, les monstres d'esprit, d'art & de science, & tôt ou tard le Pyrrhonisme, le Déisme, l'Athéisme, qui est la somme totale des monstres & la triple chimere des esprits orgueilleux, enthousiastes, fanatiques & frénétiques presque, qui veulent tout anéantir, arts, sciences, &c.

Il en est de la *demi-science* en fait d'esprit comme de l'*hypocrisie* en fait de mœurs. Le *demi-Savant* n'a que le masque de la science, comme l'*hypocrite* a le masque de la vertu. Ils joüent l'un & l'autre, l'un la vertu, l'autre la science. Et comme l'*hypocrite* va au vice par le chemin de la vertu, le faux Savant, le *demi-Savant*, car c'est le même homme, va à l'ignorance par la

chemin de la ſcience. Il n'eſt pas nouveau de dire que *la demi-ſcience eſt pire que l'ignorance.*

Scientia inflat. Il faut le croire dès que l'Ecriture le dit : abſolument toutes nos ſciences ne ſont que de *demies ſciences*, & c'eſt à ce titre de *demies ſciences* qu'elles peuvent nous enfler. Car du reſte, rien n'eſt plus enflé qu'un *demi-Savant*, ſi ce n'eſt un *quart de Savant*, qui ne le céde qu'au *demi quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart*, *& ſic in infinitum*, diſent les Philoſophes Géométres. Je ſuis, M. votre, &c.

XLI. LETTRE.

VOilà, M. le propre des *demi-Savans*, des *demi-talens*, d'étayer leur *demi-ſcience*, leur *demi-talent* d'un vernis de licence, de libertinage ou de mécréance qui réhauſſe toûjours leur mérite littéraire auprès des ſots, des mécréans, des méchans, ou des ſimples mondains. C'eſt ce que j'ai appellé au commencement, brûler le Temple d'Ephèſe. Si M. R. n'avoit pas attaqué tantôt les Lettres, tantôt les

Arts, la Muſique ; les mœurs, la Religion, le bon ſens, on auroit moins applaudi à ſon ſtyle ſavoiſien ou à ſa franchiſe helvétique.

Humilier les vrais Savans, les vrais Artiſtes, eſt un crime qu'on pardonne, qu'on traveſtit en vertu chez les *demi-Savans*, ſouvent chez les Savans même, & toûjours dans un Publie qui aime à ſe dédommager des récompenſes & des éloges qu'il eſt forcé de donner au vrai mérite ; qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-Artiſte*, au *demi-Savant*, toûjours bien plus empreſſé à en remercier, à les demander même.

Les vrais Savans ſont communément aſſez bonnes gens, gens même aſſez modeſtes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil eſt pour les *demi-Savans*, l'arrogance pour les *quarts de Savans*, l'inſolence, la ruſticité, la brutalité, &c. pour la deſcendance de la *ſérie des demi-quarts, demi-demi-quarts*, &c.

Les vrais Savans ſont retirés, amoureux de leur Cabinet, point Chefs de Secte, de Cabale. Les demi & quarts de Savans ont du tems de reſte pour

courir de cercle en cercle, de caffé en caffé, & y répandre leur Déiſme, leur licence, leur mécréance, qui leur ſervent d'introducteur & de paſſe-port.

Le Déiſme nommément eſt conſtamment l'effet d'une demi-ſcience, tout comme, & plus encore que l'héréſie. Le Déiſme & l'Héréſie ſont des *demies Religions*, analogues aux *demies ſciences* qui les enfantent. Comme Dieu eſt par-tout, que tout eſt ſon ouvrage, & qu'il a gravé ſes traits dans tous les objets de nos ſciences. L'Ecriture même nous diſant que la terre eſt pleine de la ſcience de Dieu; un vrai Savant voit en effet Dieu par-tout, & eſt par-tout invité à le connoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en reſpect.

Le *demi-Savant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, aſſez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conſéquence. De toutes les queſtions il étudie l'objection juſqu'à la réponſe excluſivement. Comme Dieu eſt abſolument ſous le voile, dans le nuage, là où commence la ſcience de Dieu, là finit la ſcience du demi-Savant.

Je suis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en pense, tout ce que j'en sais, tout ce que l'usage & l'expérience m'en ont appris. La Science est aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché. Elle est trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée est une bonne chose, mais trop de gens la portent peut-être. C'est une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile règne dans les Sciences, depuis qu'on les rend si populaires.

Je suis payé pour vanter les Journaux, les Dictionnaires, les manières de faciliter les Sciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans Journaliste. J'ai mis les mathématiques en une espèce de Dictionnaire, & ma fantaisie a toujours été de tout faciliter, Arts, Science & Littérature. J'ai crû par-là faire la guerre à la demi-Science & rendre tout le monde pleinement Savant. Pour un Savant que j'ai fait, j'ai fait trente & trois cens demi-Savans, quarts & demi-quarts de Savans ; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne

foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au Public.

C'eſt Bayle, qui par ſes Journaux & ſon Dictionnaire a prêché & favoriſé la demi-ſcience ſceptique & déiſte. De gros livres comme un Dictionnaire, ou de petits livres ſouvent répétés comme les Journaux impoſent trop au Public, & 1°. à l'Auteur qui s'en croit & en eſt crû plus habile, 2°. au Lecteur, au ſimple Acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & pluſieurs Sciences articulées, numérotées & en ſimple A. B. C.

Il y avoit eu de tout tems avant Bayle des Pyrrhoniens & des Déiſtes. Bayle en a fondé la ſecte en règle, en grand & à perpétuité; or c'eſt en fondant la demi-ſcience. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai Savant. J'ai ma diſtinction que j'ai déja indiquée. Savant en *extenſion*, en ſurface, je l'accorde; Bayle l'étoit, en *intenſion*, en profondeur, je le nie: Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai Savant.

Ces ſortes d'ouvrages de gros volume ſuppoſent & donnent de la Science

en raiſon inverſe, renverſée ou reciproque du tems mis à les faire ou à les lire. Un faiſeur de gros livres n'a le tems d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-tems faire un livre plus ſavant que ſoi-même. Les tables des livres ſont la grande mine & la pepiniére des Dictionnaires & des Journaux.

Encore Bayle étoit-il un *demi-Savant*. Il ſavoit douter, & par conſéquent le pour & le contre de tout. M. R. ne ſait que le contre, & ne doute de rien. Ces deux Auteurs peuvent avoir le même but. Bayle nous y mène, M. R. y va tout ſeul : car je doute qu'il y mène perſonne ; il annonce trop le déiſme. Bayle eſt plus dangereux : il n'annonce rien. Son ſtyle indifférent, rend conſtamment tel ſon Lecteur. M. R. met trop d'intérêt & de chaleur dans ſes prétentions, qui ſont trop naïvement fortes & horribles. On ne perſuadera pas facilement aux ſots même, beaucoup moins même aux ſots, qu'ils ſoient bêtes ou Pongos.

Bayle va à l'eſprit par le cœur, dont l'eſprit eſt facilement la dupe, ſelon le proverbe. M. R. va au cœur par l'eſprit

dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le cœur, toujours libre de s'en moquer. C'eſt Bayle qui manie l'hypothèſe en habile homme. M. R. en évente l'art & le ſavoir-faire par des contre-thèſes perpétuelles.

Auſſi Bayle ſe vantoit-il de ſavoir tout, & citoit tout réellement, livres & Auteurs : & M. R. ſe vante, à la façon peut-être de Socrate de ne ſavoir rien, & ne cite rien ou preſque rien en effet ; & l'avis de M. R. n'eſt jamais que l'avis de M. R. dont je ſuis par conſéquent le très, &c.

XLII. LETTRE.

JE croyois M. borner à la dernière Lettre toutes celles que j'avois à vous écrire. Mais en parlant de vous à bien des gens que je conſulte ou qui me conſultent ſur votre compte ; car ſi c'eſt-là ce que vous avez prétendu, comme je le crois, de faire beaucoup parler de vous, vous êtes bien ſervi ! Il s'eſt mû une queſtion ſur ma façon de trancher toutes les vôtres par voie de fait autant que je le puis, & rare-

ment par voie de droit, & beaucoup moins de raisonnement & de dissertation interminable.

Car je ne connois de voie de droit *à priori* que dans la géométrie ; & partout ailleurs dans la métaphysique, & même dans la Réligion & la foi, je ne connois le droit *à posteriori* que par le fait de tradition & d'histoire. Par ce qui est, je découvre, facilement même, ce qui peut ou ce qui doit être ; au lieu que la possibilité ou le devoir des choses est toujours équivoque, & ne peut jamais en constater l'existence qui est arbitraire & accidentelle.

Le grand commun des hommes, Philosophes même, ne conviennent des effets, qu'autant qu'ils en connoissent les causes, chose presque toujours impossible dans les affaires les plus naturelles & de pure physique, & tout-à-fait folle à entreprendre dans les affaires surnaturelles de Réligion & de foi. Sur quoi, en parlant de vous & de vos questions, toutes de droit & de pure possibilité, selon vous, je disois, que d'un précipice vous vous étiez jetté dans cent autres, & qu'une erreur avoit amoncelé dans votre esprit &

ſous votre plume des montagnes d'erreurs, des Dédales, des labyrinthes d'erreurs, ſans aucune iſſue pour vous en tirer; votre façon d'eſprit & d'argumentation ſophiſtique, vous entravant à chaque pas dans de nouveaux entrelacemens, formant de nouveaux embrouillemens, dont vous reſſerriez les nœuds, à force de les multiplier.

Par rapport aux myſtères, ſoit de la nature, ſoit de la foi, je diſois que la méthode ordinaire, méthode de diſpute, de pique & de contention, n'étoit bonne qu'à multiplier les myſtères, & à les embrouiller l'un par l'autre à l'infini, ſans en débrouiller aucun par la voie de droit & de la pure poſſibilité. Ma voie de fait réduit à coup ſûr, en un moment vingt myſtères à un ſeul, & ſouvent à rien de trop myſtérieux.

Vous même M. dans votre diſcours contre la Muſique, vous le commenciez par le bon mot de M. de Fontenelle qui veut qu'on conſtate le fait de la dent d'or, avant que de l'expliquer. Et il eſt vrai que dans ce cas-là, on ſe ſeroit épargné bien de fauſſes explications d'un fait, faux lui-même. Mais dans le cas même d'un fait vrai, encore s'é-

pargneroit-t-on bien des explications & bien du faux, en commençant par constater le fait tel qu'il est.

Et sur cela, j'ai coûtume de dire, que quand je trouve dans l'Ecriture Sainte, par exemple, un mystère, c'est-à-dire, une chose que je n'entens pas, je commence par la croire; ajoûtant qu'après l'avoir cruë, il m'arrive assez souvent de la comprendre très-bien, ou assez bien enfin. A ce propos, je vous avoue qu'à la vérité, les effets sont dans leur cause, que par rapport à Dieu, mais je prétens que par rapport à nous, les causes, soit physiques, soit autres, sont le plus souvent dans leurs effets. Il faut donc commencer par les effets, par les faits.

Saint Paul nous donne cette règle en général, comme sur les affaires de foi. *Accedentem ad Deum*, dit-il, *oportet credere, quia est.* Ceux qui veulent prouver, l'existence de Dieu par sa possibilité, sont louables. Dieu a droit d'être prouvé de toutes les façons, parce qu'il tient à tout. Mais enfin, Saint Paul veut que pour expliquer les choses de Dieu nous commencions par constater son existence, par *credere*,

quia eſt. Et Dieu même, la premiere fois que nous trouvons qu'il ait parlé de lui & pour ſe manifeſter aux hommes, *Ego ſum qui ſum*, a-t-il dit à Moyſe, & il ne s'eſt donné d'autre nom en preuve de ſon exiſtence, que ſon exiſtence même. Celui qui eſt, m'a envoyé : *qui eſt*, *miſit me*, ordonnoit-il à Moyſe de dire aux Juifs.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un myſtère, ſont autant de myſtères ſouvent plus intelligibles que le myſtère même ; & d'autant plus myſtères, qu'ils le ſont de la façon des hommes, au lieu que le vrai myſtère l'eſt de la façon de Dieu, ce qui le rend le ſeul croyable : mais ceux de la façon des hommes ſont toûjours litigieux.

Et ma façon de commencer de croire comme un fait, avant que de comprendre le droit, eſt, j'oſe le dire, une démarche aſſez fine & adroite dans ce qui s'appelle la recherche de la vérité. La créance eſt une vraie ſcience, & tout au moins une demie compréhenſion, une demie intelligence. La plûpart de nos Sciences ne ſont que créance & foi, foi même humaine & très-

faillible. Ce que je crois, je le sais. Dans les choses que nous savons le mieux, sur un point que nous comprenons ; il y en a dix, & vingt que nous croyons simplement, sans pouvoir les comprendre.

La foi captive l'esprit, dit-on. Il n'y a pas grand mal de captiver les esprits bornés ou rébelles. La plûpart ne sont point trop faits pour rien comprendre. Les Sciences ne sont guères que des Sciences de foi. On en a la certitude en attendant l'évidence : & Descartes a tort de nous prescrire de n'admettre rien que d'évident. A un idiot peut-être, vaut-il mieux apprendre à dire son *pater* en latin. Il ne l'entend pas, mais il le sait. Il sait bien dire : il veut bien dire ; il dit bien devant Dieu au moins qui l'entend bien, & qui entend, comme il est dit, la préparation du cœur, bien mieux que celle de l'esprit. Tout homme a du cœur assez pour Dieu. Le plus grand esprit n'en a pas assez, ni n'en approche.

La foi ne captive que les esprits ou les cœurs rebelles, disois-je. Elle met en grande liberté les bons esprits qui ne sont pas les dupes du cœur. Toutes

les fois que vis-à-vis d'un myſtère ou d'une difficulté de Science, j'ai commencé par dire *credo*, j'éprouve conſtamment dans mon eſprit une très-grande liberté de raiſonner & de comprendre, & de faire comprendre aux autres.

A toutes les opérations d'eſprit comme de corps il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un reſſort n'agit par une extrêmité qu'autant qu'il eſt fixé par l'autre. La foi eſt l'unique point fixe des eſprits dans les ſciences humaines autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de Mathématique, de Géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des eſprits revêches & difficultueux, que de leur dire : *Commencez par croire que je ſais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'eſt ma propre ſcience que je vous donne. Il y a 30. ans que je le ſais. Tout le monde le penſe de même, &c.*

Quand j'ai dit cela à des eſprits raiſonneurs, mais raiſonnables, car c'eſt de la raiſon cela, auſſi-tôt ils me croyent

& m'entendent tout de suite avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende dès qu'on a intérêt de le savoir. La foi de l'esprit intéresse le cœur même à en faire l'objet de son intelligence. Car on est curieux & on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vû J. C. disoient à la Samaritaine : Nous avons cru d'abord sur votre parole, mais nous croyons désormais pour avoir vû comme vous. Je suis, M. votre, &c.

FIN.

127408
SBN

col